

La
Pâquerette
Est aussi
Une belle
Réussite

Du même auteur :

En autoédition :

*-Du prieuré de Notre Dame de Grâce à l'IMP de Tullins,
— Trois siècles et demi d'histoire.*

*-Le roman de la copie,
— De Rome à Tullins.*

Marc Faudou

La
Pâquerette
Est aussi
Une belle
Réussite

Essai

Autoédition

©Marc Faudou – 38170 Seyssinet-Pariset
ISBN : 978-2-9564843-1-8

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2022

Imprimé en janvier 2022 par :
Imprimerie Cusin
ZA La Combe, Meyrié, BP 54
38304 Bourgoin-Jallieu Cedex

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies de reproduction destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

En mémoire d'Antonin

*Avec des remerciements à ses proches,
ses amis, ses connaissances, si nombreux
que je ne peux les nommer tous.*

Et des remerciements particuliers :

*à Yvan et son équipe,
à Corinne,
à Sylvain pour sa relecture.*

*Dans son joli chant il disait :
 'Coucou, coucou',
Et moi je croyais qu'il disait :
 'Coupe-lui le cou !'...*

(Le peureux)

1 - Souvenir d'enfance. Une rencontre imprévue...

Nous ne gardons de notre prime enfance que des souvenirs brefs. Des images construites par la fusion alchimique des perceptions de notre jeune entendement, des bagages modestes et confus de notre tendre mémoire, des récits décalés d'autrui, et de notre imagination débutante. Assemblage peu propice à la restitution de l'exacte réalité, sans doute, mélange qui nous construit, cependant. Certains faits paraissent-ils plus précis ? C'est qu'ils furent marqués par l'émotion disent les spécialistes. Ou parce que nous avons senti dès leur survenance qu'ils étaient importants, ce qui est peut-être la même chose.

Vers mes cinq ou six ans, les journées de vacances familiales étaient parfois occupées à des promenades pédestres dans le village où nous habitons. Activité idéale à l'âge des découvertes ! Quelquefois, le but de la sortie était la maison de quelque famille amie et composée d'enfants du même âge, du moins pour mes aînés qui m'emmenaient avec eux. Pendant que les plus

grands bavardaient entre copains, je passais mon temps à jouer dans l'inconnu du jardin de cette maison et avec des jeux inhabituels, agréable passe-temps ! Une de ces familles vivait au pied de la colline qui annonçait l'imposant massif montagneux bordant le côté est de la vallée. Une petite route de village reliait les habitations éparses et séparait les premières pentes du clos de cette maison amie. Sur ces pentes, presque en bas, se tenaient quelques grosses bâtisses. Un genre d'assez vieilles fermes quoi qu'il n'y eût guère, dans mon souvenir, de terrains cultivés alentours. De grandes allées d'accès, grandes au moins pour l'enfant que j'étais, laissaient voir à leur extrémité des cours fermées par des portails rustiques, simples barrières de bois et de fil de fer le plus souvent.

Un jour, tandis que par un assez beau temps très propice à ces sorties de plein air nous passions sur la petite route juste en dessous de ces bâtisses, nous entendîmes, venant d'une des cours, des cris fort désagréables. Des sortes de hurlements inarticulés dont il me fut impossible de comprendre la raison et de percevoir le sens. Cris de colère, cris d'effroi, cris de joie, cris d'appel ? Mon inexpérience d'alors ne me permettait pas de faire cette distinction et ces cris me terrifièrent. Je crois me souvenir, d'ailleurs, qu'ils effrayèrent aussi de plus âgés que moi ! On m'expliqua un peu plus tard qu'il s'agissait des manifestations bruyantes et désordonnées d'une enfant mongolienne.

À cette époque, il était rare d'apercevoir l'un ou l'autre de ces enfants marqués par le handicap mental et que l'on appelait ainsi en vertu de leur apparence physique, moitié par méconnaissance et moitié par le confort de la simplification ! Leurs familles les gardaient au domicile, faute d'autre solution, dans une discrétion où se mélangeaient les sentiments irraisonnés de culpabilité et de honte des parents, la peur du qu'en dira-t-on, la crainte de mauvais traitements et une volonté plus ou moins consciente d'effacement et d'oubli de cette réalité douloureuse. Et puis la discrétion était encore une vertu de délicatesse. Ce n'est plus le cas aujourd'hui : l'ostentation des différences est posée comme libératrice au nom de la transparence, même si la tolérance qui devrait l'accompagner reste encore incertaine.

L'absence de solution adaptée pour ces enfants démunis était alors une réalité bien difficile. Quant à la crainte des mauvais traitements, n'était-elle pas fondée ? Dans mon souvenir une peur stupide née de l'incompréhension nous fit jeter des cailloux à cette enfant ! Comme si nous risquions de la voir franchir son portail pour nous poursuivre de ses cris et nous attaquer !

Je ne crois pas que cette anecdote m'ait été racontée. Elle serait donc le fruit de l'alchimie que j'évoquais plus haut, à un élément près : les récits d'autrui. Quelle part de réalité reste-t-il dans ces réminiscences

troublantes ? Cet effroi et cette émotion ayant peut-être forgé ce souvenir, furent-ils vraiment partagés par d'autres, plus âgés ? Ai-je, avons-nous, réellement jeté des cailloux à cette malheureuse jeune personne ? Plusieurs fois, une seule fois ? Dieu seul le sait. Mais il me reste ce sentiment confus d'un geste de rejet violent, à l'âge de l'innocence présumée. De cette innocence qui n'est autre que de l'ignorance et qui nous fait rejeter ou rechercher, selon le caractère de chacun, tout ce qui n'est pas habituel. Pour moi, il n'y avait rien d'habituel et de compréhensible dans ces cris qui n'étaient sans doute qu'un appel maladroit à une rencontre. Et comme je n'étais pas un aventurier, je n'eus aucune envie de répondre à cet appel et je crois qu'il en fut de même pour mes accompagnateurs familiaux qui, de plus, souhaitaient certainement faire cesser au plus vite ma frayeur !

Mais je n'étais pas capable alors de réfléchir à tout cela et, franchement, de tels êtres m'apparaissaient comme une très effrayante réalité. D'ailleurs, dans l'antiquité, cette jeunesse des sociétés humaines, faisait-on grand cas de la vie des nouveaux nés marqués d'un tel sceau de malchance ? Sénèque donnait raison à ceux qui noyaient les enfants débiles et Tacite trouvait excentrique la coutume juive qui ne supprimait aucun nouveau-né !

Composé peu après les décès de Sénèque et Tacite, le *Nouveau Testament* évoque à diverses reprises la

présence dans la foule entourant Jésus de personnes différentes et difficiles, conséquence probable de cette coutume juive. Les Évangiles parlent plusieurs fois d'expulser les esprits immondes, car les états de trouble de ces personnes étaient alors, par conviction et manque d'autres explications, attribués à la possession diabolique. Contre les mauvais esprits responsables de ces anomalies du comportement, il n'y avait que ce remède. Parmi les évangélistes, si Jean n'en parle pas, Matthieu le fait cinq fois, Marc huit fois, et Luc sept fois.

Jésus réunit ses douze disciples, il leur conféra le pouvoir d'expulser les esprits immondes et de guérir toute maladie et toute infirmité.¹ [...] Guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, expulsez les démons.²

Le soir venu, après le coucher du soleil, on lui amena tous les malades et les démoniaques. La ville entière était rassemblée devant la porte. Il guérit bien des gens atteints de diverses maladies, et il chassa beaucoup de démons.³

Il avait à peine quitté la barque, qu'un homme possédé d'un esprit impur sortit du cimetière où il

¹ Matthieu -10 - 1

² Matthieu -10 - 8

³ Marc - 1 - 32-34

avait son gîte, et vint à sa rencontre. [...] Il vit Jésus de loin, courut se prosterner devant lui, puis se mit à hurler : « Que me veux-tu, Jésus, Fils du Dieu Très-Haut ? Je te conjure par Dieu de ne pas me tourmenter. » Jésus lui disait en effet : « Esprit impur, sort de cet homme ! » Et il lui demanda : « quel est ton nom ? » À quoi il répondit : « Légion est mon nom, car nous sommes nombreux. »⁴

Ces passages connus ne décrivent naturellement que des interventions salvatrices de Jésus. Les démons, sombre multitude, s'enfuyaient, trouvaient parfois refuge, étonnement, dans des troupeaux de porcs et les possédés enfin libérés recouvraient leur bon sens. Les textes disent « la ville entière [...] rassemblée devant la porte ». C'est dire les foules importantes, à l'aune de la population d'alors, qui venaient voir Jésus et, comme pour confirmer les dires de Tacite, les possédés ou démoniaques, étaient nombreux. « Bien des gens » devaient être guéris ! Tantôt ils se trouvaient mêlés à la foule, accompagnés par leur famille ou leur voisinage, tantôt ils étaient seuls, faisant fuir tout le monde avec leurs comportements effrayants, brisant leurs entraves et poussant des hurlements. Mais ils étaient bien l'objet d'une attention particulière : les foules espéraient des guérisons miraculeuses !

⁴ Marc – 5 - 2- 4 ; 6-9

Au début du II^e siècle après J.C. vécut Soranos d'Ephèse. Ce médecin considéré comme le père de l'obstétrique, de la gynécologie et de la pédiatrie, commença à se préoccuper des nouveaux nés. Il écrivit dans le livre II de ses *Maladies des femmes*, que l'on devait rechercher « ceux des nouveaux nés qui valent la peine qu'on les élève ». Il s'agissait, semble-t-il, de ne tout mettre en œuvre que pour sauvegarder les enfants bien conformés. Que pouvait-on faire pour les autres ? Ou, peut-être, comment ces autres mal conformés ou mal nés auraient-ils pu contribuer au bien commun et même, tout simplement, en prendre leur part ?

Quand Suétone, historien romain du 1^{er} siècle de l'ère chrétienne, écrivit la vie des douze césars, il raconta à propos d'Octave Auguste que celui-ci pour « donner quelque relâche à son esprit [...], jouait aux dés, aux osselets ou aux noix avec de petits enfants⁵ ». Charmante occupation digne de quelque grand-père. Toutefois, ce joueur ne prenait pas tous les enfants mais uniquement ceux « dont la figure et le babil lui plaisaient ». L'historien indiqua qu'il fallait à Octave des enfants choisis parce que « les nains, les enfants contrefaits et toutes les créatures difformes il les détestait, comme le rebut de la nature et comme des objets de mauvais présage ». Des rebus de la nature d'abord, des

⁵ Suétone – *Les douze césars* – dans : *Chefs-d'œuvre des Auteurs latins* – Dubochet, Le Chevalier, éditeurs – Traduction de M. Baudement - 1845 – Paris

objets ensuite, de mauvais présage enfin, selon la traduction française faisant toujours autorité. Aucune considération n'était donc accordée, du moins par ce César dont le comportement pouvait servir de modèle, à ces pauvres créatures défavorisées qui avaient pourtant été, malgré les avis de Sénèque et Tacite, mises au monde et maintenues en vie.

Quant à Tiberius Claudius Nero Drusus, fils de Drusus et d'Antonia, Suétone le décrit comme « faible de corps et d'esprit. » Il se serait cependant appliqué « avec ardeur, dès sa jeunesse, à l'étude des lettres grecques et latines ». Un travail fort respectable pour un faible d'esprit ! Tant et si bien mené, d'ailleurs, que son grand-oncle Auguste écrivit à Livie, sa grand-mère : « J'ai entendu déclamer votre petit fils Tibère, ma chère Livie, et, en vérité, je ne reviens pas de mon étonnement : comment peut-il parler aussi clairement en public, lui qui a d'ordinaire la langue si empâtée ? » Ce Tibère si mal considéré était donc capable de bien faire, mais seulement avec beaucoup d'efforts, plus que d'autres, sans doute, et pénibles. Il eut en effet l'occasion de se plaindre dans ses écrits, toujours selon Suétone, « qu'on ait mis auprès de lui un barbare, autrefois palefrenier, pour lui faire endurer, sous toutes sortes de prétextes, une infinité de mauvais traitements ». Les palefreniers barbares étaient-ils donc destinés à devenir de bons précepteurs, des maîtres en éloquence ? Ou Tibère n'était-il considéré que comme un mauvais cheval ? Et les orthophonistes d'aujourd'hui

savent-ils que leur profession serait née d'un palefrenier barbare ? En tout cas, les traitements jugés « mauvais » par l'élève furent, semble-t-il, très efficaces !

Antonia, la mère de Tibère, « l'appelait ordinairement une ombre d'homme, une ébauche informe de la nature ; et lorsqu'elle voulait parler d'un imbécile, elle disait : il est plus stupide que mon fils Claude ». Malgré cette assurance qu'il existait quand même des gens inférieurs quant au niveau de l'intelligence, noblesse romaine oblige, il apparaît que ce pauvre Tibère Claude avait, en tout cas, le rédhibitoire défaut de ne pas plaire à sa mère et à sa grand-mère ! C'est parfois très suffisant pour affecter sérieusement un individu. Peut-être les écrits de Suétone ne livrent-ils pas l'exacte vérité à propos de Tibère ? C'est possible. Ils donnent en tout cas une image particulière de ce personnage auquel d'autres historiens attribuèrent, plus tard, une gouvernance plutôt satisfaisante pour la grandeur romaine. Suétone lui-même lui reconnaît quelques actions remarquables, malgré la permanence d'un comportement étonnant. Ainsi, lors d'un jugement auquel il participait Tibère aurait affirmé : « Je suis de l'avis de ceux qui ont raison », phrase digne du regretté humoriste Coluche ! Lorsque ces personnes dites « faibles de corps et d'esprit » nous permettent de rire à leur dépens, elles retrouvent grâce à nos yeux ; nos peurs s'éloignent.

Mais les cris bruyants d'une enfant déficiente n'amuserent pas du tout l'enfant que j'étais ! Je ne connaissais alors, évidemment, ni Sénèque, ni Tacite et pourtant je partageais confusément leur sentiment. A quoi bon cet être bizarre qui me faisait peur ? Dès lors, je lui jetai des cailloux...

Et pour exprimer le peu de changements survenus dans la vie quotidienne depuis le siècle de Suétone, quoi qu'on en dise, rappelons qu'il raconta aussi l'anecdote suivante :

C'est aussi une Claudia qui fut accusée devant le peuple du crime de lèse-majesté, jusqu'alors étranger aux femmes, parce que, son char pouvant à peine avancer à travers les rangs pressés de la foule, elle avait exprimé tout haut le souhait que son frère Pulcher pût revenir à la vie et perdre encore une flotte, pour diminuer la population de Rome.

Il y avait donc déjà les encombrements urbains, l'accès des femmes aux spécificités masculines, en l'occurrence une accusation de crime, et le souhait fortement exprimé par les nantis de réduire la population ! *Nil novi sub sole...*

*Qu'as-tu appris à l'école, mon fils,
À l'école aujourd'hui ?*

Graeme Allwright

2 - L'école communale.

Une autre troublante réminiscence de l'enfance occupe aussi un recoin de ma mémoire. C'est une image venant de la cour de récréation de l'école primaire. Pourtant, de cet endroit où l'on passe beaucoup de temps, je n'ai pas gardé beaucoup de souvenirs.

J'étais déjà un peu plus âgé et, en principe, un peu plus raisonnable. Mais, ayant été dispensé, du fait de l'éducation déjà reçue en famille, d'une des toutes premières classes maternelles, je restais un des plus jeunes enfants dans cette cour d'école de village. Petit garçon timide et discret, je me tenais prudemment éloigné des jeux collectifs tels que l'épervier ou les jeux de ballon dans lesquels ma très jeune constitution ne résistait pas bien aux secousses impulsées par les plus grands. Certains de ces grands changeaient de classe « à l'ancienneté », comme disait le directeur d'école ! C'est dire que je ne pouvais être qu'un suiveur, de ceux qui imitent tous les mouvements pour ne pas se faire remarquer et ne pas s'attirer d'ennuis.

J'ai compris depuis, ayant lu d'autres souvenirs d'enfance, dont ceux de Francis Jammes, que mon école était finalement plutôt paisible. Dans la sienne, où d'ailleurs il ne se plaisait guère, les jeux étaient plus violents !

L'un des divertissements était une sorte de tourniquet, adapté au sommet d'un mat, tourniquet d'où pendaient quatre câbles terminés par des nœuds coulants. Dans chaque nœud s'introduisait un élève, dont les mains se cramponnaient à la grosse corde, un peu au-dessus de la tête, et, l'élan donné par les pieds, la machine tournoyait comme une fronde en vous mâchant les cuisses, en vous donnant le vertige, en vous retournant l'estomac.⁶

Un sport appelé « le pas de géant » dont la pratique inconfortable annonçait déjà certains manèges forains d'aujourd'hui ! Toutefois, les enfants s'y frottant, des collégiens, étaient un peu plus grands que je n'étais alors : des géants pour les petits des classes primaires !

Il y avait dans mon école communale les fils de la coiffeuse, de la mercière, de la garde-barrière, du bourrelier tapissier, du marchand de chaussures,

⁶ Jammes Francis – *De l'âge divin à l'âge ingrat* – Plon éditeur - cité dans : *Enfances d'Aquitaine, du Béarn, de Gascogne* – Magnard poche.

d'ouvriers, employés et cadres des usines locales. Le village, encore riche d'activités diverses, fournissait ainsi à son école une sympathique population enfantine très diversifiée. Pour élever un enfant, il faut tout un village, dit un sage proverbe africain. Sur ce point les conditions d'une bonne éducation étaient parfaitement réunies.

Et cette école était donc très saine. Même si l'instituteur, nous faisant faire une gymnastique minimale aux ordres de « serrez les fessiers – desserrez les fessiers ! », tâtait tous nos postérieurs pour vérifier notre parfaite exécution ! L'universalité du geste empêchait les soupçons de favoritisme ! Ce n'était que consciencieux et anodin. Serait-ce encore considéré comme cela aujourd'hui ?

Et quelques autres récits, certes un peu anciens, m'ont permis de faire encore des comparaisons à l'avantage de mon école et de mon époque. Francis Jammes, encore, raconta qu'à Saint-Palais, où il était, le moyen de répression était fort simple. Il était aussi très étonnant !

On n'eut pas été en Eskualduna si l'on n'avait accordé à chaque écolier, et à chaque repas, une ration de vin pur que l'on baptisait « le bouteillon ». Le châtiment le plus exemplaire était de l'ôter au coupable.

Et pour continuer dans le registre des boissons jugées bonnes pour les enfants, voici un savoureux récit publié en 1962. Il racontait les ennuis de Marie-Anne, nouvelle et jeune institutrice arrivant de Paris, dans la classe d'un village normand.

Le pupitre de Marie Jeanne Lecorre venait de se lever, lui masquant l'élève, mais, dépassant, elle pouvait voir le cul d'une petite bouteille qui surgissait par instants. [...]

— Marie Jeanne !

Le cul de bouteille disparut [...]

— Veux-tu m'amener la bouteille que tu tenais ?

— C'est la bouteille pour ma collation, m'selle !

— Amène la moi ! [...]

Marie Jeanne était plutôt du genre pruneau, noire, longue, l'œil dit effronté et qui était surtout remarquablement stupide, mais après tout, pas sotté ; on la mettait plutôt parmi les bonnes. Elle riait bêtement, en se dandinant.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Du café, dit-elle.

— Marie-Anne déboucha la bouteille, renifla.

— Mais ça sent la goutte !

— On en met un peu avoua la petite.

— Un peu ?... Tu veux dire que c'est de la goutte pure, avec un peu de café, pour donner cette teinte indéfinie.

— Dame fit la petite. On n'est point des pauvres.⁷

Il n'est pas impossible que les plus grands de mon école, ceux qui changeaient de classe à l'ancienneté, aient reçu de ces boissons supposées revigorantes. De tels breuvages auraient favorisé, sans doute, une belle stupidité plutôt que l'ouverture d'esprit ! Il reste que la littérature ne soutient avec la vérité que d'incertains rapports... Une chose est sûre, je n'ai jamais été le témoin de pareilles pratiques !

Dans la bonne et saine école de mon village, j'étais le fils d'un ingénieur ce qui, sans être exceptionnel, n'était pas la situation la plus courante. Je ne sais si on me l'avait inculqué ou si je l'avais inventé tout seul mais je me sentais ainsi investi d'un rôle de sage plein de raison. Et d'ailleurs, j'avais voulu un jour, avec la fatuité de cette raison que je pensais supérieure, séparer deux enfants qui se battaient dans la rue après l'école. Ils s'étaient tous deux retournés contre moi ! J'avais donc, certes, contribué à leur concorde, néanmoins ce ne fut que passager et à mes dépens. Je compris ce jour-là deux choses importantes. D'abord, qu'il valait mieux s'occuper de ses affaires plutôt que de celles des autres,

⁷ Amila Jean – *Jusqu'à plus soif* – Gallimard – 1962

ensuite, que quand on n'est pas le plus costaud, on se tait. Révélations de sagesse issues de la communale que je me suis efforcé, dès lors, de suivre très assidument !

Mais je reviens à ce souvenir très troublant que j'évoquais. Un matin, dans cette cour d'école où nous jouions à grands cris, comme de coutume, les enseignants nous appelèrent : ils avaient à faire une annonce. La chose n'était pas courante et la surprise de cet événement installa rapidement un silence très inhabituel et un peu inquiétant. Un petit groupe de cinq ou six jeunes enfants accompagnait nos instituteurs. Dans cette ambiance anormale, l'information qui fut donnée tomba comme un rocher dans une mare. L'école allait accueillir des enfants de passage, enfants du voyage, bohémiens, gitans ou romanichels, selon le langage de l'époque. Les enseignants ouvraient des bras protecteurs au-dessus de ces jeunes garçons — l'école n'était pas mixte à l'époque — très pauvrement vêtus et semblant fort intimidés. Il y avait donc d'un côté, avec les instituteurs représentant l'autorité, ces quelques gamins impressionnés, apeurés, se serrant les coudes, et de l'autre, bien plus nombreux, tous les enfants du village un peu agacés d'avoir été interrompus dans leurs jeux. D'un seul coup, sans que je puisse dire d'où cela vint, tous les enfants de la cour, regroupés dans un coin face à ces nouveaux venus, se mirent à hurler :
— Hou, hou, les bohémiens !

Et je participai sans retenue, en bon suiveur que j'étais alors, à ce déferlement vocal, onde s'élargissant à la surface de la mare où le rocher avait été jeté !

Stupeur gênée des enseignants, du moins tel que je l'ai imaginée plus tard, et terreur extrême de ces pauvres êtres ainsi violemment rejetés. Le souvenir que j'ai de cette scène est très vif et je n'ai aucun doute sur sa réalité. Nous étions bien loin du rêve de Baudelaire évoquant dans *Les petits poèmes en prose* deux enfants de milieux différents qui comparaient leurs jouets. De part et d'autre de la grille d'une riche propriété « séparant deux mondes, la grande route et le château, [...] les deux enfants se riaient l'un à l'autre, avec des dents d'une égale blancheur ». Mais peut-être était-ce la grille, rassurante, qui autorisait leurs rires ?

Pour la suite donnée à cette réaction, pour les conséquences de ce rejet, mes souvenirs sont moins précis. Je crois cependant que cette expérience d'intégration n'est pas allée plus loin. L'aurait-elle pu ? L'intention disparut au fond de la mare... Le recul des ans ne me permet pas de savoir si cette manœuvre des enseignants ne fut qu'une regrettable maladresse ou si elle résultait d'un calcul pervers. Ne voulurent-ils pas, en agissant ainsi, s'exonérer d'une réalité qui ne leur convenait pas ? Cette alternative, c'est aujourd'hui que je la conçois, car j'en étais incapable à l'époque. Et si j'y pense, c'est que je n'ai pas le souvenir d'une reprise de l'évènement, sereinement, calmement, au sein de la

classe, par notre instituteur. Je crois aussi qu'à l'époque la méfiance à l'égard de cette population nomade, en l'occurrence enfantine et innocente, était un sentiment très répandu parmi les parents, et plus généralement les adultes. Hergé, le créateur du célèbre Tintin, mit en scène dans *Les bijoux de la Castafiore* publiés moins de dix ans plus tard, en 1963, l'accueil très mitigé habituellement réservé à ces gens qui avaient le tort de vouloir conserver un mode de vie différent et de n'en point tirer une fortune visible.

Certes, un philosophe avait écrit dans un ouvrage dont la dernière édition date de 1712, cette sage réflexion :

Car de même qu'il ne faut pas supposer trop vite une *identité* essentielle entre des choses entre lesquelles on ne voit point de différence, il ne faut pas mettre aussi des différences essentielles, où on ne trouve pas de parfaite *identité*. *Car ce sont là des défauts où l'on tombe ordinairement.*⁸

Mais nous n'avions pas encore eu l'occasion, ni mes grands camarades, ni moi-même, de lire de la philosophie ! Et l'identité encore enfantine des jeunes per-

⁸ Malebranche – *De la recherche de la vérité* – GF Flammarion

sonnes dont nous aurions dû accepter l'arrivée avec bonhomie était altérée par leur trop pauvre habillement. Nous n'avons pas pensé à regarder la blancheur de leurs dents ! Quoi qu'il en fût, une grande violence avait été perpétrée par des enfants à l'égard d'autres enfants, sans que ni les uns ni les autres n'aient eu à choisir leur camp, c'est-à-dire sans y penser. Et j'imagine aujourd'hui, avec mon expérience de parent, la souffrance et le sentiment d'injustice qu'avaient dû ressentir alors ces pauvres enfants rejetés et leurs familles. Et la volonté de revanche, voire de vengeance, qui peut naître de telles situations. Heureusement, les souvenirs plus anciens d'autres personnes témoignent d'un passé rural plus doux de tolérance curieuse et émerveillée à l'égard de ces populations.

L'automne, quand les romanichels descendaient vers l'Espagne, attirés vers le soleil, incapables de s'en passer, nous trouvions leurs roulettes échelonnées sur la route, les bêtes au piquet le long des talus. De grands feux crépitaient sous des trépieds ; tout un peuple en haillons grouillait autour. Leur nonchalance d'allure, leur teint cuivré, leurs cheveux crépelés, leurs yeux veloutés et ardents, les cercles d'or qui trouaient leurs oreilles, ce je ne sais quoi de libre et

d'énigmatique émané d'eux nous retenait irrésistiblement.⁹

Certes, tout ceci ne se passait pas dans la cour d'une école et ne concernait qu'un petit groupe, des enfants rentrant chez eux après la classe. Mais c'était aussi une autre époque où la peur de l'autre quand il n'est pas comme nous, en apparence, était peut-être moins présente. Cet autre vu comme différent était aussi plus rare.

Et c'est un grand enseignement que j'ai acquis de l'école avec cette expérience : ne jamais participer à des mouvements de foule. Depuis, j'ai toujours fui les manifestations en nombre, qu'elles fussent festives ou revendicatives, convaincu à vie que « le pluriel ne vaut rien à l'homme », ni à l'enfant. Jusqu'à la fête nationale qui a fini, elle aussi, par m'apparaître suspecte. Depuis, ses explosions et feux d'artifice m'évoquent moins des réjouissances que les tirs des canons sous lesquels tant de jeunes gens sont morts sans avoir vécu.

Une sentimentalité excessive ? Peut-être. Mais surtout un hommage discret et personnel à un lointain parent homonyme mort à la guerre en 1915, avant même ses 22 ans...

⁹ Joseph de Pesquidoux – *Le livre de raison* - cité dans : *Enfances d'Aquitaine, du Béarn, de Gascogne* – op.cit.

*Occupe-toi de toutes les fleurs qu'embrasse ton regard,
Car on serait privé de chacune d'entre elles;¹⁰ ...*

3 - Une visite familiale.

Était-ce en 1965 ou en 1966 ? Question de peu d'importance ! Une sœur de notre mère et son époux vinrent nous rendre visite au début de l'été dans la nouvelle maison où la famille s'était installée depuis peu. Nos parents avaient loué une grande et vieille bâtisse ayant appartenu à un général. Cette imposante construction à deux étages était au milieu d'un grand jardin où fleurissaient, si ma mémoire est bonne, quatre cerisiers produisant quatre variétés délicieuses. L'arrivée des cerises s'échelonnait ainsi dans le temps et leurs saveurs se succédaient avec une agréable générosité. Au sud, accessible par un petit portillon, une vigne ; à l'est des champs cultivés ; à l'ouest, bordant la haie fermant soigneusement le jardin, la route nationale encore modestement fréquentée et au nord, le corps de ferme où logeaient toujours les anciens métayers du défunt général. Une belle terrasse entourait le tiers du rez-de-chaussée surélevé de la maison.

Mais le temps dans cette résidence quasi coloniale, si charmante en apparence, ne s'écoulait pas si paisiblement qu'il eût pu, qu'il eût fallu. C'était une période

¹⁰ *Chants d'amour de l'Égypte ancienne* – La table ronde - 1996

difficile pour nos parents qui venaient de quitter, contraints par de désagréables circonstances, le village où leur vie familiale avait poursuivi son épanouissement durant une quinzaine d'années. C'était aussi une période transitoire et les incertitudes sur l'avenir teintaient hélas d'une couleur chagrine les beaux atours de cette ancienne maison bourgeoise.

Avec ce déménagement, notre mère avait perdu le statut d'honorabilité que lui conférait sa double qualité d'épouse d'un des ingénieurs de la principale usine du village et de mère d'une famille nombreuse de neuf enfants bien connue dans le voisinage. Chez tous les commerçants locaux elle avait toujours été accueillie par force courbettes, compliments et amabilités, qui pour être en partie fondés sur l'intérêt, ne manquaient pas d'agrément. Là, elle était redevenue une cliente anonyme et, chose plus regrettable encore, les magasins étaient absents ! Finis la laiterie, l'épicerie, le boucher, le boulanger, le grainetier, le quincailler, la presse, le marchand de chaussures, le primeur, le pharmacien, le chemisier, le marché du samedi matin, tout ce décor de mon enfance, à portée de la main ou plutôt du pied... Il fallait dorénavant prendre un trolleybus pour accéder à la supérette la plus proche, où les achats devaient être massifs, car il n'était pas envisageable de s'y rendre plus d'une à deux fois par semaine. C'était alors des retours malcommodes, encombrés de charges lourdes et volumineuses, dans la promiscuité parfois douteuse et malodorante des transports publics et avec, à chaque

départ, les temps d'attente fluctuants que créaient les embarras de la circulation urbaine, déjà évoqués par Suétone !

Notre père avait dû, à un âge où aujourd'hui il est davantage question de partir à la retraite, opérer une reconversion professionnelle conséquente. Il était ainsi passé d'une activité industrielle abandonnée, déjà, pour divers motifs financiers, à la construction d'immeubles chez un promoteur ; d'une responsabilité sur site fixe où il se rendait à pied, à la supervision de chantiers dispersés aux quatre coins du département qu'il fallait parcourir en voiture. Il avait fait face à ce bouleversement avec une efficacité et une bravoure admirable. Ce déménagement l'avait aussi éloigné du jardin familial qu'il avait soigneusement implanté depuis longtemps sur un bout de terrain acquis dans la zone agricole la plus proche de l'ancien domicile. Jardin qu'il cultivait avec application, par hygiène, par atavisme, pour mettre des épinards avec le beurre et aussi, bien sûr, pour inscrire de temps en temps au menu de la table familiale quelque gibier tué à la chasse ! Sa qualité de propriétaire terrien lui donnait en effet accès au droit de chasse local.

Nos deux parents vivaient aussi les départs successifs et définitifs des plus âgés de leurs enfants qui débutaient, dans un ailleurs plus ou moins lointain, leurs vies professionnelles et familiales. Trois déjà étaient partis, un tiers de la famille ; deux autres étaient

sur le départ. La tablée se rétrécissait et les tâches ménagères occupaient un peu moins. Mais le réseau des connaissances amicales qui aurait pu absorber ce semblant de disponibilités supplémentaires de la maîtresse de maison avait disparu. Il était resté au village.

Enfin, le coup de semonce de ce déménagement forcé, de cet arrachement à une douillette vie familiale dont les jours heureux passaient sans en avoir l'air, avait ouvert les yeux de nos parents. Rien n'était donc permanent et il fallait se préoccuper soudain du proche avenir ! J'avais assisté, malgré moi et à ma grande surprise parce que c'était une nouveauté, à de sérieuses disputes entre eux, car ils n'avaient pas encore eu le temps de s'entendre sur les teintes de cet avenir. Serait-il du vert de la campagne paternelle périgourdine, du gris de l'urbanité dauphinoise, éclairé d'un vif renouveau ou assombri de regrets et de déceptions ? L'arc en ciel d'un simple et lumineux bonheur de couple retraité paraissait bien loin. Notre mère, très soucieuse, souffrait de fréquentes et douloureuses crises d'angoisse. Et puis, qu'allait donc devenir leur famille qui se dispersait aux quatre vents ?

C'est dans cette ambiance particulière, dans cette belle maison dont les charmes vieillots ne suffisaient pas à compenser la perte des agréments de la vie d'avant, que l'oncle et la tante vinrent nous rendre visite, avec un de leurs enfants, Jean-Marie, un garçon

trisomique auquel avait été donné le prénom de notre grand père commun. Ce fils était avec eux, peut-être à cause du manque de places en institutions spécialisées, mais plus sûrement en raison de l'affection que ses parents lui portaient, affection teintée d'une religiosité qui me paraissait excessive. Il leur avait été donné par Dieu et ils y voyaient sans doute, à l'instar du général de Gaulle avec sa fille Anne, une grâce particulière. N'étaient – ils pas, aussi, attachés aux paroles du célèbre cantique des créatures de François d'Assise ?

Loué sois-Tu, mon Seigneur, par (et) pour ceux
qui pardonnent pour l'amour de toi
et supportent infirmités et tribulations.
Heureux qui les supporteront en paix.¹¹

Ces créatures pleines d'infirmités apparaissent, au sein du cantique, après les fruits, les fleurs et l'herbe, juste avant la mort corporelle. Pour le saint, il n'y avait pas de différences, pas de hiérarchie. Tout est créature de Dieu et contribue à sa louange. Les infirmités et les tribulations sont dures à supporter, mais quand elles le sont en paix c'est à la fois une louange à Dieu et la garantie d'une joie éternelle. Vivre avec une telle conviction, ce qui était probablement le cas de l'oncle

¹¹ Saint François d'Assise – *Le cantique des créatures* – Traduction. Henri Louette

et de la tante, tous deux très pieux, pouvait être une aide précieuse. Ils ne manquaient pas d'ailleurs, du moins dans mon souvenir, d'une certaine rigidité très protectrice ; « J'ai connu un homme tellement pieux qu'on en fit une clôture » avait plaisanté en son temps Alphonse Allais !

Dans un de ses livres, Christian Bobin a évoqué une personne de sa connaissance vivant une situation similaire : « De sa fille mongolienne âgée de quarante-sept ans il dit : — c'est mon petit boulet en or.»¹² Une telle phrase aurait pu être prononcée aussi par l'oncle.

Ce cousin, trisomique donc, semblait n'avoir guère reçu d'éducation et ne s'exprimait, du moins à mon oreille inexpérimentée, que par des grognements. Au début du XXe siècle, les trisomiques ne vivaient guère au-delà de 10 ans. Comment les éduquer ? En 1948, Anne, la fille trisomique du général de Gaulle était morte âgée de 20 ans. Et une enquête américaine de 2002 révélera que l'âge médian au décès de ces personnes devait passer de 25 ans en 1983 à 49 ans en 1997¹³. Lors de sa venue, ce cousin n'avait plus vraiment une grande espérance de vie devant lui...

Je m'en souviens comme d'un enfant très excité, enfant toujours, quoi qu'il fut plus âgé que moi qui ne

¹² Christian Bobin – *Les ruines du ciel* – Gallimard – 2009

¹³ Lancet 2002 ; 359 :1019-25

l'était plus, parce qu'il était resté de petite taille et se comportait comme un gamin. Il me fit peur, autant pour lui que pour moi, par son agitation désordonnée. Il me parut capable des pires bêtises ! Je l'avais déjà rencontré, bien plus jeune, chez ses parents et il m'avait déjà très impressionné. Je dois l'avouer, je ne fis aucun effort pour rentrer en communication avec lui, ni en paroles, ni en gestes. Je crois même que je me tins prudemment à distance, de peur qu'il ne m'empoignât, voire qu'il ne tentât de m'embrasser. Pourtant, sans doute très heureux d'être là, ne recherchait-il pas, tout simplement, qu'un plus grand bonheur ? Car, comme l'a écrit Saint Augustin, « ce n'est pas moi seulement ou quelques-uns qui le désirons ; mais tous, absolument tous, nous voulons être heureux. » Ce cousin, quel qu'il fut, avait le droit de vouloir accroître et partager sa joie et son émotion !

Mais c'était vraiment trop d'inconnu pour moi. Je n'avais pas encore parcouru *Les confessions* du grand saint et ne vivait pas une période apaisée. De l'arrachement évoqué plus haut j'avais pris ma part. J'avais bien essayé de nouer des relations dans le quartier avec d'autres jeunes de mon âge, mais ne pratiquant ni football, ni rugby, ni musique collective, ceux du quartier, plutôt rares en fait, me restaient inaccessibles et ceux du collège étaient trop éloignés. J'étais d'ailleurs demi-pensionnaire en raison de l'éloignement et, si j'en crois les souvenirs d'un externe devenu célèbre, je n'avais aucune chance.

Nous respectons le monde entier, les riches et les pauvres, les soldats et les civils, les jeunes et les vieux, les hommes et les bêtes : nous n'avions de mépris que pour les demi-pensionnaires et les internes...¹⁴

Ces souvenirs qui venaient d'être publiés évoquaient des situations datant d'un demi-siècle ; il n'empêche, en les lisant plus tard je me suis demandé si Jean Paul Sartre n'avait pas révélé ainsi, sans avoir l'air de la regretter d'ailleurs, une pratique plutôt courante et navrante. Je me suis senti parfois, en effet, un peu méprisé par les externes du collègue...

Peut-être m'avait-il manqué de faire un effort suffisant pour entrer en relation avec les autres et les accepter tels qu'ils étaient ? En tout cas, avec ce cousin, que je n'ai jamais revu après cet épisode, je ne fis aucun effort. « La charité parfaite consiste — selon sainte Thérèse de Lisieux — à supporter les défauts des autres, à ne point s'étonner de leurs faiblesses...¹⁵ » Je n'eus pas la charité ! D'autres s'en chargèrent à ma place, qu'ils en soient remerciés pour lui.

¹⁴ Sartre Jean Paul – *Les mots* – Éditions Gallimard – 1964

¹⁵ Ste Thérèse – *Ms C 12*

Un peu après que nous ayons quitté les lieux, cette vaste propriété fut vendue par les héritiers du général et la villa détruite. Les terrains libérés furent bâtis. Ironie du sort, l'adresse postale de cette résidence perdue au milieu des champs, éloignée de tout commerce au grand désespoir de sa maitresse de maison, est devenue celle d'un des grands hypermarchés du secteur ! Quant à la nouvelle habitation des parents, ce ne fut qu'une petite maison d'un lotissement plutôt malcommode, encore plus éloigné des commerces utiles et totalement ignoré des transports en commun. Il n'y fut même plus question des peu confortables trolleybus ; triste passage de Charybde en Scylla !

Et le cousin ? Il est mort depuis longtemps après avoir été, je crois, pris en charge dans un foyer spécialisé au décès de ses parents. Si le souvenir de sa venue et de ma malencontreuse gêne m'est resté, bien que peu flatteur, il ne m'a jamais vraiment préoccupé comme l'ont fait la troublante mais incertaine affaire des cailloux jetés et le triste épisode bien réel des enfants bohémiens hués.

Cette fleur m'avait paru trop épineuse. J'ai eu parfois, depuis, le sentiment que j'aurais pu faire mieux. Je m'étais contenté d'observer, à distance, apeuré, incapable d'être plus proche. Plus tard, un collègue de travail à l'esprit enrichi par de constantes réflexions me répéta souvent que pour contribuer à l'intégration de quelqu'un dans la vie sociale il faut soi-

même être bien intégré. Je ne l'étais pas alors. Je ne fus qu'un témoin passif, craintif, sans véritable émotion. Il n'était pas question que ce cousin entre, ne fut-ce qu'un instant, dans ma maigre vie sociale.

Chacun se trouve les excuses qu'il peut...

*C'est un vieux château du moyen-âge
Avec un fantôme à chaque étage...*

Jean Nohain

4 - Une colonie de vacances

À peine quelques années plus tard, sortant à peu près de l'adolescence, je décidai de tenter l'expérience d'être moniteur de colonie de vacances. J'avais déjà passé un mois d'été dans une de ces institutions, comme enfant vacancier, et j'en avais gardé un agréable souvenir. Après un été comme moniteur auxiliaire sans formation en Auvergne, j'avais suivi les cours nécessaires pour obtenir le diplôme. Il me fallait encore confirmer tout cela par un stage pratique. Je le fis dans un endroit beaucoup plus proche du domicile familial, au château de R...

Ce château était l'endroit idéal pour organiser un séjour de vacances. Ancienne demeure bourgeoise, cette propriété, composée d'un beau parc arboré et d'un vaste bâtiment à deux étages, était située à la campagne, au flanc du massif de la Chartreuse. Le coin était encore assez sauvage. La température habituelle y était agréable, par l'altitude moyenne, l'ombrage constant et la permanence d'un léger courant d'air. Et le soir, la fraîcheur descendait de la montagne, repoussant ainsi les avancées de lourde chaleur montées de la plaine.

Quant au bâtiment appelé le château, s'il eut fait pâle figure dans la vallée de la Loire, il était parfaitement à sa place sur le site. Pour des enfants arrivant des villes de Paris, Marseille ou Lyon, cette bâtisse massive était la promesse de couloirs profonds, de vieux escaliers mystérieux et de dortoirs pittoresques. Et de fait, si les plus jeunes enfants étaient logés au premier étage dans de grandes pièces claires, les autres se partageaient les combles aménagés au deuxième étage, éclairés par des lucarnes installées entre les poutres. Les plus âgés, presque adolescents, dormaient dans un autre bâtiment appelé l'annexe. C'était une ancienne dépendance, maison de gardien ou de jardinier et abri indispensable d'autrefois pour les voitures hippomobiles et leurs chevaux.

L'accès au deuxième étage du château se faisait par un escalier en bois tortueux et assez étroit, du moins pour un usage collectif. Un vrai escalier de conte de fées ! Les dortoirs proposaient une belle collection de poutres qui s'ajustaient mieux à la taille juvénile des enfants qu'à celle des moniteurs adultes ! Quant aux lucarnes, dans chacun des deux dortoirs existants l'une d'entre elles donnait accès à un escalier de secours extérieur. Des exercices d'évacuation réguliers permettaient à tous les enfants logés dans les combles de franchir ces assez impressionnantes passerelles métalliques. Le séjour était réservé aux garçons et ils affichaient fièrement, pour la plupart, leur capacité à parcourir sans trembler ces aériens passages. D'autant plus que, il faut

bien l'avouer, aucun fantôme n'est jamais venu y montrer le bout de sa robe !

Le comité d'entreprise organisateur, d'une importante entreprise pétrolière, fournissait à chaque enfant — et à chaque moniteur — mieux qu'un uniforme, une tenue de vacance de couleur bleue et des sandales. Une fois équipés, les enfants ne se distinguaient plus que par leur personnalité naissante et se sentaient parfaitement à leur aise avec ces vêtements simples dont ils n'avaient pas à faire grand cas. Une déchirure ? La lingère remplaçait, sans commentaire. Le bleu vif, le bleu délavé, le trop grand et le trop petit, le neuf et le rapiécé évitaient tout excès d'uniformité ! Il ne restait d'habits personnels à ces enfants que leurs vêtements de nuit, étonnante variété de tenues interrogeant parfois les moniteurs sur la manière dont les parents accompagnaient la croissance naturelle de leurs enfants ! Mais les tenues exagérément enfantines restaient un secret de dortoir...

Quant au choix du bleu pour les tenues, s'il évoquait, peut-être avec un peu d'ironie pour habiller des enfants en vacances, la tenue de travail des ouvriers qu'étaient sans doute certains de leurs pères, il représentait, en toute laïcité, la tradition de la civilisation occidentale. Cette couleur bleue dont, selon les

spécialistes¹⁶, « les Musulmans (depuis le Moyen Age) et les Extrême-Orientaux (depuis le XVIIe siècle) ont fait la couleur symbolique des Chrétiens ». Mais il serait abusif de penser que les organisateurs de ces colonies de vacances aient voulu ainsi exprimer avec ostentation leur attachement à une civilisation bâtie autour de la Chrétienté ! D'ailleurs le bleu est aussi la couleur de la Paix, retenue pour le drapeau des Nations Unies. En écrivant ces mots je repense à ces pauvres enfants du voyage rejetés violemment de la communale : un uniforme scolaire, bleu de surcroît, couleur de la Paix, les aurait-il protégés de cette violence ? Peut-être... Et puis dans les campagnes les paysans peignaient leur matériel agricole en bleu pour... éloigner les mouches ! Pour des jeunes passant leurs journées à courir dans la nature, ce pouvait être utile.

Dernière précision, d'importance aujourd'hui, ce bleu n'avait rien à voir avec les garçons. Les filles, dans le séjour mixte — parce que plus important — où j'avais fait ma première expérience de stagiaire, étaient aussi vêtues de bleu !

Les jours dans cette ambiance particulière passaient à une vitesse incroyable. Du petit-déjeuner servi en terrasse, sous un énorme platane, avec pain grillé, beurre et confiture à volonté, au diner servi au même endroit

¹⁶ Pastoureau Michel – *Dictionnaire des couleurs de notre temps* – Éditions Bonneton -1992 - Paris

quand la météo le permettait, il n'y avait que l'espace de jeux de plein air, jeux de société, bricolages ludiques et promenades dans les collines alentour. Après le coucher des enfants, la lecture apaisante d'une histoire et l'endormissement paisible de cette population saoulée de plein air, les moniteurs se retrouvaient pour partager le traditionnel cinquième repas. C'était le temps indispensable de retour sur les activités du jour et de préparation de celles du lendemain ou des jours à venir. Précisément, cette année-là, il fut décidé un beau soir d'organiser, pour la semaine suivante, un grand spectacle où chaque moniteur aurait à faire présenter par son groupe d'enfants une prestation imitant un numéro de cirque.

Et nous voilà partis le lendemain, chacun de son côté, pour réfléchir avec les enfants à ce qui pourrait être fait. Chaque moniteur s'occupait d'un groupe de dix enfants. Il s'agissait de regroupements par âge, ce qui n'excluait pas toutefois des différences marquées, en taille, en robustesse, en développement général. Les prénoms de ces enfants n'occupaient nos jeunes mémoires que le temps nécessaire ! Il n'en reste rien aujourd'hui. Au cours d'un long bavardage, assis en rond dans l'herbe du parc, diverses suggestions furent examinées. Nous devons prudemment rester réalistes et mesurés dans les besoins de matériel et équipement nécessaires. Le groupe opta finalement pour un numéro évoquant un spectacle équestre. Les déguisements n'étaient pas trop difficiles à faire, ils pouvaient même

être amusants, et le manège des chevaux parût simple à imiter. Le plus petit en taille, et le plus léger, des enfants fut retenu pour faire le meneur. Sans doute n'était-il pas le plus jeune, car il était très éveillé et sûr de lui. Il disposait par ailleurs, sympathique coïncidence, d'un pyjama rouge sombre bordé de noir d'une rigueur de costume du plus bel effet ! Quant aux autres enfants, ils furent groupés par deux pour simuler les chevaux. Comme toujours, l'acteur de devant se tenait debout et celui de derrière un peu vouté, penché vers son camarade de devant auquel il s'agrippait avec les mains. Avec le recul des années, le rôle des « trains arrières » m'apparaît bien ingrat : position inconfortable, initiatives très limitées, vision bouchée par le déguisement ! Et en plus, dès les premières répétitions, il fut prévu que le meneur, heureusement très menu, sauterait sur le dos de tous ses chevaux, à tour de rôle, pendant qu'ils tourneraient en rond sur la piste. C'est ainsi que lors des premières répétitions, un des « trains arrières », enfant mal assuré, qui avait sans doute grandi trop vite, se révéla trop faible physiquement. Bien qu'il fût un des plus grands par la taille, et peut-être à cause de cela, il ne pouvait supporter le poids de son camarade. Il fut donc retiré de ce rôle qui ne lui convenait pas avec l'idée de lui chercher, un peu plus tard, une fonction mieux adaptée.

Et les répétitions se poursuivirent dans la bonne humeur, le déguisement étant bricolé avec des masques en carton figurant les têtes des chevaux et des couver-

tures prises sur les lits, vaguement ficelées, pour les corps. Ce fut donc une modeste écurie d'animaux d'un gris sombre qui évoquait plutôt des ânes ! Quant aux crinières et aux queues, j'ai oublié comment elles furent imitées. Je me souviens aussi que nous avons imaginé que chacun de ces chevaux de carnaval laisserai tomber régulièrement des boules de papier marron chiffonné simulant du crottin ! Notre grand camarade demi-cheval réformé — nommons le Jérôme pour la suite de cette histoire — devait jouer le rôle d'un factotum nettoyant la piste avec une pelle et un seau. Avec tout cela, le groupe se plut à mettre en scène et à répéter ce numéro. Néanmoins, après la mise au point du spectacle, échange avec son comité d'organisation, décompte de son minutage et étude de l'enchaînement des numéros, le ramassage du pseudo crottin, jugée peu pertinent, fut abandonné.

Le soir prévu, avec un ciel clément et une douce température estivale, le spectacle eut lieu sur la terrasse arboré du château, après que les tables du repas eussent été enlevées. Chaque groupe d'enfants présenta son travail avec un enthousiasme communicatif. La soirée fut un succès. La directrice, la chère madame B..., qui évoquait irrésistiblement une veuve d'officier par son indiscutable autorité empreinte de manières policées, un peu surannées à nos yeux insouciant, félicita chaleureusement les moniteurs lors du cinquième repas, très amélioré, de ce jour mémorable.

— Et je sais, nous dit-elle, que chacun de vous a fait en sorte que tous les enfants participent !

À ces mots, un froid me parcourut... Je repensai subitement, mais trop tard, à ce pauvre Jérôme, enfant écarté de sa fonction de demi-cheval pour des raisons de faiblesse. Son rôle de ramasseur de crottin avait aussi été supprimé pour des questions de mise en scène. Il était donc bel et bien resté, sans rien dire, car il était très timide, sur le carreau ! Comment avais-je pu oublier de lui trouver un rôle à sa mesure ?

Eh bien ! Depuis cinquante ans, ce souvenir ne m'a pas quitté. Certes, comme l'a écrit je ne sais plus qui, il ne faut jamais s'exagérer le tort que l'on fait aux autres, ils sont assez grands pour le faire tout seuls. Certes, il est probable que cet enfant a oublié tout cela. N'empêche, cette négligence sans gravité apparente m'a toujours accompagné, tant il est vrai que chacun se nourrit de ses réussites, de ses succès, mais aussi de ses échecs, de ses erreurs, de son...fumier, compost de régénération ! C'est un peu mon fantôme du château...

J'ai trouvé, plus tard, dans un texte de Jean-Jacques Rousseau l'évocation d'un changement subit de sentiment à l'égard d'un enfant un peu différent : le passage du charme plaisant d'une rencontre inattendue à la gêne de l'observance forcée d'un devoir inéluctable :

Dans un coin du boulevard, à la sortie de la barrière d'Enfer, s'établit journellement en été une femme qui vend du fruit, de la tisane et des petits pains. Cette femme a un petit garçon fort gentil mais boiteux, qui, clopinant avec ses béquilles, s'en va d'assez bonne grâce demander l'aumône aux passants. J'avais fait une espèce de connaissance avec ce petit bonhomme ; il ne manquait pas chaque fois que je passais de venir me faire son petit compliment, toujours suivi de ma petite offrande. Les premières fois je fus charmé de le voir, je lui donnais de très bon cœur, et je continuai quelques temps de le faire avec le même plaisir, y joignant même le plus souvent celui d'exciter et d'écouter son petit babil que je trouvais agréable. Ce plaisir devenu par degrés habitude se trouva je ne sais comment transformé dans une espèce de devoir dont je sentis bientôt la gêne, surtout à cause de la harangue préliminaire qu'il fallait écouter, et dans laquelle il ne manquait jamais de m'appeler souvent M Rousseau pour montrer qu'il me connaissait bien, ce qui m'apprenait assez bien au contraire qu'il ne me connaissait pas plus que ceux qui l'avaient instruit. Dès lors je passai par-là moins volontiers, et enfin je pris machinalement l'habitude de faire

le plus souvent un détour quand j'approchais de cette traverse.¹⁷

Peut-être n'avais-je fini par ressentir pour Jérôme, cet enfant trop lent, pas assez vigoureux, trop peu performant en somme, qu'une impression de lassitude. De cette lassitude qui avait conduit Rousseau à « faire le plus souvent un détour »...

Quant à ces colonies de vacances, *nos jours heureux* pour reprendre le très juste titre d'un sympathique film nostalgique, elles ont quasiment disparu, ce qui est regrettable. Certes, il pouvait s'y commettre quelques malheureuses bévues ; mais c'étaient surtout des vacances formidables !

¹⁷ Rousseau Jean. Jacques. – *Les rêveries du promeneur solitaire* – GF Flammarion.

*Et lui : « C'est la souffrance des ombres
Qui sont ici, qui peint sur mon visage
Cette pitié que tu prends pour la peur.*

Dante

5 - Début professionnels

Au printemps de l'année 1977, jeune marié définitivement libéré de mes obligations militaires, j'accédais à la responsabilité d'un groupe de travail au sein de l'entreprise qui m'employait. À ce titre et afin d'étoffer la clientèle dont j'aurai à m'occuper, je fus présenté régulièrement à de nouveaux clients. Pour l'un d'entre eux j'eus droit à une information préalable dont je garde un souvenir amusé.

— Vous allez avoir à suivre un nouveau client. Il s'agit d'une petite société qui vient d'être constituée. Elle est gérée par monsieur Bourvil¹⁸, André Bourvil.

— Ho ! Comme l'acteur comique ?

— Oui, enfin non... Non ! Pas vraiment comique... La société s'appelle FLEMM.

— Décidément ! Vous êtes sûr que ce n'est pas comique ?

— Non, pas vraiment. Cet acronyme faussement évocateur signifie Fourniture, Location, Entretien de

¹⁸ Les noms afférents à cette affaire ont été remplacés par d'autres imitant les étonnantes homonymies d'origine.

Matériel Médical. Il désigne une société qui s'occupe essentiellement de fauteuils roulants destinés aux personnes à mobilité réduite. Voyez-vous ? On peut en rire, mais je ne crois pas que ce soit très drôle.

— Euh... oui ! D'accord...

Il fut convenu que quelques jours plus tard j'irai faire la connaissance, au sein de cette nouvelle petite entreprise commerciale, de monsieur Bourvil et de sa femme qui devait l'aider dans les affaires. Le jour fixé, je me rendis sur place. Je découvris ainsi les locaux où cette activité d'assistance à des personnes en difficulté allait être développée. C'était une modeste boutique éclairée par une belle vitrine sur la rue et dotée, comme c'est souvent le cas dans les vieux immeubles à haut plafond, d'une mezzanine qui en agrandissait la surface utile. Après cette visite de découverte de cette petite entreprise située à la périphérie de la ville centre, mes interventions régulières commencèrent.

Dès mes premières venues, l'absence définitive du comique que suggéraient les noms du gérant et de l'entreprise se révéla avec une lourde évidence. Le service administratif de l'entreprise était installé sur la mezzanine qui recouvrait environ le tiers de la boutique. De ce point de vue surélevé, rien ne pouvait échapper, à qui voulait observer, de ce qui se passait au niveau de la rue, sur le trottoir devant la boutique, à sa porte d'entrée, et dans la partie servant de lieu d'exposition du matériel proposé. Les clients arrivant,

quant à eux, ne pensaient guère à lever les yeux et ce poste d'observation discret, en partie de nature sécuritaire, permettait de regarder, voire surveiller, leurs agissements sans qu'ils s'en rendent compte. Je pus ainsi apercevoir de temps en temps des parents poussant les fauteuils occupés par leurs enfants infirmes moteurs. Qui pour une réparation, qui pour un réglage, un accessoire, un projet de remplacement par du matériel plus performant ou, disons plutôt, mieux adapté...

Je fus frappé par les situations que je découvrais. Des enfants aux regards indéfinissables, mélange d'indifférence et de détresse, d'interrogations désespérées ; des parents aux regards éteints, aux visages défaits, fermés, sombres, un peu hébétés, auxquels monsieur Bourvil s'adressait avec une jovialité que je ressentais, peut-être à tort, comme forcée. Il parlait d'une voix généreuse, qu'il pensait peut-être roborative, à des enfants muets ou très peu loquaces, aux timbres voilés et étouffés. Leurs parents s'exprimaient à mots couverts, souffrant d'expliquer, probablement une énième fois, les besoins de leur progéniture, comme s'ils se jugeaient responsables du malheur familial. J'eusse mieux compris un abord professionnel plus mesuré, plus discret, plus naturel, plus ordinaire en somme, pour ne pas faire ressortir avec autant d'évidence l'anormalité douloureuse des situations. C'est que de ce lieu d'observation surélevée je ressentais comme un vague sentiment de sagesse supérieure,

héritage plus ou moins bien géré de l'école communale !

Mais je n'étais pas directement concerné et les préoccupations réelles des clients de la FLEMM et de son gérant me restaient en grande partie étrangères. Les visages de ces parents clients changeaient un peu entre le moment de leur arrivée dans la boutique et celui de leur accueil par monsieur Bourvil. Peut-être appréciaient-ils vraiment sa sonore et volubile jovialité commerciale, même si celle-ci créait des relations verbales plutôt déséquilibrées. Et ils repartaient, poussant un fauteuil réparé ou accessoirisé, ou Dieu sait quoi, mais toujours chargés de chimères, « avec la physionomie résignée de ceux qui sont condamnés à espérer toujours ». Toutefois, monsieur Bourvil savait échapper à ce travers si courant que le philosophe Alain évoqua quand il écrivit que « le visage humain est diablement expressif, et arrive à éveiller des tristesses que les choses [nous font] oublier ». Face à des situations difficiles, il n'affichait jamais la triste et trop populaire « tête d'enterrement » !

Quoi qu'il en fût, il passait assez fréquemment, et trop souvent à mon goût, de ce vigoureux optimisme de façade à des accès de colère du même acabit; à l'encontre de son épouse, de son personnel, de ses fournisseurs et de ses... outils ! Une manière de compensations hygiéniques, me semblait-il, auxquelles, heureusement, je ne fus jamais soumis ! Néanmoins, je

retirais de mes passages réguliers dans l'entreprise un sentiment de malaise. Bien lourde à constater était l'association pénible de la souffrance des enfants, du désespoir des parents et du trouble mal dissimulé des gens de l'entreprise — son patron le premier — tenus de gagner leur vie sur le dos de malheureux clients contraints par le mauvais sort. Plus tard, beaucoup plus tard, il m'est venu à l'esprit que les Bourvil étaient aussi, sans doute, concernés en tant que parents. Ceci aurait pu expliquer ce fort engagement, que je considérai comme un peu irraisonné, et les sautes d'humeur, trop fréquentes à mon goût et apparemment injustifiées, de ce chef d'entreprise et père de famille. Ni lui ni son épouse ne m'en ont jamais parlé. Mais il est vrai que chacun tend à porter sa croix en silence, par discrétion bien sûr, mais aussi parce que les messages de sympathie, sincères mais pas toujours adroits, des autres se révèlent parfois, involontairement sans doute, plus pesants que réconfortants. Mais peut-être monsieur Bourvil souffrait-il seulement des dents !

Je ne sais plus dans quelles circonstances ma collaboration à la vie de cette entreprise prit fin. Je sais simplement que je n'ai pas tout oublié de ces moments professionnels particuliers, signe évident qu'ils m'ont donné de l'émotion. Toutes ces malheureuses personnes dont l'entreprise s'occupait, ces ombres, m'inspiraient-elles de la pitié ? Sans doute un peu. Me faisaient-elles peur ? Je ne m'en souviens pas. Mais il est vrai que je ne les apercevais que de haut !

Il faut dire aussi que la prise en charge de ce nouveau client coïncida avec mon accès à des responsabilités supérieures. Ce fut une source de stabilité professionnelle, d'une plus grande autonomie dans le travail et d'une meilleure assise dans ma profession de conseil. Aucune inquiétude existentielle, ne venait donc assombrir ma vision de l'avenir. Et avec un salaire plus élevé il était désormais très envisageable pour moi de devenir, à mon tour, père de famille.

Quelques semaines auparavant, il m'avait également été confié le suivi d'une association de gestion d'un établissement médicosocial. Il s'agissait d'un institut médico pédagogique pour enfants souffrant de déficiences intellectuelles légères. Bien sûr, de là où je travaillai, dans les bureaux, ces enfants n'étaient pas très visibles ; bien sûr, les tâches qui m'incombèrent n'avaient rien d'éducatives. Cependant, je m'engageai avec ardeur afin que le budget de cet établissement permît à son personnel de disposer de moyens suffisants, sans plus. J'appliquai ce que l'on désigne aujourd'hui avec mépris sous l'expression de « logique comptable », comme si jeter l'argent de la collectivité par les fenêtres sans souci de justice et du lendemain était un signe de noblesse du cœur ! Je partageai aussi fréquemment quelques préoccupations avec les cadres administratifs et éducatifs de l'institution. Enfin, j'aperçus régulièrement quelques enfants, souvent marqués d'ailleurs de stigmates physiques s'ajoutant à leurs

difficultés intellectuelles, tant en ce monde il pleut surtout sur les mouillés. J'eus ainsi, bientôt, le sentiment de participer, modestement, à la construction d'un mieux-vivre pour ces enfants. Et pourtant mon patron m'avait avoué avec une certaine gêne que cette institution lui faisait désagréablement penser à l'effrayant « Procédé Bokanovsky » exposé par Aldous Huxley dans son célèbre roman d'anticipation, *Le meilleur des mondes*. Sombre similitude qui le troublait quant aux motivations profondes des promoteurs et financiers de ces institutions. Il doutait vraiment que la prétendue recherche d'un mieux-vivre futur pour ces enfants fût authentique.

Jouissant de sa confiance, je disposai pour suivre ce dossier d'une complète autonomie ; ma jeunesse, ma courte expérience et mon souci de me montrer digne de cette confiance m'éloignèrent longtemps de ces considérations philosophiques. Je restai fidèle à cette si méprisable logique comptable ! Et ce d'autant plus que la situation de l'institution qui venait de changer de mains, passant d'une congrégation religieuse à une association laïque, était très critique. Sa fermeture avait même été envisagée. Entre le coût salarial arachnéen des anciennes religieuses bénévoles et celui éléphanteresque du nouveau personnel salarié conventionné il y avait plus qu'un simple fossé : il y avait un océan qui n'avait rien de pacifique ! Et, fait qui m'étonna beaucoup, quelques-uns de ces gens qui travaillaient dans le social sans but lucratif — du moins pour leur institution

— me parurent plus préoccupés de leur niveau de salaire que des aspects humains de leur travail. Peut-être les comprenais-je mal ? Ou peut-être s'étaient-ils bâti un rempart mental symbolique pour ne pas être envahis par une trop grande commisération ? Un tel rempart, si c'était vraiment de cela qu'il s'agissait, manquait sans doute à monsieur Bourvil qui, il faut bien le dire, ne fit jamais de très mirifiques affaires ! Peut-être y gagnait-il surtout un supplément d'âme ?

Je découvris ainsi des métiers d'aide aux enfants auxquels je n'avais jamais prêté attention, orthophoniste, — les héritiers du palefrenier romain — psychomotricien, psychologue, psychiatre, et je pénétrai dans un monde d'acronymes abstrus qu'il me fallut apprendre à maîtriser : les IMP, les IMC, la DDASS¹⁹, la CDES²⁰, etc. ! Si une peur s'est parfois glissée dans mon esprit, ce fut plutôt celle de me méprendre sur le sens réel d'un de ces acronymes ésotériques.

Bien plus tard, après la création par cette association d'un nouvel établissement pour personnes handicapées adultes, je fus invité à assister, un soir, à une des réunions de travail de cette nouvelle équipe. Un moment de réflexion et de partage d'idées, de charcuteries et de vin rouge ! J'assistai avec surprise à une sérieuse dispute entre deux cadres qui se rejetaient mutuellement la

¹⁹ Remplacée depuis par l'ARS : Agence Régionale de Santé

²⁰ Baptisée aussi autrement aujourd'hui. !..

responsabilité d'une affaire mal terminée. Quand je m'en inquiétai auprès du psychologue de l'association, il m'expliqua que ces réunions étaient faites, notamment, pour évacuer la tension née de la prise en charge continue dans la journée de personnes pas comme les autres. Son opinion était que ces affrontements verbaux étaient nécessaires, hygiéniques. Je repensai alors aux colères de monsieur Bourvil que j'avais vaguement soupçonnées, parfois, d'être un exutoire obligé...

Quoi qu'il en fut, et pour en revenir à ces débuts, la vue des personnes dont s'occupait André Bourvil et celle des enfants de l'institution me révélèrent sans détour que la vie, surtout celle des autres, pouvait être pleine de sombres tribulations ! Ces constats se rajoutèrent aux quelques souvenirs troublants de ma récente enfance, de mon cousin trisomique, et de mes gaffes de moniteur de colonie de vacances. Cette accumulation était-elle une banale formation aux choses humaines, pour le jeune adulte que j'étais alors ? Était-elle, sans que je m'en doute, une préparation mentale qui m'était personnellement destinée ? Ou n'était-elle pas, plutôt, un simple et anodin fait du hasard ? De ce hasard dont le philosophe anglais du XVIIe Thomas Hobbes disait, tel que le cita Leibnitz, « le hasard ne signifie que l'ignorance des causes qui produisent l'effet »²¹.

21 Leibnitz Gottfried Wilhelm. – *Essais de Théodicée* – GF Flammarion – 1969 - p.375

*Le baromètre est descendu subitement.
Peut-être que ça va être un ouragan.*

Francis Jammes

6 - Une naissance parmi d'autres

Une matinée de début août 1977, un jeune couple encore sans enfant se rendit à la maternité pour la dernière visite de contrôle d'une grossesse en cours. Cette maternité, annexe décentralisée de l'hôpital local, était installée dans des locaux récents, clairs, modernes, agréablement entourée d'espaces verts qui lui donnaient un air pimpant de centre de vacances. L'autoradio de la voiture avait inscrit très insidieusement dans les têtes des futurs parents la dernière chanson à la mode. Le temps était beau et chaud, instigateur d'une heureuse insouciance, et il était prévu, après l'accomplissement de cette simple et ultime formalité prénatale, que le reste de la journée se passe au frais en montagne. Simple formalité, car depuis le début tout se passait plutôt bien pour cette grossesse qui s'inscrivait très naturellement dans l'histoire familiale. Les naissances se succédaient au sein d'une nouvelle génération de parents et cet enfant à naître avait déjà beaucoup de cousins et cousines. Une banale naissance à venir parmi d'autres.

La visite commença, comme c'était l'usage, par une échographie. Cet examen médical offrait sur un écran gris des images généralement peu lisibles pour des non-initiés. Il était aussi sonorisé, avec une sorte de gloussissement désagréable censé exprimer les battements de cœur de l'enfant. Les premiers bruits perçus furent très confus, tout comme l'image apparaissant sur l'écran de l'appareil. Par défaut de mise au point — ou erreur de manipulation — l'appareil semblait superposer les pulsations cardiaques de la mère et de l'enfant. Ces battements mélangés donnaient un résultat très péniblement haletant ! Les infirmières en furent étonnées. Elles vérifièrent alors soigneusement leur installation mais l'anomalie persista. Un certain malaise apparut chez les acteurs médicaux de cette visite de routine. Que se passait-il ? Et si c'était un problème affectant l'enfant à naître ?

Au bout d'un nouveau temps de recherche d'explication, consacré à vérifier encore une fois tous les branchements, à essayer un autre appareil et à imaginer les diverses causes techniques possibles d'une telle anomalie, l'interne du service fut consulté. Il formula son diagnostic : l'enfant souffrait de tachycardie fœtale. C'est grave docteur ?...

En réponse à cette question la visite de routine devint une hospitalisation d'urgence ! Au lieu de la promenade espérée dans la fraîcheur montagnarde il y eut installation dans une chambre de la maternité.

L'allure de centre de vacances des locaux s'envola et ce fut une rude secousse pour les futurs parents ! Commencèrent alors les tentatives de réduction de cette anomalie inquiétante du rythme cardiaque. Ce pouls infantin atteignait les deux cents pulsations à la minute ! Les médecins envisagèrent des injections de produits pouvant ralentir ce cœur affolé. Mais comment atteindre l'enfant à naître sans perturber le métabolisme de la mère ? Et si cela s'avérait possible, quelles substances utiliser qui n'aient pas d'effets secondaires plus nocifs pour l'enfant que la poursuite de cette tachycardie ? Les réponses à de telles questions n'étaient pas du ressort des parents ; ils n'y portèrent qu'une attention distraite. Leurs préoccupations étaient centrées sur leur futur enfant et, se sentant très impuissants, ils laissèrent aux spécialistes le soin de traiter le problème.

Mais les diverses tentatives de maîtrise du rythme cardiaque de l'enfant, étalées sur plusieurs jours, échouèrent toutes. La grossesse approchant de son terme normal, les médecins décidèrent de provoquer l'accouchement. Il serait alors possible d'intervenir directement sur le nouveau-né. Une nouvelle attente, censée être de courte durée, commença. Comble de malchance, décidément, les diverses médications devant déclencher le tant attendu accouchement ne provoquèrent rien d'autre, par leur inefficacité, qu'un peu plus d'inquiétude ! Face à un imprévu, la routine médicale s'avérait impuissante. Le temps passait, sans

solution. Et le cœur de l'enfant continuait sa ronde effrénée qui laissait les futurs parents pantelants...

Au cours de cette trop longue période d'incertitude, pendant laquelle il fallut aussi commencer péniblement à expliquer aux proches que quelque chose n'allait pas, une douloureuse éventualité s'insinua dans l'esprit des parents. Les médecins, de plus en plus mal à l'aise, l'avaient d'ailleurs susurré mezzo voce : « cet enfant ne sortira pas indemne de cette épreuve, s'il en sort vivant ». La décision d'un acte chirurgical s'imposa. Puisque l'accouchement normal ne se déclenchait pas, il fallait pratiquer une césarienne. Celle-ci fut réalisée un matin, à la mi-août.

Évidemment, le père resta dans le couloir. On lui avait raconté, bien sûr, la joie de la naissance. Un événement idyllique et si naturel ! Père et mère se tenant la main, les yeux dans les yeux et accueillant ensemble dans la joie et l'émotion leur enfant désiré... Avec le « même regard d'un seul désir pour deux ». L'émotion était là, tapie derrière l'inquiétude. Mais pour le reste, c'était cuit !

Au bout d'un nouveau temps de patience consacré à de sombres réflexions et à la préparation mentale nécessaire pour accepter le pire, le jeune père vit sortir un des internes de la salle d'opération. En apercevant la grise mine de ce jeune professionnel, sans doute encore insuffisamment aguerri, il fut renforcé dans son in-

quiétude. « C'est un garçon » entendit-il lorsque le médecin passa rapidement devant lui sans s'arrêter. L'enfant était donc vivant...

Et, peu après, le père découvrit son premier enfant, dans une couveuse, sous protection. D'autant plus que son petit cœur continuait à battre la chamade. Il avait été réanimé après le choc de la césarienne et son état justifiait une surveillance étroite de plusieurs jours. Il n'était pas possible de l'embrasser ni même de lui toucher simplement le bout des doigts.

Devant cet enfant paraissant si paisible, si fragile, une foule d'idées noires se pressait dans ma tête. Car c'était bien de ma tête qu'il s'agissait. Cet enfant sera très certainement handicapé... Sera-t-il comme un de ces infirmes en fauteuil, aux regards terribles, que leurs parents amènent chez André Bourvil ? Sera-t-il comme un de ces déficients intellectuels que j'aperçois dans l'institution dont je m'occupe depuis peu ? Sera-t-il un peu comme ce malheureux cousin auquel j'avais si peu accordé d'attention tant il me faisait peur ? Arriverons-nous à le faire bouger, courir, chanter, rire, vivre, comme les autres et avec les autres ?

Il me fut très vite annoncé que le nouveau-né devait être conduit en ambulance au service des enfants malades du centre hospitalier. La maternité, simple annexe, ne disposait pas d'un matériel suffisant pour les soins particuliers nécessaires. À peine né, cet enfant

que je n'avais même pas pu toucher était enlevé à ses parents. Et tandis que j'attendais dans le couloir le réveil de la mère pour lui rendre visite et tenter de la reconforter avec ce qu'il me restait de courage, regardant distraitement par la fenêtre, je vis passer l'ambulance qui emportait ce nouveau-né. Et je pensai, pour me raccrocher à une idée simple : il fait vraiment très jeune sa première sortie en voiture !

Puis, alors que la chanson à la mode du matin tournait encore bêtement dans ma tête, scie douceuse comblant le vide qu'y avaient laissé tous ces événements, je réalisai enfin : je suis papa !

Plus tard, pour l'annonce traditionnelle de la naissance de ce premier enfant nous fîmes imprimer un faire-part représentant Charles, le roi de cœur des jeux de cartes. Ce faire-part, ma collaboratrice du bureau, une jeune femme sensible restée célibataire et sans enfant, l'exposa sur le mur. Elle était enchantée de l'avoir reçu, le trouvait mignon et se réjouissait pour nous de cet « heureux évènement » dont elle ignorait tous les pénibles détails. Elle me demandait régulièrement des nouvelles, auxquelles, mal à l'aise — ou malheureux — je répondais à voix basse, ce qui fit dire à un autre collègue du bureau, vieux célibataire endurci et légèrement acariâtre, qui ne se doutait de rien du tout : « quand vous parlez de votre fils vous prenez une mine de conspirateur ! » Et avec ce faire-part affiché par amitié j'eus ainsi sous les yeux, tout le temps de mes

présences au bureau, un rappel symbolique du nouveau souverain à qui, pour le meilleur et pour le pire, j'avais fait allégeance, comme l'évoqua si joliment, à peine quelques mois plus tard, un jeune chanteur poète :

Prendre un enfant par la main
Pour le conduire vers demain,
Pour lui donner la confiance en son pas,
Prendre un enfant pour un roi...²²

Nous fûmes ainsi confrontés à cette difficile réalité : notre enfant allait sans aucun doute être différent. Quelle sera l'importance de cette différence ? Personne ne nous en parla. Les médecins restèrent très évasifs. Le sujet était manifestement tabou. Il y avait surtout qu'ils semblaient incapables de répondre à une pareille question qui bousculait leur routine...

Je pris donc le parti de m'attendre au pire. Le pire je l'avais vu avec ces enfants immobiles dans des fauteuils encombrants poussés par des parents aux visages sombres. La prévision du pire c'était aussi, à contrario, l'arrivée du « moins-pire », de quelques réussites, aussi minimes soient-elles, qui pourraient être fêtées avec l'enfant pour partager en famille la joie et la fierté des victoires sur le mauvais sort. Et il en fut bien ainsi

²² Duteil Yves – *Prendre un enfant par la main* - 1977

régulièrement. D'abord, l'enfant qui se tient assis, première victoire, puis qui marche à quatre pattes, puis qui se met debout, puis qui fait ses premiers pas tenu par la main, puis qui marche seul. Évidemment, cela ne s'est pas fait dans les délais habituels. Bien sûr, les bosses sur le front dues à de trop fréquentes chutes en avant nous ont inquiétés, ainsi que le médecin de famille, jusqu'à envisager l'usage d'une protection, le bourrelet de velours noir et le béguin des enfants d'autrefois ! Mais le fait fut là : un beau jour, au sens précis de l'expression, cet enfant s'est levé seul du tapis où il jouait, a lâché la chaise où il s'appuyait et s'est engagé dans le petit vestibule de l'appartement où nous habitions pour venir me rejoindre dans la chambre où je bricolais, l'oreille aux aguets... Il avançait debout et avec un sourire magnifique qui en disait long sur sa fierté d'y être enfin arrivé et de nous l'offrir en cadeau. Le bruit de ses pas est encore dans mes oreilles, plus fort que mes acouphènes de grand père ! Le pire s'était éloigné et, si moult inquiétudes subsistaient, il y avait déjà l'assurance d'une volonté ferme chez l'enfant de faire comme les autres et conquérir une aussi complète autonomie physique que possible. Le vent s'était levé, l'ouragan menaçait, mais les précautions furent prises. C'est une routine adaptée qui organisa la vie de famille. Une vie presque comme celle des autres parents, avec cependant le recours régulier à des professionnels de la rééducation, des séries de rendez-vous chez ces praticiens pour l'enfant et sa mère qui l'emmenait, et une attention particulière à tous les besoins de l'enfant,

une attention laissant peu de place aux autres choses humaines...

Et je devins alors doublement sensible, comme père et consultant professionnel d'une institution spécialisée, à ce que l'on pouvait penser, dire et écrire à propos des enfants et des adultes pas comme les autres. Une attention qui s'est prolongée très au-delà de l'enfance de mon fils aîné et m'a révélé peu à peu la variété des évocations faites de cette réalité de la différence. La différence, n'est-ce pas de la diversité naturelle mal acceptée ? Je précise toutefois que ma principale qualification en ce domaine étant juste d'être un père concerné parmi tant d'autres, mon intérêt pour la lecture se porta d'abord sur ce qui m'était le plus facilement accessible : la littérature populaire, les romans, les contes...

Naturellement, je le répète, je sais que la littérature ne soutient avec la vérité que d'incertains rapports. Je sais que les mots, les phrases, l'expression en général, doivent être considérés avec distance et prudence. « Tu sais bien ce que font les humains de tout ce qui peut s'exprimer. Tu le sais. Ils en font une vile monnaie, un instrument d'erreur, un moyen de séduction, de domination, d'exploitation. »²³ C'est ainsi que Paul

²³ Valéry Paul – *Mon Faust* – cité dans : Comte Fernand – *Les héros mythiques et l'homme de toujours* – Éditions du Seuil – 1993.

Valéry avait fait parler un de ses personnages dans *Mon Faust*.

Ce sont ces modes « de séduction, de domination, d'exploitation » qu'il m'importa, de jour en jour davantage, d'identifier pour m'en défier et les combattre. D'abord, égoïstement, pour mon propre compte, puis pour le compte des autres, quand ces autres veulent bien entendre ce que l'on peut avoir à dire. Comprendre comment des récits, des allusions, peuvent générer de mauvaises idées, quand on sait, avec Montaigne, que ce n'est pas tant la chose elle-même qui cause du tort à l'homme mais l'idée qu'il s'en fait... Quand on sait aussi, avec Durkheim, que les idées qui paraissent les plus personnelles ne sont que le résultat de déterminants collectifs... Je voulus saisir ces déterminants dont résulteraient des idées fatales ou merveilleuses, primaires ou alambiquées, sur des personnes, des situations, des évènements sans doute tout simplement ordinaires.

Et puis, comme Bossuet l'avait indiqué dans son *Discours sur l'histoire universelle*, chez les égyptiens, premier peuple où serait apparues les bibliothèques, « le titre qu'on leur donnait inspirait l'envie d'y entrer [...] ; on les appelait *le trésor des remèdes de l'âme* ». On s'y guérissait, disait-il, de l'ignorance, la plus dangereuse des maladies et la source de toutes les autres. La lecture, riche d'enseignement et si facilement accessible à notre époque, pouvait donc être un remède

de l'âme ! Avec, comme toujours, un principe actif bénéfique guérissant de l'ignorance, « le trésor », et des effets secondaires gênants, voire nocifs, « la vile monnaie ». C'est que le fort vent survenu, s'il n'avait pas tourné en ouragan arrachant tout, avait quand même bouleversé mon être. J'avais besoin de me rassembler.

J'ai ainsi parcouru, un peu au hasard, des textes variés, d'auteurs divers, tous lus dans leur traduction française en raison de mon inculture linguistique. Ces lectures « remèdes » je vais en présenter de brefs extraits et les pensées qu'elles m'ont inspirées. Chacun pourra se faire son idée sur ces textes et leur poids dans la construction de la représentation sociale des personnes différentes. Par exemple, dans ses mémoires parues en 1958, Simone de Beauvoir rappelait ses idées de très jeune fille sur un enfant que sa famille connaissait et que son père considérait comme un idiot. Cet enfant s'appelait Cendri.

Cendri me paraissait normal du fait qu'il m'était familier. Je ne sais si on m'avait montré ou décrit des idiots : je leur prêtais un sourire baveux, des yeux vides. Quand je revis Cendri, je cherchai en vain à coller cette image sur sa figure.²⁴

²⁴ .Beauvoir de, Simone – *Mémoires d'une jeune fille rangée* – Gallimard.

Cette image, le « sourire baveux » et les « yeux vides », s'était collée vraiment sur une figure dans ma jeunesse, à une époque plus proche de la publication de ces mémoires que des évènements qu'elles racontent. Ce fut sur le visage de ce malheureux cousin dont j'ai décrit précédemment le peu d'intérêt que je lui portai. Je restai, davantage que Simone de Beauvoir et bien après elle, sous l'influence de cette représentation populaire simpliste et courante et de la répulsion qu'elle entraînait, d'autant plus vive que ce cousin ne m'était pas du tout familier et que je ne comprenais pas ce qu'il disait.

Mais, abordons ces quelques textes. Certains sont assez anciens. J'ai déjà cité Suétone, un auteur d'avant-hier, ou le Nouveau Testament... À quoi bon, me dirait-on, considérer ces écrits d'un lointain passé ? C'est d'abord qu'ils peuplent assurément la mémoire collective, sédiments successifs dans l'inconscient de notre civilisation. C'est ensuite que s'ils ont résisté au temps c'est qu'ils étaient solides. Rien n'est plus instructif dans les vieux livres des éditions populaires que de consulter en quatrième de couverture la liste des auteurs publiés à la même époque. La plupart, faute de qualités suffisantes, n'ont pas généré assez d'écho pour attirer l'attention et ont disparu des mémoires et des bibliothèques ! C'est encore qu'à leur lecture, j'ai parfois eu le sentiment d'une meilleure considération

accordée autrefois aux personnes pas comme les autres. Meilleure, pas plus grande ! Comme l'effet d'une vraie, paisible et discrète compassion, rassurante, sans gêne, sans histoires, sans ostracisme et surtout sans peur ! Un peu comme avec les romanichels racontés par Joseph de Pesquidoux qui amusaient gentiment par leur différence, fruit de la riche diversité humaine, les enfants rentrant de l'école.

*Le monde est mystère, les choses évidentes
sont mystère, les pierres et les végétaux.
Mais dans les livres peut-être y a-t-il une
explication, une clef.*

Henri Michaux

7 - De la littérature et des images.

Les Sénèque, Tacite, Soranos d'Éphèse déjà évoqués sont, évidemment, des personnages lointains, même pour les générations qui nous ont juste précédés et dont nous avons recueilli les principes. Les textes que je vais citer maintenant dans l'ordre chronologique, ou à peu près, de leur accès par les lecteurs français, sont un peu plus jeunes et, la plupart, toujours très présents, grâce à leurs grandes qualités, dans les bibliothèques, ces pharmacies de l'âme !

En 1697, furent publiés les *Histoires ou Contes du temps passé*, attribués à Charles Perrault. Quelques-uns de ces charmants récits mettent en scène des enfants défavorisés, par un esprit jugé trop simple ou par une trop grande laideur. Les fées, parfois très mal intentionnées, se penchaient beaucoup sur les berceaux à l'époque ! Presque à chaque naissance, comme l'écrivit le poète, « C'était grande assemblée des Fées, pour procéder à la répartition des dons parmi tous les nou-

veau-nés »²⁵. Mais il est vrai que ces histoires parlent souvent d'enfants princiers, naturellement placés sous l'influence des puissances magiques !

Dans *Riquet à la houppe*, Perrault présenta deux sœurs, filles de reine, et un prince « si laid et si mal fait, qu'on douta longtemps s'il avait forme humaine. »²⁶ Quant aux deux princesses, l'ainé était « plus belle que le jour » mais condamné à devenir « aussi stupide qu'elle était belle », et sa cadette « extrêmement laide », mais promise à avoir « tant d'esprit qu'on ne s'apercevra presque pas qu'il lui manque de la beauté. » Avec ces personnages si typés représentant deux types extrêmes de situations de handicaps, la faiblesse d'esprit et la laideur physique, l'auteur proposa à l'issue de son conte une plaisante morale, très positive :

Ce que l'on voit dans cet écrit,
Est moins un conte en l'air que la vérité même ;
Tout est beau dans ce que l'on aime,
Tout ce que l'on aime a de l'esprit.

N'est-ce pas merveilleux ? Et cela se voit tous les jours, notamment avec certaines personnes publiques dont l'esprit n'apparaît pourtant pas si lumineux. La

²⁵ Baudelaire Charles – *Petits poèmes en prose* – GF Flammarion.

²⁶ Perrault Charles – *Histoire ou Contes du temps passé* – Larousse.

sagesse dite populaire en a fait un dicton : « l'amour est aveugle » !

Avec *Le Petit Poucet*, récit du même recueil, Perrault évoqua une autre source de défaveur : la faiblesse d'apparence. De très pauvres bucherons ayant sept enfants à nourrir souffraient de ce qu'ils percevaient maladroitement de leur petit dernier :

Ce qui les chagrinaient encore, c'est que le plus jeune était fort délicat et ne disait mot : prenant pour de la bêtise ce qui était une marque de bonté de son esprit. Il était fort petit, et quand il vint au monde, il n'était guère plus gros que le pouce, ce qui fit qu'on l'appelât le Petit Poucet. Ce pauvre enfant était le souffre-douleur de la maison et on lui donnait toujours le tort.

Silencieux, cet enfant qui écoutait et réfléchissait, passait pour un imbécile. « La parole est d'argent, le silence est d'or », nous dit néanmoins le Talmud que ces pauvres parents ne devaient pas connaître ! Et Poucet était ainsi devenu le responsable habituel de tous les maux de la famille. Tout le monde connaît l'histoire des petits cailloux blancs, mais peut-être moins la morale que tira l'auteur de ce conte :

On ne s'afflige point d'avoir beaucoup d'enfants,
Quand ils sont tous beaux, bien faits et bien grands,
Et d'un extérieur qui brille ;
Mais si l'un d'eux est faible ou ne dit mot,
On le méprise, on le raille, on le pille ;
Quelquefois cependant c'est ce petit marmot
Qui fera le bonheur de toute la famille

L'importance de l'apparence dans la société des hommes était ainsi posée. Il fallait des enfants « beaux, bien faits, bien grands ». Souvenons-nous qu'Octave Auguste ne voulait que de beaux enfants pour se distraire. La beauté était-elle une garantie d'intelligence ? Et, à contrario, son absence une preuve de sottise ? Certains en étaient convaincus. Ainsi, au Ier siècle avant notre ère, Cicéron rappelait le jugement que le physionomiste Zopyre avait porté sur Socrate à partir de son aspect physique : « Socrate était un sot et un niais, parce qu'il n'avait pas la gorge concave, parce que tous ses organes étaient fermés et bouchés.»²⁷ Et cependant, Socrate est encore dans la lumière, et le pauvre Zopyre n'est plus que dans...Lenoir !

L'idée que le corps est un reflet de l'âme est une croyance très ancienne : un corps harmonieux évoquait une belle âme. Mais les bossus, les bigles, « les nains,

²⁷ Cicéron - cité dans : Lenoir Frédéric – *Socrate, Jésus, Bouddha* – Fayard – 2009.

les enfants contrefaits et toutes les créatures difformes » de Suétone, étaient toujours soupçonnés d'intentions plus ou moins maléfiques. La sanction frappant celui dont le naturel s'écartait du critère d'harmonie était claire : « on le méprise, on le raille, on le pille ». Sans autre forme de procès, pourrait-on rajouter ! Chez Perrault, c'est pourtant ce faible d'apparence si chargé d'opprobre qui sauvera tous ses frères et sœurs.

Cette question de l'apparence, toujours enfouie dans la mémoire collective, fut évoquée par de nombreux autres auteurs. Par exemple, près d'un siècle plus tard, Sébastien-Roch Nicolas de Chamfort l'aborda pour parler des personnes trop visiblement malades. Il fit ainsi dans ses *Maximes et pensées*, vers 1780, ce terrible constat :

À voir la manière dont on en use envers les malades dans les hôpitaux, on dirait que les hommes ont imaginé ces tristes asiles, non pour soigner les malades, mais pour les soustraire aux regards des heureux, dont ces infortunés trouble-raient la jouissance.²⁸

²⁸ Chamfort Sébastien – cité dans : *La pensée console de tout* – Schiffer Frédéric – GF Flammarion - 2014

« Soustraire aux regards des heureux » ! Cette préoccupation s'ajoutait donc à l'idée évoquée par Perrault. En sus du mépris réservé aux personnes d'aspect faible et dont elles pouvaient souffrir, apparaissait la gêne pouvant résulter de leur présence. Cette gêne sera longtemps perceptible en filigrane dans les motivations profondes des institutions urbaines caritatives, toujours présentées comme généreuses. Si elles venaient en aide aux chemineaux, aux malheureux, aux défavorisés de toutes sortes, c'était aussi pour que ces pauvres gens ne troublent pas le regard des bourgeois en ville !

La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen du 26 août 1789, affirma dans son article premier que « Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droit ». Cet article précisa aussi que « les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune ». Cette distinction sociale apparaît assez clairement pour celui qui dispose d'un ou plusieurs talents et propose ainsi une grande utilité à la collectivité. Mais qu'en est-il pour celui qui ne s'en voit reconnaître aucun ? Cette absence de talent utile va-t-elle le rendre transparent, au point que l'on ne fera plus attention à lui, ou, au pire, gênant, ce qui pousserait à le faire disparaître, sinon de la terre, au moins de notre vue ?

En réponse, semble-t-il, à cette dernière préoccupation, les dépôts de mendicité apparurent au XIX^e siècle. À la frontière entre prison et hospice ils furent présen-

tés comme des institutions centrales de lutte contre la pauvreté. Chaque dépôt devait accueillir les bons pauvres valides qui y trouveraient « la subsistance et l'ouvrage ». Mais la pauvreté n'est jamais loin de l'invalidité et de la déficience. Lorsque la mendicité devint un délit avec le Code pénal de 1810, les dépôts accueillirent toujours les vagabonds invalides mais aussi les condamnés pour vagabondage avec circonstances aggravantes. Ces dépôts étaient situés hors des villes, car il ne fallait pas troubler la jouissance du citoyen ordinaire !

Néanmoins, le nombre de valides enfermés décrut progressivement et les dépôts tombèrent en désuétude vers la fin du siècle qui les avait vus naître. Si la plupart furent convertis en maison de retraite, certains connurent un autre devenir. Ainsi, par exemple, le dépôt de mendicité du Perron à Saint-Sauveur, commune rurale de l'agglomération de Saint-Marcellin, dans l'Isère, est devenu une résidence d'accueil et de soins pour personnes porteuses de handicap. Cet établissement qui disposerait, selon les informations accessibles, de trois cent cinquante-trois places est installé sur le territoire d'une commune de deux mille habitants. Selon que l'on considère que les pensionnaires sont comptés ou non parmi ces habitants leur proportion dans l'humanité locale varie de 18 à 21 % ! Mais n'en faisons pas tout un fromage, le Perron est très isolé, au bord de l'Isère, les résidents qui sortent de l'établissement ne sont pas très nombreux et le centre de Saint-Marcellin, reste

éloigné ! La tranquillité y est préservée. Quant au dépôt de mendicité de Grenoble, il fut ouvert en 1816 à sept kilomètres de la ville, à Saint-Égrève. Installé dans les anciens jardins d'un prieuré dit de Saint-Robert il est devenu un centre hospitalier spécialisé. Quand j'étais enfant, on en parlait comme de l'asile de fous et pour qualifier une personne jugée comme ayant l'esprit dérangé, on disait : « elle va finir à Saint-Robert » !

Revenons un peu en arrière. Dans des temps plus anciens il apparait que des personnes qui n'étaient manifestement pas comme les autres étaient cependant tolérées dans des milieux huppés. Le mémorialiste Saint-Simon parlant de la princesse d'Harcourt, personnage de la Cour, évoqua dans un texte de 1702 des anecdotes qui, si elles n'ont pas été exagérées, révèlent des manières qui seraient aujourd'hui impossibles à supporter ! Et ces manières auraient eu libre cours dans le meilleur monde, le monde raffiné de la Cour !

C'était alors une grande et grosse créature fort allante, couleur de soupe au lait, avec de grosses et vilaines lippes et des cheveux de filasse toujours sortant et trainant comme tout son habillement sale, malpropre ; toujours intrigant, prétendant, entreprenant ; toujours querellant [...]. C'était une furie blonde, et de plus une harpie : elle en avait l'effronterie, la méchanceté, la fourbe, et la violence ; elle en avait l'avarice et

l'avidité ; elle en avait encore la gourmandise et la promptitude à s'en soulager, et mettait au désespoir ceux chez qui elle allait dîner parce qu'elle ne se faisait faute de ses commodités au sortir de table, qu'assez souvent elle n'avait pas loisir de gagner, et salissait le chemin d'une effroyable traînée, qui l'ont maintes fois fait donner au diable par les gens [...]. Elle ne s'en embarrassait pas le moins du monde, troussait ses jupes et allait son chemin, puis revenait disant qu'elle s'était trouvée mal : on y était accoutumé.²⁹

Pour conclure cette évocation nauséabonde et peu charitable, Saint-Simon indiqua simplement : « on y était accoutumé. » ! C'était donc que, s'agissant d'une princesse qui n'était pas indigente, saleté, malpropreté, négligé, grossièreté, incontinence, particularités très anormales à la Cour et même ailleurs, ne pouvaient pas être considérés comme les faits d'une malade à retirer du monde. Serait-ce là l'origine du proverbe « un idiot riche est un riche, un idiot pauvre est un idiot » ? Il y eut peut-être aussi que cette princesse, toujours selon Saint-Simon, réjouissait les courtisans qui ne manquaient pas de lui faire des farces cruelles dont tous s'amusaient.³⁰

²⁹ Saint Simon – *Mémoires* – GF Flammarion. .

³⁰ Saint Simon nota aussi de son mari : « Grand menteur, grand libertin d'esprit et de corps, grand dépensier en tout, grand escroc avec effronterie, et d'une crapule obscure qui l'anéantit toute sa vie. » Et une note des

En juin 1749, Diderot fit publier sa *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*. Dans ce texte le philosophe regrettait l'absence d'un mode de communication adapté à cette forme de déficience. Il l'imaginait fondé sur le toucher. Pour lui, les pauvres gens nés sourds, aveugles et muets (pas tout en même temps espérons-le pour eux !) ne pouvaient que rester dans un état d'imbécillité puisque la communication avec les valides leur était impossible. Et, suggérait-il, « peut-être acquerraient-ils des idées, si l'on se faisait entendre à eux dès l'enfance d'une manière fixe, déterminée, constante et uniforme³¹ ». Ce raisonnement simple portant sur le besoin d'échanges avec autrui pour quitter l'état d'imbécillité posé comme le naturel des individus non éduqués n'est-il pas transposable à tous les types de déficience ? Cette imbécillité, qui est une absence totale de compréhension n'est-elle le fait que des seuls déficients auditifs ou visuels ? La jeune trisomique de mon enfance et mon cousin ne s'exprimaient, selon mon oreille d'alors, que par des cris et grognements. Pourtant, je ne doute plus aujourd'hui que leurs proches savaient, par attention, affection et familiarité, les comprendre et se faire comprendre. Mais je n'en étais

Souvenirs de Madame de Caylus au Mercure de France précisa que la princesse « eut le malheur de perdre ses quatre filles, mortes en bas âge, et trois sur quatre de ses fils moururent également assez jeunes. Le seul qui vécut, l'aîné, était justement celui qu'elle ne pouvait souffrir. » Il y eut bien de quoi lui troubler l'esprit !

31 Diderot Denis – *Lettres sur les aveugles* – GF Flammarion

pas encore là : cela avait fait à chaque fois, à l'instant de la rencontre, comme deux imbéciles face à face. Et je n'en étais pas le moindre !

En 1833 parut *Le médecin de campagne* de Balzac. Dans cette œuvre de sa jeunesse, l'auteur évoqua avec compassion le cas du crétinisme alpin, conséquence dramatique tout à la fois de l'absence de soleil dans certains fonds de hautes vallées alpines, de la consommation d'une eau trop neuve insuffisamment minéralisée et de la consanguinité. Une consanguinité résultant de l'isolement né des reliefs difficiles et de leur corollaire, la pauvreté, peu attirantes et épanouissantes conditions de vie. Ce rappel des sources identifiées du crétinisme alpin éclaire d'ailleurs sur les causes possibles d'autres formes insidieuses plus actuelles et toutes aussi navrantes de pauvreté d'esprit. Les réseaux sociaux, par les processus qu'ils utilisent, ne contribueraient-ils pas aussi à une certaine « consanguinité » débilite de la pensée ?

La description faite par Balzac de ces pauvres êtres est assez effrayante. Il imagina d'ailleurs dans son roman, de la part d'un vieux militaire aguerrri, « un mouvement de surprise accompagné d'horreur », à la vue d'une « face humaine où la pensée ne devait jamais avoir brillé ».

Face livide où la souffrance apparaissait naïve et silencieuse, comme sur le visage d'un enfant qui ne sait pas encore parler et qui ne peut plus crier, enfin la face toute animale d'un vieux crétin mourant. [...] A l'aspect d'un front dont la peau formait un gros pli rond, de deux yeux semblables à ceux d'un poisson cuit, d'une tête couverte de petits cheveux rabougris auxquels la nourriture manquait, tête toute déprimée et dénuée d'organes sensitifs, qui n'eut pas éprouvé, [...], un sentiment de dégoût involontaire pour une créature qui n'avait ni les grâces de l'animal ni les privilèges de l'homme, qui n'avait jamais eu ni raison ni instinct, et n'avait jamais entendu ni parlé aucune espèce de langage ?³²

La souffrance « naïve et silencieuse » se peint sur une « face humaine » qui devient finalement une « face toute animale » dans laquelle, cependant, les yeux de « poisson » sont humanisés, pourrait-on dire, par la cuisson ! Cette confusion des genres renforce l'idée que ces pauvres êtres ne sont ni des hommes ni des animaux et provoquent du dégoût. Aucune espèce de langage ne leur a permis d'échapper à l'imbécilité, tout comme les sourds, aveugles et muets de Diderot.

³² Balzac Honoré de – *Le médecin de campagne*. – Gallimard-folio

Balzac attribua aussi à ces cas de crétinisme une couleur religieuse, un peu dans l'esprit du Cantique des créatures de François d'Assise, déjà évoqué, pour qui supporter ces tribulations c'était le bonheur assuré, sur terre peut-être déjà et assurément dans l'au-delà.

Là où se trouvent des crétins, la population croit que la présence d'un être de cette espèce porte bonheur à la famille. Cette croyance sert à rendre douce une vie qui, dans le sein des villes, serait condamnée aux rigueurs d'une fausse philanthropie et à la discipline d'un hospice. Dans la vallée supérieure de l'Isère, où ils abondent, les crétins vivent en plein air avec les troupeaux qu'ils sont dressés à garder. Au moins sont-ils libres et respectés comme doit l'être le malheur.

Les crétins étaient « dressés à garder » les troupeaux, comme des chiens de berger. C'est un peu étonnant pour des êtres présentés plus haut comme dépourvus de raison, d'instinct, de langage ; licence du romancier qui force un peu le trait pour rendre son tableau plus marquant. Ils vivaient libres, en plein air, respectés. Sagesse montagnarde encore épargnée par les solutions urbaines d'isolement et d'enfermement. Une sagesse populaire qui rappelle ce proverbe cité par Villon dans sa *ballade des proverbes* : « Tant vaut l'homme comme on le prise ».

Ces êtres « porte-bonheur » échappaient donc aux tristes rigueurs de la « fausse philanthropie » dont Chamfort nous a décrit plus haut la sombre réalité. Pour autant Balzac n'a pas éludé leur souffrance « naïve et silencieuse ». Et son évocation fut pleine de compassion pour eux et d'admiration pour le docteur Benassis, son héros, inspiré d'un personnage réel qui contribua fort intelligemment à la disparition définitive de ces malheureuses anomalies locales.

Si Saint Simon s'est montré féroce pour parler de sa contemporaine princesse, Chamfort, Diderot, Balzac et, d'une certaine manière, Perrault, firent preuve de compassion pour ces personnes différentes dont ils se sont humainement préoccupés, cherchant des explications et proposant même des clefs pour les sortir de leur enfermement. Merci à eux !

*Il est dans le grand ordre qu'il y ait
quelques petits désordres...*

Saint Bernard de Clairvaux
(Cité par Leibnitz)

8 - Des images aux sentiments

Chez d'autres auteurs, un peu moins anciens, la souffrance attachée à des situations similaires, l'existence d'individus affectés de différences significatives, concerne d'abord leurs parents. Ils sont les premiers conscients du malheur qui frappe leur enfant. Leur douleur, qui n'est pas supportée sereinement, génère un authentique surplus d'amour. C'est ce que suggéra Musset en 1842 dans son conte *Histoire d'un merle blanc* :

Elle faisait comme toutes les mères, qui s'attachent souvent à leurs enfants par cela même qu'ils sont maltraités de la nature, comme si la faute en était à elles, ou comme si elles repoussaient d'avance l'injustice du sort qui doit les frapper.³³

³³ Musset Alfred (de) – *Contes* – Bibliothèque Larousse.

Il s'agissait d'oiseaux, comme le titre du conte l'indique, par lesquels le poète souligna le lien naturel qu'il ressentait entre l'instinct animal et les sentiments humains face aux désordres de la nature et à un sort si hasardeux et si injuste.

Dans *Pierre et Camille*, autre conte de 1844 du même auteur, les parents souffraient aussi du malheur qui frappait leur enfant. Dans une société moins agricole et plus ouverte que celle du fond des hautes vallées alpines, la fonction de porte-bonheur des personnes trop différentes n'existait plus. L'histoire se passait dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle. Le chevalier des Arcis, un ancien officier de cavalerie encore jeune, s'était retiré à la campagne près du Mans. Il avait épousé la fille d'un négociant retiré du voisinage ; une alliance formée sous les meilleurs auspices. « Un enfant vint au monde, beau comme le jour. » C'était une fille prénommée Camille. Mais il se révéla que cette enfant si belle « était privée de l'ouïe et, par conséquent de la parole ».

...la mère, en dépit du malheur, aimait son enfant avec passion, tandis que le chevalier, quoi qu'il voulût faire, malgré sa patience et sa bonté, ne pouvait vaincre l'horreur que lui inspirait cette malédiction de Dieu tombée sur lui.

La malédiction divine ressentie dont aucun d'eux n'était responsable, était partagée dans son apparente réalité. Mais elle n'avait pas les mêmes conséquences pour chacun : amour passion pour la mère, horreur pour le père. C'est que l'époque était cruelle pour les sourds-muets : « privés de la parole, on leur refusait la pensée. » Ils étaient donc considérés comme des faibles d'esprit, par les mêmes raisons qu'avait expliquées Diderot pour les aveugles : l'absence de communication avec les valides. Mais heureusement l'abbé de l'Épée entreprit d'établir pour eux une langue féconde et l'histoire se termina bien. Camille épousa un jeune marquis, sourd-muet aussi, mais éduqué par l'abbé, et ils eurent un fils. Camille n'en informa pas son père tout de suite. Et lorsque le chevalier le sut, il fut horrifié de la naissance d'un probable nouveau sourd-muet. Mais quand il fit enfin la connaissance de son petit-fils, l'enfant fut capable de lui dire « bonjour papa » !

Il s'agissait d'un conte et tout ne se conclut pas toujours aussi plaisamment. Musset a fort justement décrit les situations. D'abord, la triste angoisse du père à propos de sa fille : « Sous peine de manquer de cœur, je dois consacrer ma vie à lui faire supporter la sienne. Ainsi pensait le chevalier... ». Puis la silencieuse douleur de la mère qui jamais « ne faisait entendre une plainte ». Et enfin la difficile enfance de Camille : « Non seulement les enfants ne s'approchaient d'elle qu'avec une certaine crainte, mais ils l'évitaient quelquefois d'un air de mépris. » Certes, l'histoire est pla-

cée au XVIIIe siècle. Malheureusement de tels agissements enfantins se rencontraient encore au XIXe, au XXe et j'y ai contribué, existent toujours au XXIe et dureront autant que l'humanité !

La liberté d'aller et venir laissée aux gens d'esprit faible ou dérangé fut vantée par Balzac. Peut-être était-elle tolérée pour les crétins des Alpes du fait de l'isolement géographique qui enferme et protège tout à la fois. Cependant, cette liberté d'autres auteurs l'ont évoquée pour d'autres lieux plus ouverts. Ce fut le cas d'Ernest Renan qui dans les souvenirs de son enfance bretonne, à la même époque, évoqua pour son pays de Tréguier, une petite ville, la libre circulation des fous.

Or les fous n'étaient pas alors traités de la manière cruelle que les habitudes administratives ont depuis inventée. Loin de les séquestrer, on les laissait vaguer tout le jour. Tréguier a d'ordinaire beaucoup de fous ; comme toutes les races du rêve, qui s'usent à la poursuite de l'idéal, les Bretons de ces parages, quand ils ne sont pas maintenus par une volonté énergique, s'abandonnent trop facilement à un état intermédiaire entre l'ivresse et la folie, qui n'est souvent que l'erreur d'un cœur inassouvi. Ces fous inoffensifs, échelonnés à tous les degrés de

l'aliénation mentale étaient une sorte d'institution, une chose municipale.³⁴

Il n'y eut pas de référence religieuse pour le républicain Renan juste une allusion à une quasi institution qui n'était plus seulement familiale, comme dans les vallées alpines reculées, mais municipale : une mise en ordre locale pour combattre les désordres. La fin de vie des personnes différentes s'annonçait sous les meilleurs... hospices ! Ces gens souffraient eux aussi, « cœurs inassouvis », de leur échec dans la poursuite d'un idéal élevé, inatteignable parce qu'exigeant trop d'efforts. Le dérangement et la faiblesse de l'esprit, étaient-ils les causes ou les conséquences de cet échec ?

En 1845, l'américain Edgar Poe écrivit une nouvelle³⁵ évoquant la prise en charge des personnes à l'esprit considéré comme dérangé. Son narrateur, en voyage dans le sud de la France, s'intéresse à « un hospice particulier de fous », un établissement organisé selon « ce qu'on nomme vulgairement le *système de la douceur* » et où « les malades surveillés secrètement, jouissent, en apparence, d'une grande liberté ».

³⁴ Renan Ernest – *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* – Calmann-Lévy

³⁵ Nouvelle traduite par Charles Baudelaire, publiée en 1865, sous le titre : *Le système du docteur Goudron et du professeur Plume*.

Accueilli agréablement par le directeur, il l'entend, avec surprise, lui dire : « Quand un fou paraît *tout à fait* raisonnable, il est grandement temps, croyez-moi, de lui mettre la camisole. » Puis, soudain, le réfectoire de la maison, où il se passe quand même des choses étranges, est envahi par une « véritable armée de monstres » semblant être « des chimpanzés, des orangs outangs ou de gros babouins noirs ». C'était les gardiens qui, ayant été couverts de goudron et de plumes, — l'auteur était américain — puis emprisonnés par les internés révoltés avec la complicité du directeur ayant lui-même perdu l'esprit, venaient de réussir à s'échapper. Ils voulaient reprendre vivement les choses en mains ! Le piquant de cette *histoire grotesque et sérieuse* ce fut, tel que le décrivit l'auteur, que sans les gardiens et à quelques bizarreries de comportements près, cela n'allait pas si mal ! La seule violence décrite vint des gardiens, très énervés et on les comprend, par le traitement qu'ils avaient subi. Le dérangement mental était posé comme une inoffensive source d'absurdité comique, les malades ne semblant guère en souffrir. Quant aux gardiens, longtemps enfermés, ils étaient naturellement devenus très agressifs ! Sous la fantaisie du récit étaient suggérées de sombres relations de cause à effet...

Loin de cette fantaisie, la souffrance de la personne placée par ses infirmités hors du champ de la normalité sociale, fut évoquée aussi à l'époque, après Musset et Renan, par Friedrich Nietzsche. Dans son ouvrage *Die fröhliche Wissenschaft, la gaya scienza*, traduit en

français par *Le gai savoir* et publié en 1882, le philosophe présenta une situation troublante.

Un homme qui tenait un nouveau-né dans les bras alla trouver un saint. « Que dois-je faire de cet enfant ? lui demanda-t-il, il est chétif, difforme, et n'a pas assez de vie pour mourir. » « Tue-le, tonna le saint d'une voix terrible, tue-le et ensuite tiens-le dans les bras trois jours et trois nuits durant afin de te faire une mémoire : — de la sorte, tu n'engendreras plus jamais d'enfants si n'est pas venu pour toi le temps d'engendrer. » Après avoir entendu ces paroles, l'homme s'en alla déçu ; et beaucoup firent des reproches au saint parce qu'il avait conseillé une chose cruelle en conseillant de tuer l'enfant. « Mais n'est-il pas plus cruel de le laisser vivre ? » dit le saint.

Nietzsche ne voulut-il pas évoquer, avec cette interrogation sur un laisser-vivre cruel pour un enfant appelé à devenir adulte avec sa différence et sa difformité, les mêmes maux que Perrault avec son « on le méprise, on le raille, on le pille » ? la même souffrance future, « naïve et silencieuse » que Balzac ? la difficulté de vivre au milieu des autres, avec moins de moyens qu'eux, ou des moyens trop différents et face à des regards apitoyés ou méprisants ? D'aucuns parleront d'innocence, en supposant qu'il n'y a pas vraiment de

perception pénible par la personne en situation de déficience mentale de ce qu'elle est véritablement. Mais qu'en savent-ils ? Que faut-il comprendre, enfin, dans « tu n'engendreras plus [...] si n'est pas venu pour toi le temps d'engendrer. » ? Nietzsche voulait-il signifier que la faiblesse et la difformité sont générées par l'inexpérience, ou l'inconscience, ou plutôt que leur accueil « *in pace* », recommandé par le saint d'Assise et seule solution tolérable, requiert une certaine maturité ?

Quant à la souffrance née de la rencontre avec d'autres enfants, déjà évoquée par Musset, elle ne fait aucun doute. Dans les *mémoires d'un fou*, œuvre de sa jeunesse achevée en 1838, Flaubert, enfant ordinaire si je puis dire, avait énoncé qu'au collège et dès l'âge de dix ans, il avait contracté une « profonde aversion pour les hommes » en précisant : « Cette société d'enfants est aussi cruelle pour ses victimes que l'autre petite société, celle des hommes. » Face à cette cruauté enfantine, dont les exemples abondent³⁶, l'interrogation du saint de Nietzsche n'était-elle pas légitime ?

³⁶ Dans ses *mémoires d'une jeune fille rangée*, Simone de Beauvoir écrivit sur des enfants de ses proches : «... ils tourmentaient une petite orpheline idiote, qui vivait avec eux ; la nuit, pour la terroriser, ils sortaient du cabinet de leur père un squelette qu'ils habillaient d'un drap. » Merveilles de la tendresse naturelle des enfants envers de plus faibles qu'eux !

Dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, publié en 1883 le philosophe évoqua aussi son idée du regard porté par le peuple sur certaines formes de déficience.

Si on enlève au bossu sa bosse, on lui prend en même temps son esprit — c'est ainsi qu'enseigne le peuple. Et si l'on rend la vue à l'aveugle, il voit sur terre trop de choses mauvaises : en sorte qu'il maudit celui qui l'a guéri. Celui cependant qui fait courir le boiteux lui fait le plus grand tort : car à peine sait il courir que ses vices l'emportent. — Voilà ce que le peuple enseigne au sujet des infirmes.³⁷

Tout serait donc pour le mieux et, pour le peuple selon Nietzsche, il ne faudrait pas toucher à ce que la nature a produit. Cette présumée sagesse populaire nous ramène encore aux propositions du cantique des créatures incitant à tout accepter et supporter pour être en paix. En l'occurrence, l'acceptation des situations des infirmes et déficients par les témoins plus ou moins concernés est assez confortable : elle ne demande que l'effort de supporter l'aspect et le comportement des autres ! Il est vrai que c'est déjà beaucoup et en tout cas mieux que de rejeter les bossus, les aveugles, les boiteux, tous les différents, et de les séquestrer dans des

³⁷ Nietzsche Friedrich – *Ainsi parlait Zarathoustra* -

asiles. Mais cette acceptation n'a jamais été universelle. Notons par exemple, pour l'anecdote, qu'un chant de marins traditionnel raconte le refus par une jeune fille à marier, donc de l'âge où l'on ne juge encore que par les yeux, de plusieurs prétendants. Foin d'un marin alcoolique jugé misérable, d'un barbu, d'un bossu, d'un boiteux dont la démarche la dégoutte ! Les infirmes de ces deux dernières catégories n'étaient donc pas absents des regards. Mais il est vrai que les bossus portaient chance depuis le XVIIIe siècle ! Quant aux boiteux, les guerres napoléoniennes et les progrès de la chirurgie militaire en avaient fourni un certain contingent. En parler dans les chansons populaires c'était aussi ne pas les oublier...

Et pour en finir avec Nietzsche, rappelons qu'il a aussi écrit dans *l'Antéchrist* en 1888 : « Périssent les faibles et les ratés ! Premier principe de notre philanthropie. Et il faut même les y aider. » ; violent contre-pied philosophique, selon les spécialistes, au message chrétien : « heureux les affligés, car ils seront consolés. »³⁸ Mais, s'attaquer aux raisons de la faiblesse et des ratages, ne serait-ce pas contribuer à la disparition de leurs victimes et donc les aider ? Et puis, les faibles et les ratés le sont-ils vraiment partout ou juste à leurs propres yeux et à ceux de leurs pires interlocuteurs ?

³⁸ Matthieu – 5 :3

Quelques années après ces propos de Nietzsche, en 1899, Henri Bergson suggéra dans ses écrits à propos du comique en général, publiés sous forme d'article dans la *revue de Paris*, une explication des exigences de la société :

Ce que la vie et la société exigent de chacun de nous, c'est une attention constamment en éveil, qui discerne les contours de la situation présente, c'est aussi une certaine élasticité du corps et de l'esprit, qui nous mette à même de nous y adapter. Tension et élasticité, voilà deux forces complémentaires l'une de l'autre que la vie met en jeu. Font-elles gravement défaut au corps ? ce sont les accidents de tous genres, les infirmités, la maladie. À l'esprit ? ce sont tous les degrés de la pauvreté psychologique, toutes les variétés de la folie. Au caractère, enfin ? vous avez les inadaptations profondes à la vie sociale, sources de misère, parfois occasions de crime.³⁹

Ce texte ne parle pas spécifiquement des personnes pas comme les autres. Il pose, en évoquant la vie en société de chacun de nous, des exigences sociales dont le non-respect peut provoquer les infirmités, la folie, les inadaptations, la misère. Ces exigences non satisfaites

³⁹ Bergson Henri – *Le rire* – Quadrige PUF – 1991.

sont un terreau fertile pour la poussée de différences trop importantes pour rester inaperçues. Et ces situations critiques sont évoquées dans des écrits parlant du comique, c'est dire qu'elles sont susceptibles de faire rire. La raillerie, la moquerie et son cortège de vexations ne sont jamais très loin du rire. Et comme dira plus tard le génial et lucide Raymond Devos : « Qui prête à rire n'est jamais sûr d'être remboursé. »

C'est à peu près à la même époque que Georges Courteline écrit *Messieurs les ronds de cuir*. Parmi ses personnages imaginés avec une fantaisie satirique, il y avait Letondu, fonctionnaire à l'esprit dérangé, son chef La Hourmerie et Ovide, garçon de bureau. A ce dernier « le détraquement cérébral de Letondu apparaissait prodigieusement farce et cocasse » ! L'effet comique était posé, tempéré néanmoins par les inquiétudes du chef. Des inquiétudes beaucoup plus fortes pour la tranquillité du service et de son chef que pour la santé du pauvre Letondu !

En 1927, Bernanos mit en scène dans son deuxième roman⁴⁰, aux côtés de son personnage principal, un curé exorciste. Ce modeste et timide curé était intervenu, dans la discrétion, sur une fille tombée dans la démence et qui effrayait tout un village : « ...trois longs séjours à l'asile d'aliéné du département n'avaient eu d'autres résultats que d'exaspérer la folle. » Les soins donnés à

⁴⁰ Bernanos Georges – *L'imposture* – Librairie Plon – 1927.

cette époque étaient donc présentés par l'auteur comme inefficaces et même nocifs ! Et pour servir son propos centré sur la lutte entre le bien et le mal dans l'âme humaine, il imagina la complète réussite de l'exorcisme pratiquée sur la démente. Mais ce fut pour souligner que « sa guérison inattendue fut considérée par tous les gens de bon sens comme une provocation imbécile », tant ce succès menaça la paix religieuse dans le canton ! Imbécile doit évidemment s'entendre ici dans le sens proposé par Flaubert dans son *Dictionnaire des idées reçues* : « ceux qui ne pensent pas comme nous ». Du temps de La Bruyère on disait « les barbares ». Quant à Courteline, il estimait sagement que « passer pour un idiot aux yeux d'un imbécile est une volupté de fin gourmet » !

Le fait que Bernanos ait imaginé dans cette œuvre littéraire le ressenti populaire d'un tel évènement, non pas comme un bienfait pour la démente guérie mais comme une menace pour l'équilibre des croyances restait conforme au sentiment populaire tel qu'il m'apparait que l'avait perçu Nietzsche-Zarathoustra quarante ans plus tôt : il vaut mieux, toujours, laisser les choses en l'état. Et tant pis pour ceux qui souffrent : de toute façon, ils ont grand tort...

*Comme nous sommes déterminés par
l'accoutumance à transférer le passé au
futur dans toutes nos inférences...*

David Hume

9 - Obscures clartés de l'expérience

Tandis que je parcourais ces textes auxquels se confrontaient mes idées et sentiments, la vie continuait de s'écouler. Notre premier enfant eut un frère. Un enfant sans difficulté, juste retour des choses, une bénédiction ! Avec deux ans et deux jours d'écart, il y eut très vite et pendant quelques courtes années comme une équivalence de développement. Ce petit frère fut une source de dynamisme pour son aîné. Ce fut aussi très vite le compagnon de jeu que le voisinage ne fournissait pas toujours volontiers et le nécessaire protecteur, consciencieux, responsable et efficace, par sa vivacité et sa bravoure. J'ai déjà cité la cruauté des rapports enfantins évoqués par Flaubert et raconté mes propres errements d'indifférence, d'inattention ou de panurgisme rejetant. Je ne m'étendrai donc pas sur les actes de certains enfants de l'école, du quartier, voire de notre immeuble. Quelques parents, quand ils les connurent en furent confus, honteux voire bouleversés. D'autres, pas vraiment... Peut-être approuvaient-ils, en leur for intérieur, les agissements de leur enfant ?

C'est par ces expériences nouvelles que certains de mes souvenirs, prirent le relief particulier sous lequel je les ai décrits. Le souffle de l'ouragan toujours menaçant avait dépoussiéré ces constructions mentales enfouies dans ma mémoire. D'autres faits de mon enfance, que je n'ai pas encore racontés, me sont apparus aussi sous de nouveaux aspects. J'y viendrai. D'autres évènements sont survenus, au fil du fleuve de la vie, d'une eau décidément bien turbide ! J'y viendrai également.

On ne vit jamais isolé ces épreuves, même en le souhaitant. Sauf à ne rien tenter pour améliorer les choses, il faut bien rester au milieu des autres et, parfois, les solliciter. Ainsi, des paroles assénées par des tiers plus ou moins proches, de ces phrases construites sur leurs propres ressentis et leur degré d'assimilation ou de rejet des représentations présentes un peu partout, j'ai conservé un pénible florilège. Ce fut d'abord le médecin chef du service des enfants malades du centre hospitalier nous rassurant, lors d'une visite destinée à nous éclairer sur les causes possibles des retards de notre ainé et sur leurs éventuels remèdes, de ce merveilleux diagnostic :
— il se laisse vivre...

Ce fut ensuite, le chef d'un service spécialisé dans les traitements dédiés aux déficients intellectuels nous révélant la vacuité de certaines de ses pratiques :

— je peux lui faire des rayons si vous voulez. Cela ne lui fera sans doute aucun bien, mais ne pourra pas lui faire de mal !

Merci les docteurs ! Peut-être voulaient-ils juste évoquer l'innocente présence silencieuse au monde de cet enfant, considération philosophique qui ne pouvait que passer au-dessus de nos têtes de jeunes parents inexpérimentés et inquiets... Et pour continuer avec les docteurs, le médecin de famille, choisi par la proximité de son cabinet, à l'étage en dessous de notre logement, m'avait déclaré sans ambages :

— moi je n'aurais pas supporté !

Je n'avais pas poussé plus loin la conversation. Je ne saurai jamais si, à ma place, il se serait pendu, aurait abandonné la mère et l'enfant ou l'enfant seul, ou si par quelque médication magique, il l'aurait endormi, pour la vie si je puis dire. J'ai consulté encore, bien plus tard, un pneumologue pour un simple contrôle de ma santé. Il vint dans notre conversation sur les aléas de la vie qui peuvent perturber la santé qu'il avait lui-même un fils déficient intellectuel. À la deuxième visite destinée à tirer les conclusions des examens entrepris, une semaine plus tard, il m'accueillit en me disant qu'il avait beaucoup repensé à notre échange. Il ne parlait pas du tout de ma santé, sans problème au demeurant, mais des réalités entourant la déficience.

— On ne devrait jamais confier des déficients intellectuels à des psychiatres ! finit-il par me dire, témoignant

ainsi d'une belle confiance en ses confrères spécialisés ! À qui se fier ?

Les familiers, sans compétence aucune, ne furent pas en reste, telle cette relation, enseignante, nous disant :

— Vous n'avez pas de soucis à vous faire, ces enfants-là sont mieux pris en charge que les autres !

Comme si le bonheur ne dépendait que de la capacité des institutions à nous prendre en charge ! Ou cet ami qui, parce qu'il avait enfin réussi à vaincre sa peur, ou sa répulsion face à la différence et apportait plus d'attention à l'enfant, trouvait qu'il avait fait beaucoup de progrès :

— Il parle mieux, on le comprend bien.

Mais nous savions ce qu'il en était vraiment...

Évidemment, c'était déjà mieux que ceux qui ne faisaient pas d'efforts, ne comprenaient rien aux paroles de l'enfant et se détournaient sans lui répondre, d'un air un peu dégouté... Ah ! La détestable et si expressive moue du défunt grand-oncle ecclésiastique parisien ! Peut-être pensait-il *in petto* « il ne faut pas jeter de perles aux pourceaux » ? Dieu merci, l'enfant devenu grand n'a pas gardé le souvenir de ce peu agréable dédain. Sans rancune, tonton, et paix à ton âme, donc...

Certains me disaient que j'en faisais trop, que mon attention à l'enfant exagérait ses difficultés relation-

nelles. Mais eux-mêmes ne paraissaient pas s'en faire beaucoup ! Il me semblait que pour eux l'enfant était transparent. Je ne relevais guère de leur part les simples, anodines et habituelles marques d'attention due à toute personne, fut-ce un enfant. Mon insistance l'aurait-il rendu trop visible et donc un peu gênant ? Était-ce plus reposant de l'oublier tout à fait ?

Et je passe sur tous ceux qui faisaient preuve de commisération parce qu'ils avaient dans leurs relations une personne concernée, qui étaient donc comme l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'ours et souhaitaient intellectualiser la relation, faire un reportage, en parler à perte de voix, pour se convaincre qu'ils nous aidaient vraiment à porter notre fardeau — ça fait du bien d'en parler — en nous soufflant dans l'oreille une rassurante chimère :

— Vous verrez, tout ira pour le mieux !

Dans le meilleur des mondes, bien sûr ! Et aïe ! Le triste rappel du procédé Bokanovsky ! Comme l'avait énoncé Musset chacun, ou presque, à tour de rôle, « croyant faire preuve de sensibilité [...] s'apitoyait sans relâche sur le triste sort de [ce] pauvre enfant. »⁴¹ C'était aussi peut-être, ainsi que l'avait écrit Pascal, que « plaindre les malheureux n'est pas contre la concupis-
cence. Au contraire, on est bien aise d'avoir à rendre ce

⁴¹ Musset Alfred (de) – *Contes* – Biblio. Larousse.

témoignage d'amitié, et à s'attirer la réputation de tendresse, sans rien donner. »⁴²

Et le philosophe Nietzsche avait enfoncé le clou en affirmant que « si la curiosité n'existait pas, il se ferait peu de choses pour le bien du prochain. Mais la curiosité s'insinue sous le nom de devoir ou de pitié dans la maison du malheureux et du besogneux. »⁴³

Naturellement, il est permis de ne pas partager ces idées peu flatteuses sur le véritable ressort des actions dites désintéressées. Il est permis aussi de penser que la fin importe plus que les moyens, l'effet plus que la cause. Et puis les exemples de charité non ostentatoire, bien comprise, toute simple et naturelle, évangélique en somme, ne nous ont pas manqué. Il est permis, enfin, d'imaginer qu'il n'y avait pas de méchanceté dans ces propos si mal entendus, juste un usage maladroit de l'empathie. Se mettre à la place des autres nécessite aussi qu'on essaie de penser comme eux, un art difficile où la bonne volonté ne suffit pas. Mes propres errements en ce domaine ne m'autorisent pas à lancer la pierre à quiconque !

J'ai écrit plus haut que des évènements du passé me sont revenus en mémoire, éclairés par cette expérience nouvelle, avec d'autres significations plus sensibles,

⁴² Pascal – *Pensées* – 452-657.

⁴³ Nietzsche – *Humain trop humain* – 363.

plus affectives à défaut d'être plus vraies parce qu'elles ne sont, après tout, que ma vision personnelle du passé. Je vais ainsi évoquer quelques souvenirs concernant une personne pas tout à fait comme les autres et qui m'est très chère : le frère aîné de la famille. À mes souvenirs d'enfant, se sont greffées tout naturellement des interprétations de parent, tout comme mon rôle de père fut marqué de mes souvenirs d'enfance...

Mon frère aîné avait seize ans quand je suis né. Dans mes plus anciens souvenirs, vers mes cinq ou six ans, il avait donc déjà plus de vingt ans. Affecté de troubles de santé dont je n'ai jamais connu ni l'origine ni la nature exacte, à quoi bon, il a peu fréquenté l'école. Ce fut aussi un gamin qui avait connu la guerre et ses privations, dans un lieu d'habitation éloigné de la ville et où les moyens d'aides aux enfants en difficulté étaient inexistantes. Ses troubles se manifestent surtout dans son élocution qui devient parfois confuse dans les moments de vive tension. Mais il maîtrise bien la lecture, assez bien l'écriture, un peu de calcul et a montré depuis le décès de nos parents, avec qui il a vécu jusqu'à leur mort, une très bonne capacité d'autonomie et une grande aspiration à profiter de la vie en toute sérénité. Sachant d'ailleurs qu'il n'a jamais consulté, à ma connaissance, de psychiatre, de psychanalyste ou de psychologue, j'en suis venu plus tard, pour mon compte personnel et à l'instar du sociologue Pierre Bourdieu, à me « poser la question de la contribution du médecin à la maladie ». Lors d'un colloque il avait en effet sug-

géré que peut-être « les maladies sociales que nous déplorons » étaient le résultat de « la médecine souvent brutale que l'on applique à ceux qu'on est censé soigner ». ⁴⁴ C'était bien l'avis du pneumologue que j'ai précédemment cité ! Épargné par cette médecine brutale si souvent décriée, ce frère n'a pas développé de maladie sociale et utilise son potentiel d'homme libre sans soucis majeurs.

Son équilibre de vie, en solitaire mais entouré de l'affection proche et attentive des membres de sa fratrie, a été longuement préparé auparavant en demeurant en permanence avec nos parents. Il tient ainsi une place privilégiée dans mes souvenirs, car ce fut le seul à rester toujours présent durant mon enfance et mon adolescence. Et il l'était toujours lorsque je suis parti à mon tour, jeune adulte, vivre ma vie. C'est de loin le frère avec lequel j'ai vécu le plus de temps. Et c'est le seul qui ne m'a jamais quitté ; c'est moi qui suis parti ! Situation qui s'est produite pour chaque membre de la famille, mais moi je fus le dernier. Je l'ai laissé seul avec nos parents.

Il faisait fonction d'homme à tout faire de la maison dans la limite de ses capacités. Quand je rentrais de l'école primaire, si maman était absente ou occupée, il me préparait mon goûter : une tranche de pain beurrée

⁴⁴ Bourdieu Pierre – *Contre-feux* – Éditions Raison d'agir – Paris – 1998.

avec du chocolat noir râpé. Un régal ! Quand je sollicitais, comme tout enfant gourmand, une tartine supplémentaire, il me répondait invariablement : « On en reparlera la semaine des quatre jeudis ». Et j'ai longtemps attendu cette semaine dont le nom promettait beaucoup plus qu'un simple supplément de tartine ! Je sais aujourd'hui, et depuis pas mal de temps quand même, que cette expression veut évoquer un temps utopique et donc qu'il me faisait marcher ! Fait amusant, elle serait née au XVe siècle avec deux jeudis, passée à trois jeudis au XVIe pour finir à quatre au XIXe. Elle est tombée en désuétude avec le remplacement du jeudi par le mercredi dans les rythmes scolaires. D'ailleurs, pour être actualisée au XXIe en conservant son caractère utopique il faudrait parler de la semaine des six mercredis, au moins !

Si je persistais, malgré le renvoi à cette semaine qui paraissait si sympathique, il finissait par dire, toujours en employant mon prénom au lieu du tutoiement fraternel : « Marc commence à me courir sur le haricot », expression datant aussi de la fin du XIXe. Et si j'insistais toujours, il se moquait avec esprit de mes demandes réitérées en me chantant une rengaine enfantine :

Dans une citrouille,
 Une grenouille avait mal aux...
 Dans une citrouille

Une grenouille avait mal aux...

Cet emploi d'une ritournelle et de formules populaires un peu surannées a donné à mes souvenirs d'enfance un charme supplémentaire.

Ce frère était donc le factotum de la famille. Il mettait le couvert, coupait le pain, alimentait en charbon la chaudière, cirait les chaussures, montait le vin de la cave, travaillait au jardin potager sous les consignes de notre père, etc. Je ressentis progressivement que, dans l'esprit de tous les membres de la famille, y compris le mien bien sûr, c'était sa différence qui lui imposait cette serviabilité permanente qu'il acceptait de plus ou moins bon gré, selon les jours. D'ailleurs, sauf lorsqu'il était malade, personne ne lui disputait ces tâches ! En somme, il devait gagner sa croûte et il le faisait. Intervenir à sa place eut été, symboliquement, lui voler son pain. En tant que petit dernier chargé, dès que je fus assez grand, de toutes les courses de dépannage quotidiennes, le pain, le paquet de riz ou de pâtes manquant pour le repas, je me sentis bientôt plus proche de lui. Quand je m'étonnais auprès de mes aînés que l'on m'envoyât toujours faire la course urgente, toutes affaires cessantes et même quand mes occupations étaient respectables, alors qu'eux lisaient le journal, ils me disaient : « nous l'avons fait avant toi, quand on avait ton âge. » Étant le dernier de la famille, je me

demandai alors qui le ferait quand j'aurai leur âge... Et de fait, personne n'est venu prendre ma place !

Ainsi, en tant qu'ainé et benjamin, nous avons longtemps, ensemble, accompagné nos parents. Ce fut un beau moment de cohabitation fraternelle. Il me donna la main, fort d'une certaine expérience, pour mes premiers bricolages de réparations automobiles. Comme je n'étais pas très convaincu de mon savoir-faire en ce domaine, nos hésitations et nos errements furent fréquemment la source de fou-rires. Car il aimait bien rire, même si sa vie, dans la maison plus petite et éloignée de tout où mes parents s'étaient fixés pour leur retraite, n'avait plus le charme de l'animation familiale d'antan.

Mes autres frères et sœurs furent avec moi, chacun leur tour, selon leurs dispositions et toutes proportions gardées, un père ou une mère de substitution, pour les loisirs, les devoirs et tout ce qui constitue le simple apprentissage de la vie. Avec mes parents, point de randonnées, de piscine, de spectacle, de cinéma, de ski : ils étaient trop âgés pour être encore acteurs dans ce genre d'activités, ou plus exactement, ces sorties n'étaient pas vraiment de leur temps. Mes frères et sœurs tinrent donc ce rôle éducatif. Tant et si bien que, quand ils quittèrent la maison les uns après les autres, je me sentis vaguement, à chaque fois, un peu abandonné.

Rien de tel avec mon aîné ; il n'a jamais été que mon grand frère, un frère qui avait juste besoin d'un peu de protection et d'aide, ce qui effaçait la différence d'âge. Les conséquences de son handicap, légères dans un cadre familial, se diluaient dans la banale mais chaleureuse quotidienneté de la vie de famille. Néanmoins, pour lui l'adage « à chacun selon ses besoins » me paraissait se traduire dans les faits par une totale absence d'accès aux activités ludiques. Point de sorties de ski, fort peu de randonnées en montagne, un usage du vélo à seule visée utilitaire, avec un vieux vélo maintes fois repeint et réparé, de couleur verte, la couleur de l'espérance ! Et ce vélo n'était pas désigné comme son vélo à lui, mais comme « le vélo vert »...

Peut-être ses difficultés de santé affectaient-elles aussi sa tonicité musculaire, sa motricité, son autonomie sociale ? Ne s'agissait-il pas aussi d'une volonté de protection allant jusqu'à la privation, une prison à l'envers, pour protéger le dedans plus que le dehors ? Le « à chacun selon ses besoins » n'était-il pas devenu, après que ses moyens eussent été jugés insuffisants, un sobre « à chacun selon ses moyens » ? Il est vrai que cette consigne d'ajustement selon les besoins peut paraître ambiguë. La règle de saint Benoit nous en propose pourtant une interprétation simple et claire.

Comme il est écrit : « On partageait entre tous, selon les besoins de chacun. » Par là nous ne

voulons pas dire qu'on fasse acception de personne, Dieu nous en préserve ! mais qu'on ait égard aux infirmités. Celui donc qui a besoin de moins, qu'il rende grâces à Dieu et ne s'attriste pas ; celui qui a besoin de plus, qu'il s'humilie pour sa faiblesse, et ne tire pas vanité de la miséricorde qu'on a pour lui. Ainsi, tous les membres seront en paix. Avant tout, que le mal du murmure n'apparaisse sous aucun prétexte, en quelque mot ou signe que ce soit.⁴⁵

Seize années s'étant écoulées pour mon aîné avant ma naissance, d'autres que moi, sans doute, avaient eu assez de temps pour se faire une idée précise des manques, des faiblesses et des dangers auxquels il aurait été exposé, du fait de ses infirmités, dans les activités de loisir et de vie sociale dont il était tenu écarté. Nous avons aussi longtemps connu tous deux une situation particulière : le peu de poids de nos voix. La sienne, bien que d'un aîné, était discréditée par ses troubles, la mienne, d'un enfant trop jeune, était surtout vouée, à mon grand regret, aux « mots d'enfants ». Il obtenait ainsi des « tais-toi donc ! » et moi des rires ! J'ai gardé de ces petites blessures narcissiques un

⁴⁵ Téqui Pierre – *La vie et la règle de saint Benoit* – XXXIX - Éditions Téqui – 1984.

mépris sévère et constant envers ceux qui s'amuse de leurs enfants...

Pour mon aîné, il semble qu'une certaine fragilité mentale et psychique lui interdisait les activités trop exigeantes. Il reste aussi qu'à l'époque, la discrétion était encore une vertu. Il n'était pas convenable de faire étalage des problèmes familiaux. Il fallait les traiter dans l'intimité. Comme je l'ai imaginé pour la jeune fille « mongolienne » de mes premiers souvenirs, les parents d'un enfant différent entendaient conserver les manifestations de cette pénible réalité entre les murs de leur domicile. Il faut dire aussi qu'à l'époque le handicap intellectuel d'un enfant laissait volontiers planer un doute sur l'hygiène de vie de ses parents : alcoolisme coupable, consanguinité irresponsable... Les choses ont changé depuis. L'étalage public des problèmes paraît être devenu une forme de communication banalisée.

Quand je fus concerné, à mon tour si je puis dire, par l'éducation d'enfants fragiles et difficiles, le regard que je portais sur certains comportements de nos parents changea. Vivre cette situation m'a fait comprendre que l'amour parental peut provoquer la mise en œuvre de mesures de compensation tout à la fois positives et négatives. Pourquoi tel enfant doit-il faire tant d'efforts pour avancer et tel autre si peu ? Où est la justice ? Souvenons-nous des plaintes de Tibère soumis aux exigences d'un palefrenier ! À contrario, puisque tel enfant apprend si péniblement à lire, à écrire, à parler,

possède-t-il les moyens et le besoin d'avoir des loisirs extérieurs ?

C'est ainsi que les parents, un peu inconsciemment, tentent de rétablir une forme d'équilibre en modulant les égards qu'ils portent à leurs enfants : exiger davantage ou être plus tolérant, favoriser ou rejeter les loisirs gratifiants. C'est en tout cas ce que je fis, avec mon lot d'erreurs et d'exagérations. Certains membres de ma fratrie, dans l'expression de leurs souvenirs, m'ont paru quelquefois atteints du « mal du murmure ». Ils n'avaient pas trop bien vécu des faits que je considère aujourd'hui comme ayant résulté de cette modulation et ils semblaient n'avoir jamais soupçonné que ce n'était pas eux qui étaient en cause, mais leur frère aîné plus fragile. Naturellement, mais ai-je vraiment besoin de le préciser ? ces propos qui ne sont que l'expression de mon ressenti ne remettent nullement en cause l'amour profond, indéfectible et très personnel porté par chaque membre de la famille à ce frère aîné.

Le souci de protection de ses enfants s'étend jusqu'à vouloir les préserver des possibles vexations attachées à leur maladresse dans la pratique. Mais cette maladresse est souvent beaucoup moins présente ou ridicule que ce que l'on imagine. Et l'évitement prudent de la pratique jugée trop délicate, précaution à visée protectrice peut vite devenir une douloureuse frustration. Là encore, la règle de saint Benoit énonce une sagesse subtile en évoquant pour les « malades ou faibles [...] une occu-

pation ou un art qui leur évite l'oisiveté sans que la tâche aille jusqu'à les accabler ou les porte à s'esquiver ». Ni oisiveté, ni accablement, ni fuite, un juste milieu ; d'une certaine manière c'est bien ce que nos parents ont réussi à poser, dans le contexte de leur époque, pour l'ainé de la famille.

Enfin, je n'ai jamais eu de doutes sur la souffrance partagée par nos parents à propos de cet enfant pas comme les autres et sur leur inquiétude quant à son devenir après leur disparition. Inquiétude l'ayant affecté lui aussi face à ses frustrations sans fin : pas de liberté, pas de revenu, pas d'autonomie, pas de relations personnelles... J'ai pu, avant mon départ définitif du foyer familial, contribuer à clarifier un peu la situation de cet aîné. Le dossier de demande de l'aide financière créée pour les gens comme lui ayant été élaboré, un compte bancaire fut ouvert à son nom pour le versement de cette allocation. Sa citoyenneté s'étoffait peu à peu pour son plus grand bien et pour l'apaisement de sa fratrie...

Toutes ces petites choses, ces conséquences des tribulations ayant affecté le foyer de mes parents étaient encore dans ma tête lorsque ma propre famille fut confrontée à des soucis du même ordre. J'en retirai un sentiment confus et orgueilleux d'acceptation *in pace* de cette infortune. Comme une marque de confiance du destin, source de consolation : peut-être y étais-je mieux préparé que d'autres...

*Le premier qui dit la vérité,
Il doit être exécuté.*

Guy Béart

10 - De bien opportuns porte-parole...

Et je continuai à lire. Je relevai ainsi que la présence des personnes pas comme les autres peut suggérer bien d'autres sentiments que l'émerveillement de Perrault, la compassion de Balzac, la souffrance de Musset, l'amertume de Chamfort, la bienveillance de Renan, le grotesque de Poe et Courteline ou les réflexions philosophiques de Diderot, Nietzsche ou Bergson.

Jean Giono fit publier en 1929 le premier volet de sa trilogie de Pan. Dès le début de son roman, il disposa ses personnages, les habitants de la colline qui donnait son nom au roman. C'était des paysans qui comptaient parmi eux une personne anormale, nommée Gagou : « Ils sont donc douze, plus Gagou qui fait le mauvais compte. »⁴⁶ La chose était écrite, il y avait du mauvais là-dedans. Ce Gagou était arrivé un soir d'été alors que ces paysans « finissaient de vanner le blé au vent de la nuit ». Le lecteur ne saura rien de plus sur l'origine de cet étrange membre de la petite communauté, dernier arrivé qui « fait le mauvais compte », surgi de nulle part au « vent de la nuit ». L'auteur l'a nommé Gagou, sorte

⁴⁶ Giono Jean – *Colline* – Éditions Bernard Grasset - 1929

d'assemblage des mots gaga, onomatopée évoquant le bredouillement, et fou. Il en fera juste une brève description l'assimilant à un animal par ses mouvements et son expression :

La lèvre pendante, l'œil mort, mais bleu, bleu... deux grosses dents sortaient de sa bouche. Il bavait. On l'interrogea ; il répondit seulement : Gagou, ga, gou, sur deux tons, comme une bête. Puis il dansa, à la manière des marmottes, en balançant ses mains pendantes. Un simple.

Cet anthropomorphisme à rebours sauvera toutefois Gagou, du moins pendant un temps, car la petite communauté décrite sera finalement accueillante, si l'on peut dire : « Il eut la soupe et la paille. » Un peu comme un chien errant. Il n'y a rien de comique à propos de ce Gagou, rien de bienveillant, rien que de sombres présages ; juste l'installation d'une ambiance inquiétante, pour servir le roman. Gagou, avec son « œil mort, mais bleu, bleu », est un être maléfique. Il évoque aussi le lycanthrope ou loup-garou, autre possibilité de la genèse de ce personnage. Néanmoins, la première bête poussant un cri sur deux tons qui me vienne à l'esprit, c'est l'âne ! Gagou serait-il un lointain cousin égaré de Modestine, l'ânesse de Stevenson ? Une espèce d'*onagranthrope* ou âne-garou ? Les deux grosses dents sortant de la bouche rappellent les caricatures

traditionnelles de cet équidé. Mais on ne sait pas si Gagou a des sabots au bout des jambes, ce qui le rapprocherait aussi des représentations traditionnelles du démon ! En tout cas, Gagou et ses semblables venaient de trouver une nouvelle utilité sociale : distiller l'inquiétude, le malaise, la peur, dans les romans ! Et du roman à la vie de tous les jours il n'y a parfois qu'un pas...

En 1930, parut la première traduction complète en français d'une œuvre de Pouchkine. Dans ce texte écrit en 1827, l'auteur évoquait l'époque où vécut son bis-aïeul Ibrahim Hannibal. Son histoire commence à la fin du règne de Louis XIV quand Ibrahim séjournait en France. Le retour de ce dernier en Russie permit à l'auteur de décrire la société aristocratique russe d'alors. Son évocation peut ainsi être rapprochée de celle que fit Saint-Simon de la quasi-contemporaine cour versaillaise. Et la princesse d'Harcourt, qui fut si crûment dépeinte par le mémorialiste, semble avoir eu une consœur en Russie si l'on en croit Pouchkine :

Enfin voyant arriver le moment où il convenait de distraire les convives par une conversation plaisante, l'hôte se retourna et demanda : « Où est Ekimovna ? qu'on l'appelle ! » Plusieurs domestiques s'élancèrent, mais au même instant entra en chantant et dansant, une vieille femme poudrée et maquillée, la gorge découverte, affublée de fleurs

et d'oripeaux clinquants, et vêtue d'une robe de soie. Son apparition provoqua la joie générale.

« Bonjour, Ekimovna, comment vas-tu ? fit le prince Lykov.

— Bien, bien, compère. Je chante, je danse, j'attends les prétendants.

— D'où viens-tu la sottie ? demanda l'hôte ?

— Je me costume, compère, pour les chers convives, pour la fête du bon Dieu, par ordre du tsar, par la volonté des boyards, pour faire rire le monde entier, à la mode des étrangers. »

À ces mots, un rire bruyant éclata dans la pièce, et la sottie prit sa place, derrière la chaise du maître.

« Tiens, la sottie ment si bien qu'elle finit par dire vrai, observa Tatiana Afanassievna, la sœur de l'hôte... »⁴⁷

Désignée comme « la sottie », décrite comme apprêtée et vêtue de manière outrancière, affublée d'une conversation déraisonnable, mais plaisante, Ekimovna était là pour amuser. Pour faire rire à ses dépens, peut-être de façon plus librement consentie que la princesse d'Harcourt. N'étant pas, semble-t-il, de rang élevé, sa présence au sein de cette aristocratique assemblée ne

⁴⁷ Pouchkine Alexandre – *Récits : le Maure de Pierre le Grand* – Gallimard.

s'imposait pas : elle était juste tolérée, moyennant quelques facéties grossières.

« Eh bien, la sottie ! montre-nous ce que fait le singe d'outre-mer ! »

La sottie Ekimovna saisit le couvercle d'un plat, le passa sous son bras, en guise de chapeau, et commença à minauder, à exécuter des entrechats, en saluant à droite à gauche, et en répétant : « Moussié... Mam'selle... assemblée... pardon... ». Un rire général et prolongé exprima une fois de plus l'approbation des convives.

Les sollicitations à se donner en spectacle de manière ridicule, à se moquer très grossièrement des personnes peu considérées — « le singe d'outre-mer » c'était le maure Ibrahim — les rires et quolibets qui s'ensuivaient, étaient le prix à payer, avec toutefois une sottise davantage simulée que réelle. D'ailleurs, quelques pages plus loin, l'auteur ayant fait arriver inopinément le tsar lui-même dans cette assemblée, la « sottie Ekimovna » eut à répondre plusieurs fois au souverain. Elle le fit, écrivit-il, « avec une espèce de timidité glacée, ce qui, soit dit entre parenthèses, était loin de prouver sa bêtise naturelle ». Il s'agissait bien d'un jeu où le ridicule mis en scène par l'auteur n'était pas que du côté d'Ekimovna !

Les auteurs russes ont joué un peu avec la folie. Gogol dans son *journal d'un fou* rédigé en 1834⁴⁸, fit agir son héros de manière déraisonnable. Il se prenait pour le roi d'Espagne et subissait les violents traitements physiques réservés à l'époque aux déséquilibrés⁴⁹ en les supportant vaillamment et dignement. Il les prenait pour des cérémonies protocolaires ! À la fin de son journal, ce fou, en évoquant un personnage issu de son délire, tint des propos plutôt étonnants à lire aujourd'hui :

C'est un barbier de la rue aux Pois qui fait tout cela. J'ai oublié son nom ; mais on sait de source certaine qu'il veut, avec l'aide d'une sage-femme, répandre le mahométisme dans le monde entier, et on dit que c'est pour cela que la plus grande partie du peuple français confesse la foi de Mahomet.⁵⁰

Comme « la sottie Ekimovna », ce fou mentait si bien qu'il finirait fatalement par s'approcher de la vérité ! Et en complément de cette anticipation troublante, figura aussi dans ses écrits cette affirmation criante d'une permanente actualité : « Tout le monde sait que, quand l'Angleterre prise, la France éternue » !

⁴⁸ La première traduction française, de Louis Viardot, date de 1845.

⁴⁹ Bernanos les décrivait encore en 1927 comme « exaspérants »

⁵⁰ Gogol Nicolas – *Le journal d'un fou* – Éditions Gallimard

Gogol et Pouchkine ont sans doute utilisé l'artifice de personnages imaginaires à la raison troublée et affaiblie pour ironiser sans trop s'exposer sur des us et coutumes qu'ils trouvaient ridicules. Leurs personnages faibles d'esprit ou d'esprit dérangé n'étaient-ils pas devenus ainsi de discrets porte-parole ?

Il est amusant de remarquer que le terme de gogol est passé dans le langage argotique des banlieues et même au-delà pour désigner les faibles d'esprit. Mais cette création n'a guère de rapport avec l'auteur russe. Elle serait issue du terme mongol, concomitant de l'ancienne désignation de mongolisme, pour désigner le benêt. Soumis au verlan le mot donna golmon, simplifié en gol et devenu gogol avec un redoublement de syllabe évoquant le parler débutant et innocent de l'enfance ou le bredouillement des faibles d'esprit. Simple coïncidence, donc...

Un autre écrivain russe a utilisé dans ses romans les pas-comme-les-autres. Cet auteur, c'est Dostoïevski, dont une des œuvres importantes fut même titrée *L'idiot* ! Un roman qui fut publié en volume en 1874 après une parution en feuilleton dès 1868. Et il faudra attendre 1930 pour qu'une traduction française paraisse, reprise chez Gallimard en 1953. Le héros de ce roman, l'idiot qui lui donne son titre, c'est le prince Mychkine. L'auteur le fit apparaître dans un train, rentrant en Russie depuis la Suisse où il avait été soigné pour des crises d'épilepsie, semble-t-il. Il était habillé

de vêtements très inadaptés à la rigueur du climat local. Cette bévue était la marque d'une déraison ou, au moins, d'une inexpérience étonnante pour un homme de son âge. Ses propos et son comportement, sans malice, le firent prendre pour un idiot. Puis l'auteur fit exprimer par le personnage lui-même, l'avis reçu d'une personne qui l'avait soigné en Suisse :

Schneider m'avoua la très étrange pensée qui lui était venue. Il me dit avoir acquis la pleine conviction que j'étais moi-même un véritable enfant, un enfant dans toute l'acception du terme. Selon lui, je n'avais d'un adulte que la taille et le visage ; mais quant au développement, à l'âme, au caractère et peut-être même à l'intelligence, je n'étais pas un homme ; je ne le serais jamais, ajoutait-il, même si je devais vivre jusqu'à soixante ans.⁵¹

Pas de comparaison avec des animaux, pas de commentaires sur un aspect physique extraordinaire, sur des allures étranges, juste l'indication d'un décalage de pensée. L'idiot n'est pas un homme, c'est juste, définitivement, un enfant, c'est-à-dire un homme inachevé. Un autre personnage curieux du roman, nommé Ferdychtchenko, fut présenté de manière peu flatteuse.

⁵¹ Dostoïevski Fédor – *L'idiot* - Sté Nouvelle des Éditions G.P.

Et ce personnage revendiquait une distinction particulière :

Veuillez considérer que tout le monde a de l'esprit et que moi je n'en ai pas. Pour m'en dédommager, j'ai obtenu l'autorisation de dire la vérité ; chacun sait, en effet, qu'il n'y a que les pauvres d'esprit pour dire la vérité.

Faut-il évoquer ici la distinction bien connue entre les pauvres ou simples d'esprit, rabaissés au rang de sots, et les pauvres ou simples en esprit, considérés comme des sages éloignés des contingences basement matérielles ou comme des personnes humbles, des gens de peu ? Cette idée que la vérité est l'apanage des « pauvres d'esprit », en l'occurrence un sot, n'est pas propre au seul Dostoïevski. La philosophe Simone Weil, par exemple, tiendra des propos similaires dans sa correspondance :

En ce monde, seuls des êtres tombés au dernier degré de l'humiliation, loin au-dessous de la mendicité, non seulement sans considération sociale, mais regardés par tous comme dépourvus de la

première dignité humaine, la raison – seuls ceux-là ont en fait la possibilité de dire la vérité.⁵²

Il s'agissait de personnes considérées comme privées de raison, ce qui ne voulait pas dire qu'elles n'en avaient pas ! La vérité serait-elle si dangereuse qu'elle ne peut être dite que par ceux qui n'ont plus rien à perdre, ceux qui ont déjà tout perdu et que l'on n'écoute plus ? Les Écritures l'ont signalé depuis longtemps : qu'un pauvre « parle avec bon sens, on n'en tient pas compte. Que le riche parle, tout le monde se tait, et l'on exalte ses paroles jusqu'aux nues.⁵³ » La vérité chez les hommes ne tient pas sa nature de son contenu, mais de qui l'énonce !

Quant au prince Mychkine, l'idiot, Dostoïevski lui fit exprimer son malaise, son pénible sentiment d'être incapable, inutile et ridicule.

Je sais..., je sais que je suis... un disgracié de la nature... J'ai été malade depuis le jour de ma naissance jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans. Considérez-moi comme un malade... Je vais me retirer tout de suite, je vous le promets... Je ne rougis pas, car il serait déplacé de rougir, n'est-ce pas ?

⁵² Weil Simone – *Lettre du 4 août 1943* – cité in *Découvrir Simone Weil* – Cahiers de Meylan – Grenoble - 2001

⁵³ Ecclésiastique – 13-28,29

Mais je sais que je suis un être inutile, en société... Ce n'est pas de l'amour-propre froissé, oh non !... J'ai beaucoup réfléchi depuis deux jours ; [...] Il est certaines matières..., de hautes matières..., qui me sont interdites, car je deviens ridicule aussitôt que je les aborde... [...] mon langage ne répond pas à mes pensées, et je ridiculise les idées dont je me fais le porte-parole.⁵⁴

L'idiot de Dostoïevski et les quelques personnages annexes du roman qui paraissent n'avoir été considérés que comme des imbéciles étaient-ils heureux ? Si l'auteur cita un proverbe russe qui affirme que « le bonheur est pour les imbéciles », être pris pour l'un d'eux et s'en rendre compte n'était certainement pas, tel qu'il l'écrivit, une confirmation du proverbe ! Le jugement porté sur soi par les autres peut-être féroce, surtout lorsqu'il décline. Une telle situation, souvent consécutive à des pensées ou des actes non conformes aux idées dominantes, est douloureuse. Dostoïevski le rappela encore à propos d'un de ses nombreux personnages pour lequel il « était pénible, comme à tous les déclassés, de se remémorer les jours heureux.⁵⁵ » Et la mésestime des autres rejaillit naturellement sur l'estime de soi...

⁵⁴ Op. cité.

⁵⁵ Ibid.

Avec Gagou signifiant la présence du mal, la sottise, le fou, l'idiot et ses comparses, ont permis à leurs créateurs de dénoncer, qui la rudesse de conditions de vie d'un autre temps, qui le ridicule de sociétés figées et se mourant dans l'ennui. Mais tous ces écrits ne sont-ils pas trop anciens ? Reste-t-il encore aujourd'hui quelques échos de ces considérations ? La société est-elle toujours empreinte de conceptions aussi générales et impersonnelles ? De tous les auteurs cités, seul Dostoïevski a jugé nécessaire de faire parler ses personnages pas comme les autres, mais lucides, à propos de leurs ressentis. N'y avait-t-il pas d'autres choses à dire, à écrire ?

*Comme la vie fait souffrir
Sans reproche, sans mot dire,
Pour un rien, pour le plaisir...*

Léon Paul Fargue

11 - Des drames qui se jouent...

Et certes, le sujet n'était pas épuisé. Bien d'autres auteurs ont continué à raconter des histoires sur cette variété humaine qui crée des différences lorsqu'elle est trop marquée aux goûts de certains. Ainsi, en 1937, l'américain John Steinbeck fit publier un court roman qui fut traduit et édité en France en 1939. Cette belle œuvre très connue, d'une grande simplicité, raconta les pérégrinations malheureuses de deux vagabonds qui se louaient dans des fermes de l'Amérique des années vingt. Ces deux personnages furent présentés aux lecteurs dès les premières pages du récit.

L'homme qui marchait en tête était petit et vif, brun de visage, avec des yeux inquiets et perçants, des traits marqués. Tout en lui était défini : des mains petites et fortes, des bras minces, un nez fin et osseux. Il était suivi par son contraire, un homme énorme, à visage informe, avec de grands yeux pales, et de larges épaules tombantes. Il marchait lourdement, en trainant un peu les pieds

comme un ours traîne les pattes. Ses bras, sans osciller, pendaient ballants à ses côtés.⁵⁶

L'auteur décrivit son personnage différent par opposition à son compagnon de voyage. La ressemblance avec la démarche de l'ours était rendue discrète par le très modérateur « un peu » et par la distinction nette entre les pieds et les pattes. Il n'y eut pas ainsi d'assimilation de l'homme à l'animal, juste une légère ressemblance ; une ressemblance logique, due à la taille et au poids. Peut-on marcher autrement quand on est énorme ?

Cet « homme énorme », c'était Lennie, un faible d'esprit voyageant sous la protection de son camarade Georges. Si Georges avait l'esprit vif, Lennie était très costaud. Un atout pour travailler dans les fermes de cette époque, à condition, toutefois, d'y être toléré ce à quoi Georges veillait particulièrement en donnant à son compagnon de très précautionneuses indications.

Maintenant écoute... Je lui donnerai nos cartes de travail, mais tu ne diras pas un mot. Tu resteras là sans rien dire. S'il s'aperçoit combien que t'es idiot, il nous embauchera pas, mais s'il te voit

⁵⁶ Steinbeck John – *Des souris et des hommes* – Gallimard - 1955

travailler avant de t'entendre parler, ça ira. T'as compris ?

Cette situation délicate fondée sur des non-dits, le roulier Slim, un sage plein d'autorité naturelle, s'en aperçut vite, car, précisa l'auteur, « Ses oreilles entendaient plus qu'on ne lui disait ». Cette humanité de Slim, dont la « parole lente avait des nuances, non de pensée, mais de compréhension au-delà des pensées », mit Georges en confiance. Slim s'étonna en parlant de Lennie à Georges « qu'un dingo comme lui et un dégourdi comme toi se baladent comme ça ensemble ». Georges en raconta un peu plus sur son camarade, précisant sans ambages : « Il est con comme la lune, mais il est pas fou. Et puis j'suis pas si malin que ça moi-même,... »

Il avoua aussi qu'il s'était bien amusé au dépens du naïf Lennie : « Autrefois j'rigolais tout plein avec lui. J'lui faisais des blagues, parce qu'il était trop andouille pour se débrouiller. » Lennie avait ainsi été le souffredouleur de Georges jusqu'à ce que ce dernier comprenne que sa victime « était même trop andouille pour s'apercevoir qu'on lui avait fait une blague ». Après une ultime plaisanterie qui faillit mal tourner, Georges était devenu le protecteur de Lennie.

Ce changement d'attitude, sans doute peu fréquent, raconté par l'auteur exprimait une saine et franche

humanité. Et le roulier Slim, qui avait passé depuis longtemps l'âge de ne voir qu'avec les yeux, ne s'y trompa pas. Après avoir entendu Georges avouer qu'il n'était pas si malin il sembla, sans le dire, l'associer à Lennie dans une simple appréciation.

C'est un brave type, dit Slim. Ya pas besoin d'avoir de la cervelle pour être un brave type. Des fois, il me semble que c'est même le contraire. Prends un type qu'est vraiment malin, c'est bien rare qu'il soit un bon gars.

Lennie n'était pas là pour inquiéter, comme chez Giono, pour amuser, comme chez Pouchkine, pour dénoncer des ridicules à la place de l'auteur comme chez Gogol, ou pour étonner et provoquer une sorte de compassion intellectuelle comme chez Dostoïevski. Il était là, c'est tout. Avec ses difficultés et ses ennuis, sans exhibition, sans mot dire, avec ce qu'il fallait de discrétion. Comme un être simplement ordinaire ; juste très malchanceux... Grand merci monsieur Steinbeck !

En fin 1947, il y eut la première parution d'un texte d'Antonin Artaud, titré *Van Gogh le suicidé de la société*. Dans cet écrit dont le titre laissait deviner le ton polémique, l'auteur indiqua d'emblée tout le bien qu'il pensait de la psychiatrie qu'il considérait comme « un réduit de gorilles eux-mêmes obsédés et persécutés » ne

sachant aider les pauvres humains pris dans les « plus épouvantables états de l'angoisse et de la suffocation » qu'en usant d'une « ridicule terminologie, digne produit de leurs cerveaux tarés⁵⁷ ».

Artaud avait pris la défense de Van Gogh dont la conduite avait étonné le monde. Il proposa ainsi une interprétation personnelle des raisons de cette conduite et de ses conséquences en donnant sa définition de l'aliéné :

Et qu'est-ce qu'un aliéné authentique ? C'est un homme qui a préféré devenir fou, dans le sens où socialement on l'entend, que de forfaire à une certaine idée supérieure de l'honneur humain. [...] Car un aliéné est aussi un homme que la société n'a pas voulu entendre et qu'elle a voulu empêcher d'émettre d'insupportables vérités.

Et revoilà la vérité, si dangereuse à dire ! Nous ne sommes pas loin du sentiment de Simone Weil. Avec cette réciprocité évidente : s'il faut être considéré comme fou pour pouvoir dire la vérité celui qui prétendra la dire sera donc considéré comme tel... Et il y a souvent beaucoup de violence exercée à l'encontre de

⁵⁷ Artaud Antonin – *Van Gogh, le suicidé de la société* – Gallimard - 1974

ces personnes pas tout à fait comme les autres à propos de leur vérité pas tout à fait comme celle des autres. Souvenons-nous du sentiment de Bourdieu sur la contribution des médecins à la maladie ! Pour Artaud, la responsabilité de la société était prépondérante dans la survenance de ces cas d'incompréhension.

Dans un court roman édité en 1951⁵⁸, François Mauriac aborda les problèmes de la vie familiale et du milieu social à travers celui des enfants pas comme les autres. Ce fut dans une ambiance très feutrée. Son « sagouin », Guillaume, était le fils de l'union mal assortie d'un aristocrate déficient avec une jeune bourgeoise ambitieuse qui rêvait, en se mariant, de prendre le titre de baronne. Cette mère, finalement aigrie par son triplement funeste sort d'épouse d'un homme faible, de simple belle fille d'une baronne en titre, toujours présente, et de mère d'un enfant déficient, ne voyait dans son rejeton que « des genoux cagneux, des cuisses étiques, des chaussettes rabattues sur les souliers ». Son regard, dénué d'amour maternel, ne percevait que de la laideur et elle se désespérait de « cette large bouche toujours ouverte d'enfant qui respire mal » mais aussi surtout de « cette lèvre inférieure un peu pendante » qui lui rappelait trop celle, détestée, du père. Un père aux « épaules étroites et tombantes » avec « une grosse tête disproportionnée, très chevelue, des yeux enfantins assez beaux » et cette « bouche

⁵⁸ Mauriac François – *Le sagouin* – Librairie Plon - 1951

terrible aux lèvres mouillées, toujours ouverte sur une langue épaisse ».

Il faut remarquer que l'auteur ne fit pas d'allusion à des morphologies animales, ni pour le fils, ni pour le père. C'est que depuis la fin du XIXe siècle s'était installée une tendance à humaniser l'animal. Dès lors, une telle assimilation avait perdu une part de son intérêt : elle n'était pas encore flatteuse, comme elle l'est presque devenue aujourd'hui, mais était, déjà, beaucoup moins péjorative !

Dans une atmosphère très éloignée d'un simple bonheur familial de vivre, l'auteur, attribua à ses personnages bien malheureux quelques réflexions sensibles. À l'enfant d'abord, surnommé Guillou, diminutif affectueux utilisé par sa grand-mère et la cuisinière du château pour le différencier de l'ennemi national d'alors le kaiser Guillaume. Pour Guillou ce qui était pénible c'était que « des grandes personnes s'occupaient de lui sans cesse » alors que ses désirs étaient simples.

Il ne demandait rien que de n'être pas mêlé à d'autres enfants qui lui feraient des misères, que de ne pas avoir affaire à des maîtres qui parlent fort, qui s'exaspèrent, qui articulent d'un air dur des mots dépourvus de signification.

Au père ensuite, Galéas de Cernès, qui considérait avec regret son fils, trop semblable à lui et promis aux mêmes pénibles difficultés,

avec toute cette vie à vivre, et qui pourtant souffrait déjà, depuis des années. Mais la torture commençait à peine. Les bourreaux se renouvelaient : ceux de l'enfance ne sont pas ceux de l'adolescence. Et il y en aurait d'autres encore pour l'âge mûr. Saurait-il s'engourdir, s'abrutir ?

À chaque époque ses bourreaux, ses souffrances, ses injustices ; des parents et grands-parents amers, déçus, vindicatifs, — comme Livia, la mère de Tibère — d'autres enfants féroces, trop contents de trouver plus faible qu'eux ; des maîtres peu patients, trop exigeants ; des salauds à l'affût des plus faibles pour les exploiter et les dépouiller. Et une seule solution envisagée pour résister : « s'engourdir, s'abrutir », confondant ainsi dans une même fatalité la cause et l'effet...

Cette réflexion mise par le romancier dans la bouche du père, lui-même quelque peu déficient, nous questionne. Quelle part de protection volontairement organisée existe-t-il dans le retrait, dans le silence, de certaines personnes affectées de difficultés sociales, conséquences du manque de « l'élasticité » évoquée par

Bergson ? Ces personnes sont-elles vraiment capables de se construire une telle armure de résignation pour résister ? Comme, par exemple, celle qu'évoqua Jean Jacques Rousseau, personnage complexe mais certainement pas déficient :

Je me suis débattu longtemps aussi violemment que vainement. Sans adresse, sans art, sans dissimulation, sans prudence, franc, ouvert, impatient, emporté, je n'ai fait en me débattant que m'enlacer davantage et leur donner incessamment de nouvelles prises qu'ils n'ont eu garde de négliger.[...] j'ai pris le seul parti qui me restait à prendre, celui de me soumettre à ma destinée sans plus regimber contre la nécessité. J'ai trouvé dans cette résignation le dédommagement de tous mes maux par la tranquillité qu'elle me procure...⁵⁹

Cette insistance du philosophe sur les maux que sa destinée lui aurait imposés paraît bien excessive ! Comme l'écrivit Dostoïevski dans *L'idiot* à propos d'un de ses personnages : « Peut-être s'exagérait-il outre mesure son infortune ; c'est le sort habituel des gens vaniteux. » Mais cette blessure de la vanité affecte très souvent les personnes qui ne sont pas comme les autres.

⁵⁹ Rousseau Jean Jacques – *Les rêveries du promeneur solitaire* – GF Flammarion - 1964

Le regard négligent qu'on leur concède ou l'attention qu'on ne leur accorde qu'avec parcimonie, le mépris condescendant qu'elles subissent, voire le regard lucide qu'elles restent capables de porter sur leurs manques sont autant de causes de souffrance. Cette souffrance est-elle exagérée comme paraît l'avoir été celle de Rousseau ? Les professionnels de la prise en charge parlent de blessure narcissique pour évoquer les méfaits de ce sale amour-propre, posant ainsi la double nécessité de soins et d'une cicatrisation souvent longue et difficile.

Quoi qu'il en soit, le monde de Guillou, simple enfant qui était le lien essentiel entre tous les personnages du roman, met mal à l'aise. Les sorts de Guillou et de son père Galéas, innocents qui ne demandaient rien d'autre que de vivre tranquilles, inspirent de la compassion. Pourquoi étaient-ils si mal considérés, si maltraités ? Et quelle part de responsabilité portaient-ils chacun de cet état de fait ?

Une romancière suggéra dans une œuvre de 1953 une explication de la maltraitance dont peuvent être victimes certains gens. Son narrateur, dont le lecteur ignorera le nom, était un jeune homme valétudinaire. Bien qu'apparemment sain de corps et d'esprit il n'était pas très éloigné, par sa faiblesse psychique, du Galéas de Mauriac. L'auteur lui fit exprimer ses ressentis au sein de sa famille et du milieu qu'il fréquentait :

Ils peuvent tous s'en donner à cœur joie avec moi. Je n'oppose jamais la moindre résistance. C'est cela sans doute, cette étrange passivité, cette docilité que je ne suis encore jamais parvenu à bien m'expliquer qui les excite, qui leur fait irrésistiblement sécréter à mon contact une substance pareille au liquide que projettent certains animaux pour aveugler leur proie...⁶⁰

Cette hypothèse d'une passivité inconsciente des pas-comme-les-autres qui exciterait leurs interlocuteurs n'est-elle pas pertinente ? Ne dit-on pas que les chiens qui sentent la peur de l'homme en deviennent plus agressifs ? Steinbeck a raconté aussi Georges s'amusant longtemps de Lennie sans que celui-ci réagisse. Dans ces malencontreuses situations, de deux interlocuteurs, l'un deviendrait victime et l'autre agresseur. Et la chose se compliquerait et s'aggraverait avec le nombre. S'il est plutôt rare qu'un agresseur s'en prenne simultanément à plusieurs victimes, sauf s'il est armé, l'inverse est très fréquent ! Le courage, la compréhension et la compassion ne sont jamais du côté des agresseurs ! Au moment même, ou presque, où l'américain Steinbeck, écrivit, un autrichien, dans des conférences données en 1937 et dont le texte ne fut publié en français qu'en

⁶⁰ Sarraute Nathalie – *Martereau* – Éditions Gallimard - 1953

1984, théorisa crûment sur les relations entre dominants forts et faibles victimes :

Pour être bref, disons [que la bêtise] excite ordinairement l'impatience, mais aussi, dans des circonstances extraordinaires, la cruauté ; et les excès odieux de cette cruauté malade que l'on désigne couramment sous le nom de sadisme ne montrent que trop souvent, dans le rôle des victimes, des imbéciles. Cela vient évidemment de ce qu'ils sont pour les cruels des proies plus faciles ; mais semble également lié au fait que l'incapacité à résister qui émane de toute leur personne excite l'imagination comme l'odeur du sang le fauve, et l'entraîne dans une sorte de désert où la cruauté « va trop loin » du seul fait, ou peu s'en faut, qu'elle ne se heurte nulle part à des limites.⁶¹

Les agresseurs seraient-ils donc à peu près exonérés de responsabilité en raison d'une faiblesse entraînant et donc coupable de leurs victimes ? Ce n'est pas rassurant ! Pourrait-on imaginer, comme le suggéra un personnage d'Albert Camus dans *Le premier homme*, et sans doute avec très peu d'espoir, qu'« un homme ça s'empêche » ? Pour un philosophe au début du XVIIIe

⁶¹ Musil Robert – *De la bêtise* – Éditions Allia – Paris - 2000

siècle, soit deux siècles et demi plus tôt, c'était pourtant encore une évidence :

car tant que l'homme est en possession de lui-même, fût-il violemment excité par la colère, la soif ou une cause semblable, il peut cependant toujours trouver quelque raison de résister à l'impulsion, et il suffit parfois de la seule pensée d'exercer sa liberté et son pouvoir à l'égard des passions⁶².

Mais cette vertu remarquable qui fondait le République, être en possession de soi-même, un autre philosophe en évoquait à peine trente ans plus tard la disparition et ses conséquences :

Lorsque cette vertu cesse, l'ambition entre dans les cœurs qui peuvent la recevoir, et l'avarice entre dans tous. Les désirs changent d'objets : ce qu'on aimait, on ne l'aime plus ; on était libre avec les lois, on veut être libre contre elles ; [...] ; ce qui était maxime, on l'appelle rigueur ; ce qui était règle, on l'appelle gêne ; ce qui était

⁶² Leibnitz – *Essais de Théodicée* – Garnier - 1969

attention, on l'appelle crainte. C'est la frugalité qui y est l'avarice et non pas le désir d'avoir.⁶³

Avec moins de cruauté qu'en imaginait Musil mais toujours de la violence, au moins morale, André Gide, dans une sottie publiée en 1922, avait évoqué aussi par la bouche d'un de ses personnages, professeur d'université bordelais quelque peu falot d'apparence, les barrières construites par une certaine classe sociale pour se protéger, se préserver des débordements et, donc, enfermer.

— Et quand il n'y aurait pas la société pour nous contraindre, ce groupe y suffirait de parents et d'amis auxquels nous ne savons pas consentir à déplaire. Ils opposent à notre sincérité incivile une image de nous, qui ne nous ressemble que fort peu, mais qu'il est indécent, je vous dis, de déborder.⁶⁴

Au demeurant, le même auteur avait déjà fait tenir en 1902 par l'épouse d'un de ses héros littéraires, un personnage assez peu sympathique, des propos très semblables :

⁶³ Montesquieu – *L'esprit des lois* – Classiques Hachette

⁶⁴ Gide André – *Les caves du Vatican* – Éditions Gallimard – 1922

Ne comprenez-vous pas que notre regard développe, exagère en chacun le point sur lequel il s'attache, et que nous le laissons devenir ce que nous prétendons qu'il est ?⁶⁵

Et pour rester avec cet écrivain et dans le même roman, son personnage, malade de la tuberculose en Algérie et dont l'épouse faisait venir chez eux, pour le distraire, des enfants indigènes, avouait un sentiment de rejet.

Ceux que Marcelline choyait étaient faibles, chétifs, et trop sages ; je m'irritai contre elle et contre eux et finalement les repoussai. À vrai dire, ils me faisaient peur.

La résignation avouée de Jean Jacques Rousseau, l'engourdissement volontaire et conscient imaginé par Mauriac, la passivité exprimée par Sarraute, le sentiment d'être ridicule de l'idiot de Dostoïevski, l'image décalée et imposée par les autres évoquée par Gide, sont autant de situations différentes. Elles ont pourtant un point commun : elles opposent quelqu'un qui se

⁶⁵ Gide André – *L'immoraliste* – Mercure de France - 1902

persuade petit à petit de ne pas être comme les autres et s'en désole, à tous les autres ! Et se repose à chaque fois la question : où est la cause, où est l'effet ? André Gide a aussi évoqué la peur qui envahissait un malade isolé, dans un pays lointain, face à des enfants faibles et chétifs ! La peur pourrait donc changer de camp ? Mais le personnage de Gide était une sorte d'anti-héros. Par son rejet il montrait sa peur des autres et le refus de leur faiblesse : la sienne l'occupait bien assez !

Dans chacune de ces situations, il était difficile aux plus faibles de s'exprimer, ou plus précisément, de se faire entendre. Ce qui avait fait écrire par Simone Weil en 1940 : « Je distingue absolument entre les facultés intellectuelles et l'exercice des facultés. » La philosophe mesurait l'inégalité des facultés intellectuelles et l'admettait. Elle n'acceptait pas, par contre, l'inégalité dans leur exercice. Pour elle,

L'égalité dans l'exercice des facultés [...] consiste non pas en ce que tous exerceraient également bien les facultés qu'ils possèdent, mais dans la possibilité pour chacun de les exercer aussi bien que n'importe qui.⁶⁶

⁶⁶ Weil Simone – *Œuvres complètes I* – Gallimard - cité in : *Découvrir Simone Weil* – Cahiers de Meylan – Grenoble - 2001

Intéressante remarque, si je la comprends bien. La philosophe souhaitait donc seulement, au nom de l'égalité, non pas que chacun vive au maximum de ses capacités, mais juste qu'il puisse le faire, s'il le désirait. Et donc aussi, à contrario, qu'il puisse ne pas le faire. Vision philosophique qui fait porter un regard assez critique sur certaines démarches modernes visant à obtenir des porteurs de handicap qu'ils deviennent des surhommes capables de tout. Alors que la plupart, tels les Galéas et Guillou imaginés par Mauriac, veulent juste vivre tranquilles.

J'ai retrouvé incidemment chez Houellebecq, dans son ouvrage *extension du domaine de la lutte* paru en 1994, une idée qui m'a paru similaire à celle exposée par Simone Weil. Le romancier en mentionnait, sous forme de slogan écrit sur un mur et relevé par son héros, une forme très épurée : « Dieu a voulu des inégalités, pas des injustices. » Et Houellebecq de s'étonner que l'auteur du graffiti semblât si bien connaître les desseins de Dieu !

Beaucoup de drames se sont ainsi joués dans l'imaginaire de ces auteurs ou dans la réalité qui les a inspirés. Le Lennie de Steinbeck fut abattu par Georges, son ancien tortionnaire devenu son ami et protecteur, pour lui éviter le pire, un lynchage odieux. Van Gogh, malheureux, se suicida à 37 ans à peine. Les Galéas et Guillou de Mauriac sont morts noyés, ensemble, sans témoins. Le narrateur de Sarraute, le

professeur d'université de Gide, les relations de son immoraliste, sont restés pris dans les toiles d'araignée collantes d'une vie sociale étriquée. Rousseau fut blessé dans son excessif amour propre par ses contradicteurs. Autant de malheurs tenant au fait d'une dissemblance, parfois légère ; simple et triste réalité physiologique ou malencontreuse dépréciation personnelle de l'image de soi ? Dépréciation partie de rien ou suggérée par la multitude des autres ?

Les ombres rehaussent les couleurs et même une dissonance placée où il faut donne du relief à l'harmonie.

Leibniz

12 - De San Antonio à Prévert

Il existe assurément d'autres manières pour évoquer la présence de personnes différentes. Des façons plus douces ou plus distancées, comme pour fondre la couleur de la dissemblance dans une harmonie générale. Ainsi, en 1960, Frédéric Dard, alias San Antonio, évoqua à son tour dans *J'suis comme ça*, un de ses nombreux romans d'aventure fantaisistes, un personnage pas comme les autres appelé Julius.

Quarante piges, une voix de petite fille et pas plus de barbe qu'un flacon d'ambre solaire, inutile de se casser le chou pour le diagnostic : ce sont ses glandes endocrines qui battent de l'aile. Il pourrait se balader en costume marin, Julius, avec un cerceau à la pogne, comme les petits enfants sages d'autrefois, personne de songerait à s'étonner. [...] On l'a baptisé « Grosse Tronche » et tout a été dit. Comme thérapeutique, c'est plutôt sommaire, non ?⁶⁷

⁶⁷ San Antonio – *J'suis comme ça* – Fleuve noir - 1960

Julius jardine, ou plus exactement bêche, chez la mère de San Antonio qui le lui demande par bienveillance. Et ce jardinier, précisa l'auteur, « exerce en outre la délicate profession de crétin de village ».

Sous le couvert de sa gouaille habituelle, sans aucune comparaison avec le monde animal, plutôt avec l'évocation d'une innocence enfantine, San Antonio exprima quelques vérités bien senties. Le surnom donné, la thérapeutique sommaire, la profession attribuée caractérisent sans ambiguïté les pratiques de l'époque. Des pratiques dans lesquelles, cependant, apparaît une bonne part de bienveillante humanité. La raison de l'anormalité était renvoyée aux glandes endocrines, exonérant ainsi Julius et ses parents d'une responsabilité humiliante et culpabilisante. Une place sociale était réservée à ce personnage, place qui, semble-t-il, le rendait heureux au milieu des autres. Et l'auteur, enfin, de qualifier la profession de crétin de village de délicate, figure de style empreinte d'une certaine conscience, plutôt sensible, de la réalité sociale vécue par Julius. Ce personnage est désigné, d'ailleurs, d'abord par son prénom et non par un sobriquet, marque discrète de considération. C'est seulement après, à titre indicatif, que l'auteur énonce le surnom que les villageois lui ont attribué. Le titre du roman revendique simplement une place pour chacun, tel qu'il est, sans discussion ! Et une plaisante citation apo-

cryphte, souvent attribuée à Michel Audiard, frère de plume facétieuse de San Antonio, affirme : « heureux soient les fêlés, car ils laisseront passer la lumière. »

Un peu auparavant, en 1958, Frédéric Dard avait écrit *Le tueur triste*, un roman noir sans gouaille, sans jeux de mots, signé de son vrai nom. Il y avait fait apparaître un tueur assez particulier puisque « triste » et devenant de plus en plus sensible au cours de l'histoire. Ce personnage se souvenait avec émotion d'un épisode d'une enfance difficile en Italie :

À l'époque, j'étais chez un ferronnier... [...] Ce bonhomme avait un gosse de mon âge complètement idiot. Ses yeux étaient comme des trous dans sa figure... Une face large, immobile comme un masque. C'était un drôle de compagnon pour moi ! [...] Un jour, je ne sais comment le gamin est mort. Une grippe je crois. Heureusement ces gars-là sont fragiles comme des petits saxes !

Chagrin à grand spectacle des parents ! [...] Bref, on a enterré le môme... Jusque-là je m'en foutais. Mais voilà qu'après les funérailles, le père s'est mis dans l'idée de détruire tout ce qui pouvait lui rappeler son petit cauchemar... Les fringues, les jouets... Il a entassé tout ça sur le feu de la forge... [...] Et c'est là que ça m'a pris. Une

tristesse terrible qui m'a fait mal dans tout le corps.⁶⁸

Pas plus d'assimilation à un animal ou de description monstrueuse, juste l'évocation d'une fragilité d'objet précieux et un peu inutile : une céramique très fine et travaillée, et l'expression d'un profond chagrin... Pas d'explication sur les causes de cette anomalie, de ce « cauchemar » du père qualifié de petit, par référence au jeune âge de la victime, sans doute, mais aussi, peut-être, par référence à la grandeur de l'amour paternel. L'auteur semblait bien être dans un respect compréhensif et compatissant de ces malheureuses personnes marquées par le destin, toujours un peu absentes de leur vivant et tellement présentes dans le souvenir...

Quant à cette douleur du père, j'ai relevé dans un opuscule de chansons populaires pour scouts imprimé en 1953 la transformation curieuse des paroles d'une chanson traditionnelle. La chanson s'appelle Jean de Nivelles et fait référence à une histoire datant de Louis XI. Un de ses couplets raconte que ce Jean de Nivelles avait trois enfants et leur description a été étonnement changée. Si au début du XVII^e siècle on chantait : « Dont il y en a deux marchands / L'autre escure la vaisselle. / Hay avant Jean de Nivelles. », le couplet scout du XX^e siècle devint : « L'un est sans nez, l'autre

⁶⁸ Dard Frédéric – *Le tueur triste* – Fleuve Noir - 1958

sans dents, / Et le troisième est sans cervelle, / C'est bien dur pour Jean de Nivelles. » Auraient donc les marchands, l'un perdu son nez, l'autre ses dents et le dernier sa cervelle ! Quant à Jean, à l'origine considéré comme un couard par son père qui l'aurait traité de chien, il bénéficia d'une compassion nouvelle. Ce changement est-il issu de l'esprit scout attaché à la bonne action et à la compassion ou de l'air du temps qui bouscule les choses avec l'effacement progressif de nos souvenirs ?

En 1963, Marguerite Yourcenar fit réimprimer avec, de son propre aveu, « de nombreuses corrections de pur style », des écrits parus en 1938⁶⁹ dont je ne connais pas la version originale. Dans ces écrits sous forme de nouvelles apparaissaient deux personnes pas comme les autres. La première était un jeune campagnard, fils d'un fermier grec aisé et donc promis à un bonheur tranquille, qui avait eu le malheur de rencontrer les Néréides, ces dangereuses femmes fantômes de la campagne de son pays. Il était ainsi, en tant que victime, au cœur du texte :

...ses oreilles un peu allongées encadraient obliquement son crâne à la façon des anses d'une amphore ; d'incontestables traces de beauté se voyaient encore sur son visage hâve et vacant,

⁶⁹ Yourcenar Marguerite – *Nouvelles orientales* – Gallimard - 1963

comme l'affleurement sous un terrain ingrat d'une statue antique brisée. Ses yeux de bête malade se dissimulaient sans méfiance derrière des cils aussi longs que ceux qui ourlent la paupière des mules ; il tenait la main droite continuellement tendue, avec le geste obstiné et importun des idoles archaïques qui semblent réclamer des visiteurs de musées l'aumône de l'admiration, et des bêlements inarticulés sortaient de sa bouche grande ouverte sur des dents éclatantes.

—Il est sourd-muet ?

—Il n'est pas sourd.

Jean [...] profita d'un moment d'inattention où le regard de l'idiot se perdait du côté de la mer, pour laisser tomber une drachme sur la dalle lisse. Le léger tintement à demi étouffé par une fine couche de sable ne fut pas perdu pour le mendiant, qui ramassa goulûment la petite pièce de métal blanc et reprit aussitôt sa station contemplative et gémissante, comme une mouette au bord d'un quai.⁷⁰

La deuxième personne n'était qu'un figurant dans le parcours métaphysique de la déesse indienne Kâli, dont la tête avait été refixée malencontreusement au corps d'une courtisane décapitée.

⁷⁰ *L'homme qui a aimé les Néréides*. Op. cité.

Un matin, à Bénarès, Kâli, ivre, grimaçant de fatigue, sortit de la rue des courtisanes. Dans la campagne, un idiot qui bavait tranquillement, assis au bord d'un tas de fumier, se leva sur son passage et se mit à courir derrière elle. Déjà il n'était plus séparé de la déesse que par la longueur de son ombre. Kâli ralentit son pas et laissa l'homme approcher.⁷¹

Des images très stylées, mais bien ordinaires... Dans le premier cas, en Grèce, des yeux de bête malade, les cils d'une mule, la bouche grande ouverte sur des dents quasi animales, des bêlements en guise de paroles et, malgré la persistance de traces de beauté, un visage vacant ; enfin, un triste rôle de mendiant et l'assimilation à d'importunes idoles archaïques. Dans le deuxième cas, à Bénarès, l'évocation traditionnelle de l'idiot qui bave tranquillement, assis indifférent à côté d'un tas de fumier mais sensible cependant, semble-t-il, au charme vénéneux d'une grimaçante courtisane ivre. Malgré sa réputation d'humaniste et ses recherches stylistiques, Marguerite Yourcenar n'a guère montré de compassion pour ces personnes différentes. Elle n'en a fait que des touches d'ombre, éléments du décor de pays étrangers, simples mais nécessaires, sans en modifier la peu charitable représentation habituelle.

⁷¹ *Kâli décapitée*. Op. Cité.

Les malheureuses personnes pas comme les autres, Jean Paul Sartre y fit allusion à son tour dans un texte autobiographique paru en 1964. Si son récit reprend des éléments d'un passé plus lointain, il porte naturellement l'empreinte de l'époque où il a été rédigé. Pour le philosophe, théoricien de l'existentialisme dont le premier principe est que l'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait, le monde était en ordre dans sa diversité.

Dans ce monde en ordre il y a des pauvres. Il y a aussi des moutons à cinq pattes, des sœurs siamoises, des accidents de chemin de fer : ces anomalies ne sont la faute de personne. Les bons pauvres ne savent pas que leur office est d'exercer notre générosité ; ce sont des pauvres honteux, ils rasant les murs ; je m'élançai, je leur glisse dans la main une pièce de deux sous et, surtout, je leur fait cadeau d'un beau sourire égalitaire. Je trouve qu'ils ont l'air bête et je n'aime pas les toucher mais je m'y force : c'est une épreuve ; et puis il faut qu'ils m'aiment : cet amour embellira leur vie.⁷²

⁷² Sartre Jean Paul – *Les mots* – Éditions Gallimard - 1964

L'évocation animale se résuma à l'expression « mouton à cinq pattes », désignation évidente de l'effet d'une anomalie génétique. L'expression serait aujourd'hui plus volontiers employée pour parler d'une personne rare, disposant de qualités exceptionnelles. Ce n'était sans doute pas ce que Sartre voulait exprimer. En associant les pauvres et les victimes d'anomalies, il les décrivit honteux, ayant l'air bête, peu attirants voire un peu dégoutants. C'était un regard sans compassion dont on peut soupçonner le poids sur les épaules de ces malheureuses personnes. Tiens ! Un peu le regard du grand oncle... Un regard bien différent en tout cas de celui que Baudelaire avait pu porter sur les pauvres, tel qu'il l'avait écrit à peine un demi-siècle avant la naissance de Jean Paul Sartre :

Nous fîmes la rencontre d'un pauvre qui nous tendit sa casquette en tremblant. — Je ne connais rien de plus inquiétant que l'éloquence muette de ces yeux suppliants, qui contiennent à la fois, pour l'homme sensible qui sait y lire, tant d'humilité, tant de reproches.⁷³

Ces yeux suppliants se rajoutent aux yeux vides du stéréotype de Simone de Beauvoir, aux yeux de poisson

⁷³ Baudelaire Charles – *Petits poèmes en prose* – GF Flammarion - 1967

cuit du crétin des alpes de Balzac⁷⁴, aux yeux morts de Gagou, aux grands yeux pales de Lennie, aux yeux enfantins de Galéas, aux trous dans la figure du petit cauchemar, aux yeux de bête malade de la victime des Néréides... Les pauvres d'esprit de la littérature ne sont pas des pauvres selon Baudelaire : la faiblesse de l'esprit rend les yeux muets ! Muets ou ne parlant vraiment qu'aux personnes sensibles seules capables de les comprendre ?

S'exprimant au nom de la folie, Érasme en avait proposé au début du XVIe siècle un portrait : « je me révèle, comme on dit, au front et aux yeux, et si quelqu'un voulait me prendre pour Minerve ou pour la Sagesse, je le détromperais sans parler, par un seul regard, le miroir de l'âme le moins menteur.⁷⁵ » Alors, tous ces yeux vides de la littérature : rien que des âmes mortes ? Des âmes vides ? « Croire que parce que ses yeux n'expriment rien, un être ne souffre pas est une erreur facile à commettre. » écrivit très justement en 1940 Graham Greene dans son roman *La puissance et la gloire*.

Revenons à Sartre, dont Boris Vian dans *L'écume des jours* en 1946 caricatura le mode d'écriture à travers un double littéraire, Jean Saul Partre, assisté de la duchesse de Bovouard :

⁷⁴ A la même époque apparut l'expression « *des yeux de merlan frit* » pour désigner un regard énamouré et un peu ridicule.

⁷⁵ Érasme – *Éloge de la folie* – GF Flammarion - 1964

Partre passe ses journées dans un débit, à boire et écrire avec d'autres gens comme lui qui viennent boire et écrire, ils boivent du thé des Mers et des alcools doux, cela leur évite de penser à ce qu'ils écrivent et il entre et sort beaucoup de monde, cela remue les idées du fond et on en pêche une ou l'autre, il ne faut pas éliminer tout le superflu, on met un peu d'idée et un peu de superflu, on dilue.

Sartre, toujours, un peu plus tôt dans son récit, avait parlé de son grand père qui l'avait recueilli chez lui avec sa mère :

Il m'adorait, c'était manifeste. M'aimait-il ? Dans une passion si publique, j'ai peine à distinguer la sincérité de l'artifice : je ne crois pas qu'il ait témoigné beaucoup d'affection à ses autres petits-fils ; il est vrai qu'il ne les voyait guère et qu'ils n'avaient aucun besoin de lui. Moi, je dépendais de lui pour tout : il adorait en moi sa générosité.

Cette observation peu aimable, peut-être une des superfluités relevées par Vian, rappelle les propos

sévères déjà évoqués sur les fondements supposés de la bienveillance. Les personnes pas comme les autres nécessitent toujours plus d'attention. Lennie survivait avec la protection de Georges, Guillou avec l'affection de sa grand-mère et de la cuisinière du château, Julius alias Grosse Tronche avec la mansuétude de la mère de San Antonio. Tous ces protecteurs si attentionnés, certes imaginaires, tiraient-ils une grande satisfaction de leur généreuse bienveillance ? Aucun de leurs créateurs ne semble avoir envisagé ce bénéfice secondaire. Quel est donc la vraie raison de ce surcroît d'attention, si fréquent que tous ces narrateurs l'ont raconté dans leurs récits ?

Lorsque, au début de l'année 1966, Jacques Prévert fit paraître son *Journal d'un malade*, il formula avec son imaginaire poétique quelques réflexions pertinentes. Le titre : *SAINTE ÂME* et le sous-titre : *Pavillon de neuro-théologie* indiquent sans ambiguïté l'essentiel de son propos. Il n'était pas croyant et devait se sentir menacé dans son intégrité d'homme libre par ceux qui croyaient. Ses remarques sont transposables dans beaucoup d'autres domaines. Elles parlent des méthodes dont les malades, les fous, les gens qui n'agissent pas comme les autres, peuvent se sentir les victimes.

Je marchais en rêve dans mon lit et rêvais en marche sur mon toit. En bas, les autres m'appelaient par mon nom, mon prénom et tous

mes sobriquets, pour que je tombe chez eux, dans leur réalité.⁷⁶

De fait, les sobriquets ne manquent pas dans la littérature. Ont déjà été cités, le *Petit Poucet* des bucherons de Perrault, le *Gagou* des paysans de Giono, la *sotte* de Gogol, l'*idiot* de Dostoïevski, la *Grosse Tronche* des villageois de San Antonio ou l'*ambigu mouton à cinq pattes* de Sartre ! Ce sont ces dénominations essentiellement moqueuses et ostracisantes qui permettraient aux « autres », selon Prévert, de se rassurer et de s'y retrouver. À titre indicatif, le *Thesaurus* des éditions Larousse propose à son index « Sottise » trente-deux mots ou locutions ordinaires et trente-neuf à caractère injurieux pour désigner les personnes que l'on voudrait ranger dans cette catégorie particulière de notre réalité personnelle ! Soit un total de soixante et onze avec une majorité pour l'injure. Dans l'index « Intelligence » il ne figure que quarante-trois entrées, presque la moitié moins, dont une seule, « intello », peut être parfois employée avec mépris. Serait-ce un reflet de la partition de l'humanité francophone ?

Le respectueux et si humain Steinbeck a épargné à son héros malheureux la dégradation du sobriquet. Lennie c'est un prénom américain parmi d'autres, à peine peut-on en relever la probable racine latine évo-

⁷⁶ Prévert Jacques – *Œuvres complètes – II* – Gallimard - 1996

quant la douceur ce qui n'est certes pas péjoratif, surtout sous la plume de Steinbeck ! Quant à Frédéric Dard, il a parlé de gosse, de gamin, de gars, des désignations génériques faites pour le commun des mortels. Bel exemple d'intégration...

Outre sa judicieuse remarque sur l'emploi des sobriquets, Prévert a aussi évoqué, dans sa lutte contre un certain cléricisme et par un de ces calembours ironiques qu'il affectionnait, l'Eucharistie des catholiques : « Je vais à leur chapelle, où ils me traitent au pain-total, si ça ne fait pas de bien, ça ne fait pas de mal. »

En précisant honnêtement qu'il pensait que cela ne faisait pas de mal, il exprima juste ses doutes : mais à quoi cela sert-il ? Le lecteur s'en souviendra, j'ai cité plus haut les mêmes paroles venant d'un médecin spécialiste, chef de service réputé, à propos d'un traitement qu'il nous proposait d'appliquer à notre fils aîné... Peut-être ce médecin qui doutait expressément de ses propres traitements était-il un lecteur assidu de Prévert ? Et cette irrésolution du poète qui ne sait que penser, ni bien, ni mal, face à un sentiment religieux, m'évoque cette réflexion plus actuelle de Christian Bobin : « Dieu tenait au XVIIe siècle la place qu'aujourd'hui tient l'argent. Les dégâts étaient moindres. » L'argent, lui, on sait bien ce qu'il fait...

Quant à l'environnement des malades de l'esprit, Prévert parut, cette fois, plus assuré dans ses propos pour en décrire le caractère violent.

C'est comme pour Freud, j'en sais pas grand-chose, sauf qu'avant lui tout ceux qui étaient cons n'étaient pas au courant, maintenant ils le savent et ça les rend méchants.

On ne sait pas trop de qui voulut parler l'auteur avec ce propos : des médecins, le « réduit de gorilles » cité par Arthaud ? des soignants aux traitements exaspérants évoqués par Bernanos ? des « autres » qui pratiquent les sobriquets ? des malades qui ne supportent plus leurs problèmes ? des compatissants qui peuvent parfois se montrer très importuns ? Qui peut être sûr de ne pas être inclus, un jour ou l'autre, dans cet ensemble si vaste de « tous ceux qui étaient cons » ?

Mais — Dieu merci et ne lui en déplaise — Prévert portait sur le monde un regard lucide plein d'humanité. Il formula vers la fin de son *journal d'un malade* une rassurante et bienveillante résolution : « Je sais, un peu partout, tout le monde s'entretue, c'est pas gai, mais d'autres s'entre vivent, j'irai les retrouver. » Cette généreuse attitude c'est celle qui avait permis, bien avant que Prévert ne l'exprimât et malgré les propos critiques déjà cités de Pascal et Nietzsche, le

développement d'institutions véritablement caritatives et la mise en œuvre d'une compatissante fraternité.

Il me revient en écrivant ces mots, un autre souvenir d'enfance à propos de ces personnes un peu différentes. Après l'école communale du village, j'allai au collège à la ville. Ma première rentrée y eut lieu un jour de pluie. Après la longue somnolence un peu angoissée du trajet matinal en autobus, la découverte des hauts murs sombres du collège fut douloureuse. Le ciel était si bas qu'il me paraissait nous enfermer comme dans une gigantesque et sombre boîte. De surcroît, dès la première récréation nous portâmes tous la grise blouse réglementaire ! Il fallait une forte envie de devenir grand pour accepter sans rechigner tout cet apparent enfermement dans la grisaille et se consacrer sans retenue au simple bonheur d'apprendre, un privilège si peu universel et parfois si négligé...

Dans cette ambiance très éloignée de la tiède douceur du foyer familial, rupture sévère avec le temps de l'insouciance première enfance, je fis, nous fîmes, tous les élèves de la classe de sixième, la connaissance de Georges. Il ne nous fut pas présenté, il apparut simplement dans la cour parce que son travail l'y avait conduit. Georges était le factotum du collège, spécialisé dans les tâches simples et peu ragoutantes. Commis de cuisine, il faisait la plonge — les machines n'étaient pas encore présentes sur le site — poussait les chariots de nourriture jusqu'aux réfectoires, sortait les pou-

belles, débouchait les pestilentiels lieux d'aisance de la cour fréquemment obstrués et ramassait à l'occasion les cadavres de chats crevés trouvés dans l'enceinte du collège !

Georges m'apparaissait un peu différent, pas tant par une possible déficience quelconque que par une enfance probablement peu généreuse. Nous le respections avec une certaine prudence parce qu'il nous faisait un peu peur. Toujours les cheveux hirsutes, mal rasé, parfois morveux, un mégot de cigarette au coin des lèvres, il avait un visage anguleux dépourvu de douceur. Sa démarche était alourdie par d'éternelles bottes de caoutchouc et un ample et lourd tablier qui entravait ses jambes en descendant presque jusqu'à ses pieds. Bien qu'il fut, évidemment, plus vieux que nous — sans que nous puissions lui donner un âge — nous l'appelions par son prénom, que quelqu'un avait dû nous indiquer, et nous le tutoyions, je crois, pour l'interpeller. À l'époque ces pratiques n'étaient pas si courantes, surtout dans le collège où nous étions et à l'égard d'un adulte ! C'était la marque, soit d'une amitié ou d'une affection sincère, soit d'une familiarité condescendante légèrement méprisante, un petit coup de canif à la respectabilité d'un adulte. En l'occurrence aucune amitié ne justifiait notre comportement. Quoique...

Je n'ai jamais su si Georges logeait sur place ou s'il habitait à proximité. Il sortait parfois du collège à

l'heure tardive où quelques élèves, dont j'étais, attendaient encore le passage du car d'écolier. Rentrail-il chez lui ou allait-il faire une simple ballade vespérale ? Il plaisantait volontiers en passant devant nous. Débarassé de ses bottes et de son tablier, à peu près coiffé et rasé, habillé d'une tenue simple et modeste, avec cependant me semble-t-il un gros ceinturon dont il paraissait assez fier, il reprenait un aspect ordinaire rassurant. Cette normalité retrouvée et son sourire de bon gars, adoucissaient grandement ses traits, ou plutôt le regard que nous lui portions. Il suffit de si peu !

L'attente du car d'écolier qui passait à une heure tardive, après l'étude, quand les externes étaient peut-être déjà tranquillement chez eux, confortait mon sentiment d'exception : c'était plus dur pour nous qui attendions et à qui il restait un long trajet à parcourir. Et Georges, avec ses plaisanteries du soir, participait tout benoitement de l'environnement de nos sujétions supplémentaires quotidiennes. Avec le temps, je repense ainsi à lui comme à un compagnon d'enfance juste perdu de vue. Presque un ami... Serait-ce simplement parce que je le tutoyais et l'appelais par son prénom ? Ou parce qu'il savait sourire ? Peu importait d'ailleurs, nous nous « entre vivions » tout bonnement et son existence offrit à la mienne sa part de dissonance pour en compléter l'harmonie. J'espère qu'il en ressentit lui-même les effets...

*Mon Dieu, donnez-moi la sérénité d'accepter
les choses que je ne peux pas changer,
le courage de changer celles que je peux changer et
la sagesse de distinguer les premières des secondes.*

Marc Aurèle

13 - « Passent les jours et passent les semaines »

J'ai évoqué plus haut la survenance d'autres évènements, au fil de la vie, ce fleuve parfois impétueux. Voici venu le moment d'en parler. Nous eûmes un troisième enfant. Et à la grande loterie de la naissance, ce fut à nouveau un numéro spécial. Un de ces enfants dont les médecins vous parlent du bout des lèvres. Ils vous en disent, à toute vitesse pour que vous n'ayez pas le temps de réagir, devant la mère encore épuisée d'un accouchement difficile pour que vous n'ayez pas le cœur de les questionner plus avant, que leur regard présente une légère révulsion... Un de ces enfants dont il est raisonnable de penser qu'ils connaîtront des difficultés de développement.

Mais tout cela restait une hypothèse. Rien n'était sûr. Je n'étais pas face à un problème bien net comme il le fut pour notre aîné qui avait dû être réanimé. Non, l'anomalie était vague et si vague que d'y penser trop aurait presque semblé la provoquer. Ce fut une crainte sourde ou plutôt muette puisque je ne pouvais pas en parler. Une supposition forcément malsaine puisqu'elle

envisageait des difficultés qui ne seraient peut-être jamais.

De toute façon, aucun secours n'était à attendre des médecins de cette maternité. Ils me semblaient être de très courtelinesques fonctionnaires promenant leurs blouses blanches. Juste des ouvriers spécialisés, très spécialisés : ils n'avaient qu'un rôle, ils ne savaient faire qu'une seule chose et ils ne la faisaient bien que toutes choses égales par ailleurs ! Et là, en l'occurrence, encore une fois, quelque chose n'avait pas été comme d'habitude...

Le personnel soignant était charmant, très souriant. Il confondait sympathie et efficacité, convivialité et soins, sourire et médication, C'était de la médecine passe-passe, avec un peu de la magie des mots compatissants et un peu d'absence ! Il alla jusqu'à s'excuser d'erreurs navrantes ! Trop de travail ? Ou une responsabilité mal comprise ? Non plutôt une coupable impéritie, par manque de zèle. Déjà Nietzsche l'avait laissé supposer dès 1878 : « le travail et le zèle — autrefois escorte de la grande déesse Santé — semblent parfois sévir comme une maladie.⁷⁷ » Ces soignants, d'un zèle... étique, ne voulaient pas, à l'évidence, de cette maladie ! Mais peut-être mes perceptions furent-elles faussées par le désarroi ?

⁷⁷ Nietzsche Friedrich – *Humain, trop humain* – Denoël/Gonthier – 1973

Quel enfer que ces situations floues qui ne sont pas « de bons vrais malheurs qui peuvent s'étaler au grand jour, que tout le monde comprend, auxquels chacun compatit, des malheurs comme de grands blocs épais et lourds, aux contours nets, au dessin pur »⁷⁸...

Alors, oui, très vite, se révélèrent des heures difficiles « où la vie pèse lourd sur l'épaule ». Où « on voudrait mettre à terre le fardeau, l'examiner, choisir, garder l'indispensable, jeter le reste. »⁷⁹ Et chasser « le désespoir aux doigts crochus et aux dents déchaussées » comme le décrivait si crûment Georges Pérec.

Et devant ce malheur craint mais incertain, j'utilisai, encore plus que pour l'ainé, la fonction défensive du secret. Car, comme l'expliquent les spécialistes, dès que la défense est tombée, le malheur appartient aux autres. Qu'aurait risqué de devenir mon inquiétude diffuse face à toutes ces bonnes volontés prêtes à la formaliser, la catégoriser, la balayer, la relativiser, se l'approprier pour en sourire ou pour la dramatiser ? Un proverbe arabe ne dit-il pas sagement : « Ne dis pas tes peines à autrui ; l'épervier et le vautour s'abattent sur le blessé qui gémit. » ?

Cette défense était nécessaire, impérative même. D'abord contre une forme de culpabilité : la fatalité

⁷⁸ Sarraute Nathalie – *Martereau* - opus cité

⁷⁹ Bernanos Georges – *L'imposture*

pouvait-elle être si lourde ? Non, ce n'était pas possible, j'avais commis une erreur ! Ou pire, une faute ? Confuse réminiscence du temps passé ; du temps des épreuves envoyées par Dieu ; des peines médicinales pour nous préserver du péché, des peines satisfaites pour l'expiation et des peines méritoires pour nous sanctifier. Mais les théologiens et les prédicateurs n'en étaient plus là ! Ou terrible coup d'un mauvais sort ? « Mais moi, je vous dis de ne pas résister au méchant. Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre. » Ainsi disent Les Écritures. J'ai même été, parfois, jusqu'à imaginer que certains ne s'étonnaient pas vraiment que deux de nos enfants soient déficients intellectuels... Infortune provoquée ou simple cours des choses ?

Défense ensuite contre un rejet toujours latent : on ne mélange pas les torchons et les serviettes. Il pourrait y avoir de la contagion ! C'est insidieux, inavoué, un peu hypocrite. « Votre enfant n'est pas comme les autres, mais il est gentil ! » Occupez-vous en bien...

Défense encore contre les malentendus que j'ai déjà évoqués, contre tous ces mots qui se veulent si rassurants et poignardent ! Contre ces inévitables « Tout ira bien » ! Contre ces « je connais quelqu'un qui, etc. ». Contre ces si expressifs visages compatissants qui nous ramènent dans une réalité soucieuse quand on essaie de s'en éloigner un moment.

Et pour arrêter cette pénible énumération, je dirai qu'avec cet enfant pour lequel je ne m'étais pas autorisé à penser au pire, au lieu d'avancer de victoire en réussite comme pour son aîné, j'eus longtemps le très détestable sentiment d'aller de défaite en échec, sentiment qui, malheureusement, ne lui a sans doute pas échappé, à lui qui, n'y pouvant pourtant rien, était le premier à en souffrir...

Il fallut donc de l'énergie. Où la puiser ? Les parents étaient âgés, usés par leur vie qui avait connu son lot d'épreuves, fatigués de toute cette jeunesse turbulente. Un peu de repos que diable ! Un peu de répit ! Les frères et sœurs étaient à peu près tous dans leurs parcours, leurs problèmes, leurs pays, leurs mondes. Les amis furent un peu condamnés par leurs maladresses ; les collègues de travail, à peu près tous maintenus dans l'ignorance, furent discrédités par des angoisses luxueuses : ils s'inquiétaient à propos de paperasserie et de formalités administratives ! Quelle blague ! Et puis tout ce monde-là connaissait aussi sans doute quelques-unes des infortunes de la vie. À chacun sa part, silencieuse, car cela se raconte peu ! Il restait peut-être les assistantes sociales ? La première rencontrée, après m'avoir laissé parler deux minutes, me congédia sans ménagement :

—Monsieur, vous en savez plus long que moi. Je ne suis pas là pour m'occuper de gens comme vous !

Une deuxième, plus tard, me précisa sans ambages :

—Vous gagnez assez bien votre vie pour vous débrouiller. Circulez !... Tout en me demandant où elle avait pu trouver cette idée, je fus donc très dépité de constater que ces fonctionnaires ne traitaient finalement que de questions financières, pour une certaine catégorie de personnes, dont je n'étais pas, et tristement heureux de savoir que, après tout, j'étais un privilégié ! Cette deuxième professionnelle saura néanmoins, plus tard, soyons juste, se montrer compatissante sans trop d'affectation dans un moment difficile. Et cette discrimination, au sens littéraire, qui me fut appliquée me sera précieuse : foin des services sociaux, on n'est jamais mieux servi que par soi-même...

Puis, heureusement, avec le temps, vinrent autour de la table familiale trois paires d'yeux enfantins. Des yeux inquisiteurs qui guettaient le sourire, sollicitaient le réconfort de l'affection, affichaient l'assurance de la sécurité, revendiquaient la certitude de l'avenir et surtout m'exprimaient un amour sans réserve. Charles Péguy, qui fut inquiet de la santé de ses enfants, a fort bien décrit ces instants sacrés de la vie d'un père.

Ils courbent le dos en riant comme un jeune, comme un beau poulain, et le cou, et la nuque, et toute la tête.

Pour présenter au père, au baiser du père juste le milieu de la tête.

Le milieu des cheveux, la naissance, l'origine, le point d'origine des cheveux.

Ce point, juste au milieu de la tête, ce centre d'où tous
les cheveux partent en tournant, en rond, en spirale.
Ça les amuse ainsi.
(Ils s'amuse tout le temps.)
Ils s'en font un jeu. Ils se font un jeu de tout.
Ils chantonnent, ils chantent des chansons dont on n'a
seulement pas idée et qu'ils inventent à mesure, ils
chantent tout le temps.
Et du même mouvement ils reviennent en arrière sans
s'être presque arrêtés.
Comme une jeune tige qui se balance au vent et qui
revient de son mouvement naturel.
Pour eux le baiser du père c'est un jeu, un
amusement,
une cérémonie.
Un accueil.
Une chose qui va de soi, très bonne, sans importance,
Une naïveté.
À laquelle ils ne font seulement pas attention.
Autant dire.
C'est tellement l'habitude.
Ça leur est tellement dû.
Ils ont le cœur pur.
Ils reçoivent ça comme un morceau de pain.
Ils jouent, ils s'amuse de ça comme d'un morceau
de pain.
Le baiser du père. C'est le pain de chaque jour. S'ils
soupçonnaient ce que c'est pour le père.
Les malheureux. Mais ça ne les regarde pas.
Ils ont bien le temps de le savoir plus tard.

Ils trouvent seulement, quand leurs yeux rencontrent
le regard du père.
Qu'il n'a pas l'air de s'amuser assez.
Dans la vie.⁸⁰

Le lecteur voudra bien me pardonner cette longue citation ; je n'ai pas eu le cœur de couper ce bel et simple énoncé de l'amour paternel auquel, sans aucun doute, s'associe un amour maternel dont les pères ne peuvent rien dire.

C'est donc dans les yeux des enfants, de nos enfants, que se trouvèrent le réconfort et la source du courage nécessaire. Rien à faire, rien à dire, les yeux des enfants c'est une source inépuisable de force.

Grands yeux de mon enfant, arcanes adorés,
Vous ressemblez beaucoup à ces grottes magiques
Où, derrière l'amas des ombres léthargiques,
Scintillent vaguement des trésors ignorés !⁸¹

Ces trésors, je les avais à ma table, quelle chance !
D'autres avaient à s'occuper d'enfants bien plus

⁸⁰ Péguy Charles – *Le porche du mystère de la deuxième vertu* – Gallimard – 1929.

⁸¹ Baudelaire Charles – *Les fleurs du mal* – *Les yeux de Berthe* – GF Flammarion - 2012.

gravement handicapés, aux yeux éteints, hyalins ; d'autres n'avaient pas d'enfants du tout malgré leur désir ; d'autres ne voyaient guère leurs enfants trop éloignés d'eux. Pour d'autres, encore, c'était pire ! Et je me serais cru malheureux alors que trois paires d'yeux me souriaient ? Pfutt ! Imbécile que j'étais !

Certes, ce ne fut pas facile. Il fallut échapper à la tentation de l'aura victimaire, aujourd'hui un peu trop promue. Il fallut pratiquer, quelle que soit la divinité invoquée, la sage prière de Marc Aurèle rappelée en épigraphe. Ce fut bénéfique. Car, comme le précisait un auteur en 1772 à travers un personnage de roman luttant contre le diable :

Dans toutes les occasions où nous avons besoin de secours extraordinaires pour régler notre conduite, si nous les demandons avec force, dussions-nous n'être pas exaucés, au moins, en nous recueillant pour les recevoir, nous nous mettons dans le cas d'user de toutes les ressources de notre propre prudence.⁸²

Ou, pour dire plus brièvement comme la morale de la fable, morale péremptoire et devenue proverbe par

⁸² Cazotte Jacques – *Le diable amoureux* - GF Flammarion – 1979.

son côté rassurant, « aide-toi et le ciel t'aidera. »⁸³ ! Il vaut donc d'essayer. Et pour s'aider soi-même, aider ses enfants, aider ses proches, il y avait déjà, peu coûteux, le rire et sa source, l'humour ! Merci Fernand Raynaud, merci Raymond Devos, merci Coluche ! Dans une de ses exhortations apostoliques⁸⁴, le pape François a rappelé une prière attribuée à saint Thomas More, prière qui évoque les vertus de ce moyen universel et gratuit : « Seigneur, donne-moi l'humour pour que je tire quelque bonheur de cette vie et en fasse profiter les autres. » Beaumarchais disait : « Je me presse de rire de tout de peur d'être obligé d'en pleurer. » et Hugo affirmait : « Faire rire c'est faire oublier. » Il s'agissait, en effet, d'oublier, non pas les faits, car cela eut été une fuite, mais la couleur chagrine que je leur donnais et qu'ils ne méritaient pas.

Bien sûr, il est facile de prétendre à posteriori avoir su utiliser à son aise cet outil délicat ! Le rire, le sourire, dignes produits de l'humour, peuvent aussi être les tristes effets de la moquerie ou de la raillerie. Certains professionnels actuels de l'humour écoutent un peu trop ces deux méchantes muses pour obtenir un rire grinçant. En 1984, un écrivain satirique titrait ainsi un chapitre d'un de ses livres : « Grace à l'humour, l'homme supporte avec le sourire le malheur des

⁸³ La Fontaine – *Le chartier embourbé* - 1668

⁸⁴ Pape François – *Gaudete et exsultate* – Mediaspaul – Paris - 2018.

autres »⁸⁵ ! Moquerie et raillerie peuvent aussi, parfois, ces mégères, abuser un père excédé ; un père qui ne sait plus comment faire, un père qui souffre, pour lui-même égoïstement avant ses enfants. Cette souffrance humaine dont le pape Jean Paul II a proposé une simple définition en disant que « L'homme souffre [...] en raison d'un bien auquel il ne participe pas... ». Avoir des enfants qui grandissent comme les autres, qui font des études, de belles études ; de celles dont parlent les oncles et tantes, les frères et sœurs, les amis, les collègues, avec des trémolos dans la voix, dont ils s'enorgueillissent sans retenue, c'est un bien immatériel courant qui me fut compté cependant avec parcimonie ! Mais était-ce vraiment un bien de grande valeur ? N'était-ce pas plutôt une stérile manifestation d'amour propre ? Quoi qu'il en fut, sans doute à certains moments ai-je manqué de discernement, souffrant de choses qui n'en valaient pas la peine et en faisant souffrir les autres par mon mal-être. D'autant plus bêtement que je ressens aujourd'hui, apaisé, une belle réussite de vie pour chacun de mes trois enfants, chacun à sa manière et chacun avec ses moyens.

J'ai employé la première personne pour décrire ces temps difficiles vécus cependant avec mes enfants et leur mère. C'est que, d'abord, je n'ai pas le droit d'exprimer pour eux leurs ressentis et, ensuite, je me suis longtemps enfermé dans un malencontreux

⁸⁵ Cavanna François – *Et le singe devint con* – Éditions Belfond - 1984

sentiment d'injustice, d'une croix que j'avais à porter — à l'instar du chevalier des Arcis de Musset — croix qui me devint une sorte de refuge solitaire, une orgueilleuse et isolante muraille. Ce dont les autres pouvaient souffrir ne m'atteignait plus suffisamment ...

Quant aux enfants pas comme les autres, ces hommes en devenir, ne souffraient-ils pas eux aussi de ne pas participer à certaines activités ? Parce que leur père pensait bêtement et à tort qu'ils n'y arriveraient pas — eh oui ! cela est arrivé —, parce que d'autres enfants étaient méchamment trop contents de les rejeter pour se sentir plus forts — eh oui ! cela est arrivé —, parce que des adultes n'avaient pas de temps à perdre avec leur lenteur et leurs difficultés — eh oui ! cela est aussi arrivé ! Et sur des situations semblables, n'avais-je pas moi-même, par le passé, fait preuve de négligences peu honorables ?

Mais assez de sombres souvenirs. Le philosophe l'a écrit : « Il y a l'avenir qui se fait et l'avenir qu'on fait. L'avenir réel se compose des deux.⁸⁶ » Il y avait donc beaucoup à faire. Il fallait déjà « changer les couleurs du temps », tenter de substituer aux mornes brumes de l'humeur maussade de clairs rayons de soleil. Comme il l'a aussi écrit : « Le pessimisme est d'humeur; l'optimisme est de volonté. Tout homme qui se laisse aller est triste. » Même si ce fut parfois très difficile,

⁸⁶ Alain – *Propos sur le Bonheur* – 28 janvier 1913

avais-je le droit d'être sombre devant ces trois paires d'yeux innocents qui m'interrogeaient avec confiance ? Avais-je le droit d'enfermer mes enfants, ma famille, dans un destin inquiet, étriqué, maladif, de repli sur soi ?

Toutes ces choses humaines m'ont fait porter, au fur et à mesure, sur la vie réelle, sur les livres et sur les représentations qu'ils véhiculent, un regard plus lointain. Et je peux aujourd'hui exprimer ces souvenirs de vie et de lecture avec distance. J'ai gardé pourtant de ces moments de vie particuliers, à l'approche de chaque naissance familiale ou amicale et à l'abord des très jeunes enfants, un afflux de douloureux sentiments mélangés qui me fait les fuir. C'est comme ça.

Et l'avenir d'alors est devenu un passé, ayant connu son lot, finalement très banal, de difficultés, de souffrances et de satisfactions. L'avenir qui s'est fait et celui que nous avons fait ont donné une réalité du chemin parcouru que j'ai pu considérer peu à peu avec apaisement. Il y a les choses que l'on peut changer et celles qui nous changent. Dans la vie, tantôt on déguste, tantôt on savoure !

J'ai continué, cependant, à m'attacher à toutes sortes de représentations écrites, faisant feu de tout bois, de la petite phrase d'apparence anodine glissée dans un texte au paragraphe très descriptif contribuant au récit. Des évocations compatissantes ou négligentes, et même

parfois violentes et méprisantes, éléments de décor et de mise en scène par lesquels chaque auteur fait de son histoire une création particulière. Une création qui participe, sans bruit, par petites touches discrètes, de la construction du sentiment collectif de son lectorat.

*Les plus belles vies sont celles qui se rangent
au modèle commun et humain, avec ordre, mais
sans miracle et sans extravagance.*

Montaigne

14 - Une modeste et douce bienveillance

J'en étais, pour les extraits d'œuvres littéraires, au début des années soixante, avec Jacques Prévert. En 1974, il y a près d'un demi-siècle, parut un roman de Catherine Paysan. Ce roman racontait l'histoire d'un grand-père et de sa petite fille attachés à sauver une exploitation agricole traditionnelle. La survie de ces modestes fermes familiales était en effet devenue une sérieuse préoccupation, du moins pour ceux qui y voyaient, avec sagesse me semble-t-il, une forme de vie sociale plus riche d'humanité. Ce n'était pas pour rien que l'auteur avait choisi un pseudonyme littéraire aussi... campagnard !

Pour renforcer, peut-être, l'aspect sentimental du problème de cette survie, la romancière fit apparaître dans son écrit un personnage pas comme les autres qu'elle appela l'Yvon. Ce fut l'occasion pour elle de donner son point de vue sur de nouvelles pratiques sociales qu'elle déplorait.

L'Yvon est l'homme à tout faire de la ferme, le journalier factotum à cervelle léthargique, un de ces pauvres d'esprit qui se font rares dans les fermes désormais, depuis qu'on les parque dans les hospices où on les nourrit de Maïzena et de télévision. Il doit [au maître de la ferme] d'échapper à la tristesse de l'incarcération rationalisée, hygiénique. [...] L'Yvon n'y a jamais rien appris [à l'école]. [...] Dès son âge le plus tendre, il a été ce pauvre enfant à paupières clignotantes, à crane trop lourd pour la fragilité des épaules, ayant toute la peine du monde, l'étonnement, le chagrin, d'avoir à tenir un crayon, une plume, [...].

De nos jours on aurait livré l'Yvon aux savantes mains des psychosociologues. On aurait fait un rapport circonstancié sur son milieu familial, les tenants et les aboutissants de ses handicaps héréditaires, établi pompeusement son coefficient mental. Son instituteur d'autrefois s'est contenté, puisque l'Yvon aimait cela, de lui faire tailler des bûchettes pour les leçons de calcul, entretenir les feux, balayer la classe, cirer les pupitres...⁸⁷

⁸⁷ Paysan Catherine – *L'empire du taureau* – Denoël – Paris – 1974.

Il y a dans ce texte comme la triste évocation d'une remarque de Vauvenargues : « le prétexte ordinaire de ceux qui font du mal aux autres, c'est qu'ils veulent leur bien ». Ce que la sagesse populaire exprime de manière trop simple et trop lointaine par : « l'enfer est pavé de bonnes intentions », renvoyant ainsi les effets de la responsabilité individuelle à une entité distante, floue et démodée !

« L'incarcération rationalisée, hygiénique » les très « savantes mains des psychosociologues » et le caractère pompeux de leurs propositions, on comprend que ces choses-là l'auteur ne les aimait pas ! Les remparts, les murs, les dispositifs spéciaux, protègent et enferment tout en même temps. Ils préservent à la fois le dedans et le dehors des agressions de l'un par l'autre, et réciproquement. Mais il s'agit très souvent, je l'ai déjà évoqué, de protéger surtout le dehors !

Bien sûr, dans la situation décrite, l'Yvon, laissé libre, ne s'occupait que des cochons, tâche pouvant être jugée comme peu délicate et pas très ragoutante. Mais il fallait bien que quelqu'un l'accomplisse ! La confier à un esprit simple, était-ce exploiter une personne sans défense, ou lui confier une tâche qui ne l'écrasera pas ? Que cette personne y trouvât du plaisir, comme l'imaginait la romancière, et n'en ressentit aucun dégoût, était-ce la rabaisser au rang d'un animal, d'un porc ? Ou était-ce juste rappeler qu'il n'y a pas de sots métiers ? Que la romancière évoquât ce plaisir, était-ce

juste l'expression d'une plausible et tranquille réalité ou l'insupportable justification d'une condamnable ostracisation ? Que ce fut l'Yvon qui, enfant à l'école, balayait la classe, cirait les pupitres, entretenait les feux, était-ce un bien ou un mal ? Cela dépend sans doute des époques...

Après le récit de ses tâches simples, mais nécessaires, au sein de l'exploitation, vint une brève description physique de cet Yvon, garçon de ferme :

Il porte en toute saison des bottes de caoutchouc alourdissant sa marche machinale et pataude, un tablier de cuir, un béret basque, un vieux gilet. Il a d'épais sourcils roux, un nez épaté, de gros yeux rêveurs et ombrageux. Les yeux de César [qui est le taureau de la ferme !]. Comme il ne se rase que le dimanche, sa barbe est aussi dure qu'une brosse en chiendent. [...]

Il rit. Quand il rit, sa bouche édentée devient une fleur à corolle imparfaite mais une fleur quand même.

Catherine Paysan n'évoqua la ressemblance avec un animal que pour les « gros yeux rêveurs et ombrageux » comme pour rapprocher, semble-t-il, l'animal de l'humain ; rapprocher le taureau, honoré d'un nom d'empereur, de l'Yvon, le garçon de ferme, dont le pré-

nom est précédé d'un article défini. Cet article, simple évocation d'un parler très familier ou rural, sans marque de mépris, tendait à rapprocher dans leur présence physique l'homme et l'animal. Quant à la démarche pataude elle paraît n'être qu'une conséquence du port de bottes de caoutchouc. La « bouche édentée devient une fleur », juste imparfaite. La conclusion de ce bref portrait fait penser à la morale de Perrault : « tout est beau dans ce que l'on aime ».

Cette « fleur quand même », m'évoque aussi, d'une certaine manière ce qu'avait exprimé très simplement Thérèse Martin, en religion sœur Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte Face.

Longtemps je me suis demandé pourquoi le bon Dieu avait des préférences, pourquoi toutes les âmes ne recevaient pas un égal degré de grâces, [...] Il a mis devant mes yeux le livre de la nature et j'ai compris que toutes les fleurs qu'il a créées sont belles, que l'éclat de la rose et la blancheur du lys n'enlèvent pas le parfum de la petite violette ou la simplicité ravissante de la pâquerette... J'ai compris que si toutes les petites fleurs voulaient être des roses, la nature perdrait sa parure printanière, les champs ne seraient plus émaillés de fleurettes ...⁸⁸

⁸⁸ Martin Thérèse - *Histoire d'une âme* – CERF DDB – 1973.

Il y a bien longtemps, Thomas de Celano avait raconté dans *Prima Vita*, écrit en 1228, que quand François d'Assise « rencontrait des fleurs répandues par nappes, il leur prêchait comme si elles avaient été douées de raison... ». Cette attention portée aux choses les plus simples et les plus modestes, pour tout mettre au même niveau, cette égalité de beauté et d'importance de tous les éléments composant le grand tableau de la nature, semblent avoir été les sentiments de la romancière. À côté de la rose et du lys, la pâquerette est aussi une belle réussite ! Tout comme l'Yvon, tel qu'il est dépeint.

Comme en écho à cette idée d'un bonheur simple, accessible à chacun, quels que soient ses talents, sa beauté, sa séduction, l'écrivain Maurice Toesca indiquait en 1979, dans la préface d'une édition renouvelée du *Roman de Renart*, son sentiment sur la façon de vivre et de penser de nos ancêtres du Moyen-Âge :

Les raffinements de l'esprit ne les visitaient guère ; mais leur corps les travaillait. Plaisirs et souffrances passaient d'abord par leur chair et ne montaient pas à leur cerveau. La psychologie ne les troublait pas. Encore moins notre sottise, notre

prétentieuse, notre fallacieuse, notre catastrophique psychanalyse.⁸⁹

Il en profita donc pour dire tout le bien qu'il pensait des spécialités médicales inventées pour s'occuper de notre santé mentale et de leurs acteurs ! Il succédait en cela à Antonin Artaud, Georges Bernanos, Catherine Paysan, Jacques Prévert et bien d'autres. Par exemple, encore, en 1971 un auteur de romans policiers avait écrit dans un de ses romans ce dialogue évocateur :

— Si je me souviens bien, il a été examiné par un psychiatre ?

— Exact. « Semble s'être mal adapté à la vie civile, etc. » Je te fais grâce de la terminologie du morticole qui a fini par conclure que Radek était parfaitement normal⁹⁰.

L'indication de l'usage d'un vocabulaire compliqué pour confirmer la simple normalité et l'emploi du terme de « morticole » pour désigner le psychiatre ne sont-ils pas révélateurs d'une opinion peu favorable ? Un peu plus loin, dans le même roman, l'auteur avait aussi imaginé cet échange :

⁸⁹ Toesca Maurice – *Le roman de Renart* – Stock – 1979.

⁹⁰ Joste Claude – *Le hongrois* – Fleuve noir - 1971

— En revanche, commissaire, tous ces petits paralytiques, épileptiques, psychotiques et névrosés...

Sa voix était devenue dure, incisive.

—... Aurai-ent tous pu avoir un développement intellectuel normal, malgré leur maladie, si, dans notre pays, on ne s'intéressait pas davantage au tiercé qu'à l'enfance handicapée !

Une sensibilité au sort de l'enfance porteuse de handicap et un fol espoir d'arriver à en gommer les difficultés par des soins appropriés s'éveillaient donc. Rappelons-nous que le 6 décembre 1965 l'acteur Lino Ventura avait lancé à la télévision de l'ORTF un appel resté fameux pour la prise en compte du handicap mental, un sujet qui le touchait de très près. Sa pâquerette à lui était un perce-neige... Cette préoccupation devenait audible, dans la prospérité d'après-guerre. Il y avait aussi que nous n'étions plus au XVI^e siècle où « la mortalité en bas âge [était] de 250 à 350 pour 1 000 et un enfant sur dix [mourrait] avant dix ans⁹¹ ». Le seuil à franchir pour survivre ayant été progressivement abaissé, il y eut, fatalement, davantage de porteurs de handicap. Néanmoins, dans la première moitié du XX^e

⁹¹ Melchior-Bonnet Sabine – *L'art de vivre au temps de Diane de Poitiers* – Nil Éditions – 1998.

siècle la mortalité infantile était restée élevée. Sur les cinq frères et sœurs de mon père l'un était mort jeune, la même mésaventure étant survenue dans la famille équivalente de ma belle-mère. Ce qui faisait encore, à s'en tenir à ces deux proches exemples, du 200 pour mille !

Mais reprenons les textes moyenâgeux présentés par Toesca. Ils racontaient des histoires mettant en scène des animaux. Après Ésope et avant La Fontaine, sans souci de moralisme, les bêtes représentaient les gens, sous les caractères, tout le monde s'en souvient depuis l'école, de la malice, de la sottise, de la rouerie et de la naïveté. Autant de récits de tradition orale destinés à faire rire les auditoires aux dépens des personnages les plus naïfs de chaque histoire. Le rire était un utile compagnon de conditions de vie difficiles. Toesca précisa d'ailleurs que dans un traité mystique de l'époque il avait relevé qu'il y avait alors huit péchés capitaux. « Le huitième s'appelait *la tristesse* ! » Belle sagesse ! Serait-ce une marque du prétendu obscurantisme de l'époque ? Thomas More ne priait-il pas encore pour avoir de l'humour trois siècles plus tard ? Sans doute encore une utopie...

Renart était bien une crapule sans foi ni loi, sans franchise, sans parole, fripon, félon, menteur, voleur, sans souci de justice, uniquement préoccupé de lui-même et de son bien-être, mais plus malin que les plus forts que lui. Ce dernier point en avait fait le person-

nage sympathique de ces récits ! La société du Moyen-Âge fournissait sans doute, comme celle d'aujourd'hui encore, les modèles de tels comportements. Et la population disposait ainsi d'exutoires plus ou moins masqués. Renart le fripon devint le préféré des auditeurs, au point de donner son nom au goupil. Un célèbre auteur du Moyen Âge, Boccace, a aussi raconté des histoires d'humains fripons abusant sans aucun scrupule de la naïveté de leurs congénères. Il a ainsi mis en scène un nommé Calandrino, « homme simple et neuf au dernier point », dont il écrivit que « tout ce qui le concerne est si plaisant, que je ne crois pas vous déplaire en vous en parlant encore ». Ce simple naïf avait pour prétendus amis des « gens prudents et avisés et qui ne [le] fréquentaient [...] que pour s'amuser de sa grande simplicité ». Et surtout, même si cela ne fut pas clairement énoncé par l'auteur, pour le voler sans vergogne chaque fois que possible ! Ni moralisme, ni compassion pour les plus fragiles...

Quant aux rapports entre l'homme et l'animal, la représentation de l'un par l'autre et vice-versa, ils sont une pratique très ancienne, pour le meilleur et pour le pire ! Selon le Trésor de Larousse, dans les vocables injurieux destinés aux personnes jugées d'esprit faible par certains, seize sont des noms d'animaux ! Détail intéressant, huit sont au féminin, huit au masculin ! Dans le domaine de la présumée bêtise la parité serait donc, sans manifestations de ruses, sans scandales, sans décrets, sans ouvrages de propa-

gande, établie depuis longtemps ! Et que disent donc les sociologues de cette mise en tropes si égalitaire ?

Autre texte plus près de notre époque : en 1982, Thierry Joncquet écrivit un roman repris en 1995 dans la série noire de Gallimard. Car il s'agit en effet d'un roman noir dans lequel une certaine Cynthia, victime d'un accident opératoire qui a placé définitivement son corps souffrant dans un fauteuil, entreprend seule, et à l'insu de tous, de se venger. L'auteur avait travaillé un temps auprès d'enfants très « abimés » ce qui l'avait, à l'évidence, fortement marqué. Il imagina ainsi cette adolescente ayant simulé un faible quotient intellectuel en sabotant les tests auxquels elle avait été soumise et affichant volontairement un regard vitreux. Elle refusait aussi de parler avec les autres alors qu'elle en avait encore la capacité. Nous sommes en présence d'un handicap acquis, frappant une personne ayant vécu une enfance, peut-être pauvre et difficile, mais néanmoins remplie de bons souvenirs. L'auteur imagina ainsi le sentiment de revanche animant cet être devenu très dépendant et, donc, placé dans un institut spécialisé, « l'incarcération rationalisée, hygiénique », précédemment citée. Nous sommes loin de l'innocence présumée des déficients intellectuels qui ne se rendraient compte de rien, confortable position de principe : à quoi bon, dès lors, se casser la tête pour eux ?

L'auteur confia à Cynthia le soin d'expliquer, en écrivant ses pensées, les malheurs de ses pauvres voi-

sins de l'institut, comme pour inciter à une nécessaire et bienveillante compréhension de ces terribles situations douloureuses et désespérées.

Les gosses, c'est des Infirmes Moteurs Cérébraux. Leur truc, ça leur est arrivé à la naissance. Le cerveau qui manque d'oxygène, crac, « anoxie », ils disent les médecins. Après, tout est bancal : les muscles qui se crispent ou qui tremblotent, [...]. Les petits sont mignons, mais en grandissant ils deviennent laids, comme moi. Avec les muscles du visage qui se contractent sans arrêt, on a tout le temps l'impression qu'ils font des grimaces. Il y en a qui parlent, d'autres non.⁹²

Il faut rendre grâce à Thierry Jonquet d'avoir évoqué ces pénibles réalités dans son roman sans utiliser de comparaisons animales, de descriptions monstrueuses et effrayantes. Il connaissait le problème, l'avait fréquenté de près et il s'est attaché à la cause plutôt qu'à l'effet. Et son roman posait une question restant sans réponse. Que se passe-t-il dans la tête d'une personne pas comme les autres ? Qu'elle soit née comme cela ou le soit devenue par maladie ou accident et qui ne peut plus, qui ne veut plus, s'exprimer pour l'expliquer ?

⁹² Jonquet Thierry – *Mémoire en cage* – Gallimard – 1995

Ces auteurs ont montré de la bienveillance pour ces pas-comme-les-autres, à l'esprit apparemment trop faible. Catherine Paysan a intégré avec ordre son Yvon dans la vie quotidienne simple des fermes d'antan. J'ai d'ailleurs eu connaissance d'une situation semblable dans la ferme d'un éleveur du Dauphiné quelque dix ans plus tard. La fiction littéraire s'appuyait bien sur une réalité. Claude Joste regrettait que ces personnes ne soient pas mieux traitées. Thierry Jonquet a prêté à sa Cynthia de grandes capacités de volonté et de pensée, hélas utilisés à des fins vengeresses. Mais de quelle alternative disposait-elle pour se faire une vie, sa vie ? Quant à Maurice Toesca, s'il n'a pas vraiment parlé de ces personnes en particulier, il en a banalisé l'existence, si l'on peut dire. Son évocation d'une période de l'histoire humaine où « les raffinements de l'esprit » ne comptaient guère et où la vie dans tous ses aspects touchait directement les corps sans le besoin du cerveau permet d'imaginer que chacun pouvait avoir ainsi, sans extravagance, sa place de joie et de peine dans la collectivité. Même si, selon Boccace et les récits des farces de Renart, il y avait toujours des roués abusant des naïfs pour s'amuser.

La belle bienveillance de la plupart de ces auteurs semble s'être un peu démodée ces dernières années. Dans notre époque, de la fin du siècle dernier à celui-ci, époque qui plonge forcément ses racines dans le passé mais se voit assez immodestement mieux-pensante,

quelques auteurs ont porté sur les personnes différentes des autres, par le fait de l'esprit ou de l'apparence, un regard peu compatissant. Quelque effet d'une sorte d'ostracisation inconsciente héritée des dépôts de mendicité ? Des sentiments personnels et assumés de rejet ? Ou des dénonciations littéraires d'un monde jugé impitoyable pour les personnes les plus faibles ? À chacun de se faire son idée...

La beauté est dans les yeux de celui qui regarde.

Oscar Wilde

15 - De dures évocations

En décembre 1985, était publié un roman écrit par Pierre Desproges, considéré comme un humoriste. À l'instar du critique balzacien Bixiou, dont le conteur Alphonse Daudet imagina qu'il était devenu aveugle d'avoir trop trempé sa plume dans le vitriol, Desproges, à l'humour très caustique, décèdera rongé par la maladie. Dans son roman de genre policier, qui n'a certes pas bouleversé la littérature, apparaissaient deux personnes pas comme les autres. Dès le début, le ton était donné, un ton très dérangent, avec la description d'un enfant prénommé Christian. L'enfant d'un jeune couple fraîchement marié dont l'homme était présenté comme déjà alcoolique.

L'enfant vint au bout d'un an. Il était anormal, si l'on fait référence à l'employé de banque moyen en tant qu'étalon de base de la normalité. Dieu ne l'avait pas raté. Au sortir de sa mère, c'était un beau bébé, et puis la vie s'était mise à lui tomber sur la gueule avec une frénésie dévastatrice de bulldozer. A deux ans, son beau regard bleu de poupon commun s'était alourdi de torpeur

bovine, cependant que son crâne s'allongeait en obus, son teint verdissait, ses membres se recroquevillaient en pieds de vigne. Il avait la démarche austère des mouettes emmazoutées et bramait sans relâche les mélopées caduques que lui soufflait le vent. Un sourire imbécile de Joconde allumée lui barrait le groin en permanence, sauf à la fin des tétés [...] où il arborait le faciès borné d'un aïeul de banquet hébété par une béarnaise au-dessus de ses forces.⁹³

Tout y était ! Les références animales : le bovin, la mouette, le cerf, le cochon ; végétales avec le pied de vigne et le teint verdâtre ; et les mots les plus tendres : torpeur, imbécile, allumé, groin, faciès borné, hébété. Étaient-ce des conséquences envisagées de l'alcoolisme paternel évoqué ? L'auteur ne pratiquait pas la même délicatesse que Frédéric Dard vingt-cinq ans plus tôt. La beauté n'était assurément pas dans ses yeux... Mais peut-être s'agissait-il d'une licence humoristique ? Notons au passage que l'étalon de base choisi pour la normalité n'existe plus aujourd'hui qu'en très faible quantité. Les employés de banque ont été largement remplacés par des automatismes électroniques auxquels le client doit obéir au doigt et à l'œil pour tenter d'obtenir ce qu'il veut. N'est-ce pas d'ailleurs, ce que

⁹³ Desproges Pierre – *Des femmes qui tombent* – Éd. du Seuil – 1985.

l'on a appelé, un peu bizarrement, de l'intelligence artificielle ?

En plus de cet enfant malheureux, si crûment décrit, l'auteur introduisit dans son récit une autre personne hors norme. Disons plutôt une autre créature spéciale issue de son imaginaire très (trop ?) fertile. C'était un adulte faisant la paire avec Christian.

Le deuxième idiot du village, en revanche, pouvait faire un très beau suspect de secours. On l'appelait Clinclin Gentlemen. Clinclin parce qu'il claudiquait, et Gentlemen parce qu'il avait été découvert vingt-cinq ans plus tôt, abandonné dans ses langes, sur le siège des toilettes hommes de la salle des fêtes [...].

Clinclin Gentlemen était précisément ce qu'on nomme médicalement un crétin. C'est-à-dire qu'il souffrait d'un état pathologique caractérisé par des troubles psychiques qui limitaient sa réflexion à de sobres préoccupations matérielles au-dessous du niveau du cours élémentaire (première année).

On le colla d'emblée à l'Assistance publique de Limoges où il vécut en bonne intelligence, ou plutôt en bonne stupidité, avec le chien du concierge, un bestiau aussi sot, aussi bâtard et aussi boiteux que lui-même, dont il partageait le Canigou avec une chaleureuse fraternité qu'on ne rencontre plus [...]

Faut-il rappeler que l'auteur considérait que l'on pouvait rire de tout, mais pas avec n'importe qui ? Son écriture burlesque et ses descriptions féroces n'ont peut-être pas fait rire tout le monde ! D'autant plus que sa définition du crétin était assez cruelle, me semble-t-il, par son large champ d'application. Mais son idée d'une suspicion générale, qui frapperait ceux qui ne sont pas comme les autres et ne peuvent se défendre, n'était-elle pas tristement réaliste ? Cependant, peut-être, aurait-il mieux valu rire avec tout le monde, mais pas avec n'importe quoi !

Avec un deuxième personnage hors du commun, qu'il fit apparaître (symboliquement ?) sur le siège des toilettes pour hommes, l'auteur se montra cependant plus modéré :

Clinclin Gentlemen menait, depuis l'âge de vingt ans, une vie sociale indépendante et sans histoire dont Cérillac n'avait pas à se plaindre, bien au contraire. Robuste et florissant, il aidait aux travaux de la terre, faisait l'éboueur municipal, portait les paquets, et retournait les jardins sans jamais blesser les fleurs qu'il tenait pour un peu sacrées.

Et revoilà l'activité de jardinage, travail proche de la terre nourricière, et une double référence aux fleurs : Clinclin était florissant et respectait les fleurs. Et son intégration sociale se confortait dans des tâches plutôt physiques. L'auteur sembla ainsi distinguer deux niveaux dans les situations d'anormalité. D'abord le tolérable, qui permettrait de prendre part à la vie courante avec quelques tâches d'intérêt général, puis l'intolérable, sans aucun intérêt pour personne et surtout pas pour la personne anormale elle-même. Cela rappelait à la fois les anciennes considérations de Soranos d'Éphèse sur les enfants « qui valent la peine qu'on les élève » et celles de Nietzsche sur le saint et l'enfant chétif et difforme.

Un peu plus tard, en dehors de tout handicap moteur ou intellectuel, un auteur évoqua les difficultés rencontrées par des personnes pouvant être considérées comme normales, ordinaires, voire même plutôt brillantes dans leur profession, mais pas tout à fait comme les autres. C'est en parlant du libéralisme économique et en y associant le libéralisme sexuel de la fin du XXe siècle, qu'il en évoqua les laissés-pour-compte. Il dénonça ainsi d'autres formes d'isolement social liées à des manques : les manques de finesse, d'élégance, de beauté ou plutôt de charme, de séduction, c'est-à-dire, le manque d'élasticité déjà relevé par Bergson. Un de ses personnages, un proche collègue de son narrateur, n'arrivait pas à entrer en relation avec les filles ou les

femmes et s'en trouvait très frustré. C'était aussi qu'il n'était pas gâté par la nature...

...ce qui ne va pas du tout, c'est son visage. Il a exactement le faciès d'un crapaud-buffle — des traits épais, grossiers, larges, déformés, le contraire exact de la beauté. Sa peau luisante, acnéique, semble constamment exsuder une humeur grasse. Il porte des lunettes à double foyer, car en plus il est très myope [...]. Qui plus est, sa conversation manque de finesse, de fantaisie, d'humour ; il n'a absolument aucun *charme*...

Un dur portrait, rédigé cependant avec un peu de commisération, semble-t-il. Le narrateur constatait la situation, semblait en être désolé et se retirait du jeu : « mais qu'est-ce que je peux y faire ? ». Il oubliait en cela le possible effet miroir de son propre regard sur ce collègue.

Mais le narrateur suggéra aussi un rôle possible des femmes dans la navrante frustration de ces gens sans charme et notamment en formulant une accusation sévère sur la psychanalyse et ses effets jugés dévastateurs sur les femmes.

Sous couvert de reconstruction du moi, les psychanalystes procèdent en réalité à une scandaleuse destruction de l'être humain. Innocence, générosité, pureté... Tout cela est rapidement broyé entre leurs mains grossières.⁹⁴

C'était donc que les femmes psychanalysées, et les autres par mimétisme social, jouaient sans doute un rôle néfaste dans la construction de relations apaisantes avec ces personnes malheureuses comme son collègue. Compris par une femme de cœur ce pauvre gars aurait eu des attitudes moins agressives... Quoi qu'il en fût, Perrault et son *Riquet à la houppe* n'étaient plus d'actualité !

Pour l'anecdote, le même auteur, dans un autre de ses romans, mit Sartre brièvement en scène. Racontant le passé d'un de ses personnages féminins, il écrit crûment : « Peu impressionnée par l'œuvre du philosophe, elle fut par contre frappée par la laideur de l'individu, aux confins du handicap »⁹⁵. Et un pan sur le nez du philosophe, lui-même, en son temps, si peu compatissant !

Il insista aussi, à l'occasion, sur les mauvais traitements réservés dans les internats des collèges aux

⁹⁴ Houellebecq Michel – *Extension du domaine de la lutte* -1994.

⁹⁵ Houellebecq Michel – *Les particules élémentaires* – Flammarion – 1998.

élèves les plus faibles. Mais il ne s'agissait pas d'enfants porteurs de handicap, juste des enfants moins costauds face à des brutes immondes. Toutefois, la faiblesse c'est un handicap et vice-versa ! Robert Musil avait déjà décrit ce genre de comportements dans *Les désarrois de l'élève Törless*, un roman publié en 1906 dans la langue de son auteur et traduit en français en 1960. Un texte souvent présenté comme laissant pressentir la montée du nazisme. Et que laisseraient donc pressentir les révélations de Houellebecq ? Qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil ?

Je ne dirai rien de plus sur ces récits d'horreurs que mon dégoût devant leur présence malsaine dans des œuvres dites romanesques : j'y vois un étalage sordide et complaisant de la domination des brutes, sa banalisation et presque sa légitimation. Mais, d'autres, peut-être, pourraient voir dans le silence sur ces faits comme une complicité...

À peu près à cette même époque de fin de siècle, Amélie Nothomb écrivit un roman dans lequel elle imagina aussi la vie d'un héros très laid :

Nul n'a autant de plaisir que moi à se balader dans la rue : je scrute les visages des passants, à la recherche de cet instant sacré où j'entrerai dans leur champ de vision — j'adore leurs réactions, j'adore la terreur de l'un, la moue révulsée de

l'autre, j'adore celui qui détourne le regard tant il est gêné, j'adore la fascination enfantine de ceux qui ne peuvent me lâcher des yeux.⁹⁶

Ce paragon de laideur décida d'utiliser cette particularité pour gagner sa vie, par provocation, dans le milieu de la mode. La naissance de la civilisation de l'image aurait-elle donné un statut particulier à la laideur ? Sans doute pas. La romancière n'utilisa-t-elle pas plutôt la technique de l'image en creux pour se moquer du culte excessif rendu à une beauté factice ? Pour en dénoncer les ravages, à l'instar de son confrère Houellebecq ?

François Mauriac, déjà, avait évoqué la laideur en l'associant à la faiblesse physique et mentale dans *Le baiser aux lépreux* publié en 1922. Il y parlait des méfaits d'une apparence qui n'était pas comme celle des autres. Son héros devait se méfier dans les rues de son village. « Méditer, chez lui, n'allait pas sans contractions du front, gestes, rires, vers déclamés — toute une pantomime dont le bourg se gaussait. » Notons au passage qu'un tel comportement est aujourd'hui banalisé par l'usage courant des téléphones « mains libres » dans l'espace public ! Cette laideur ou cette apparence décalée, il en parlera à nouveau, plus tard, dans *Le Sagouin*, œuvre déjà évoquée.

⁹⁶ Nothomb Amélie – *Attentat* – Albin Michel – 1997.

Toujours vers cette même époque, cette fois au début du nouveau siècle, Éric-Emmanuel Schmitt mit en scène en 2002, dans : *Lorsque j'étais une œuvre d'art*, un jeune homme désespéré par son physique qu'il ressentait comme ingrat. Acceptant, plutôt que de mettre fin à ses jours comme il le voulait d'abord, d'abandonner son corps honni à un artiste plasticien, il devint, par des opérations chirurgicales, une œuvre d'art vivante.

Dans ce conte qui parlait, encore une fois, de l'apparence physique et de ses tristes conséquences, lorsqu'elle est considérée comme essentielle, l'auteur dénonçait les méfaits de la recherche d'une image idéale de soi pervertie par les cruelles exigences pseudo esthétiques d'un monde absurde. « Entrevue rarement, la beauté illumine le monde. Côté au quotidien, elle blesse, brûle et crée des plaies qui ne cicatrisent jamais. » fit-il dire d'abord à son héros avant de lui faire préciser un peu plus loin : « La force de la beauté, c'est de faire croire à ceux qui la côtoient qu'ils sont eux-mêmes devenus beaux. » Et n'en est-il pas de même avec l'esprit ? Qui n'a jamais assisté à des débats entre gens brillants sans ressentir soudain un meilleur niveau de compréhension ? Pour constater plus tard, hélas, que tout n'était pas si clair ? Chacun peut prendre ce qu'il veut dans ce conte moderne. Il semble cependant que sa morale essentielle soit qu'il est préférable de s'aimer comme on est plutôt que de vouloir devenir ce que l'on

n'est pas ! Bien sûr, pour celui qui pense n'être pas assez comme les autres, voire même être vraiment trop comme les autres, dramatique complexité de la nature humaine, c'est plus difficile. Mais est-ce une fatalité que de penser cela ?

Aucun de ces trois derniers auteurs n'a montré beaucoup d'optimisme à propos de son personnage pas comme les autres. En 1994, Houellebecq a fait mourir le sien dans un accident de voiture par imprudence qui ressemble fort à un suicide par dépit. En 1997, Nothomb en a fait un assassin : il n'avait pas supporté la terrible déception amoureuse causée par sa laideur ! Et si Schmitt, en 2002, lui a redonné de l'espoir et une vie décente, c'est en partie par l'intermédiaire d'un interlocuteur aveugle qui ne pouvait pas s'attacher à son apparence ! Hors du strict respect des convenances sociales, il n'y aurait donc point de salut ?

Et encore en ce début de siècle, en 2001 exactement, avait été publié en français sous le titre *Être sûr de soi*, un livre écrit par Willy Pasini, psychiatre et psychothérapeute italien. Dans cet ouvrage consacré à l'estime que chacun se porte, le manque de confiance en soi était posé comme une source fréquente de malaise, presque un redoutable handicap. (Ils sont vraiment forts ces pysys !) Le handicap est quant à lui un motif courant de manque de confiance en soi ! Encore une fois, la cause et l'effet, tels qu'on peut les apprécier par accoutumance, s'avèrent réversibles. Quoi qu'il en soit,

un tel livre ne tombait-il pas à pic pour assister les laissés-pour-compte décrits par Houellebecq, les désespérés imaginés par Schmitt et tous leurs homologues dont on ne fait pas de romans ?

L'auteur suggérait aux parents douze messages, chacun commençant par « tu as le droit », à l'intention de leurs enfants pour les aider à développer le sentiment de leur valeur personnelle. Les six premiers sont plutôt traditionnels et, espérons-le, d'usage universel et constant puisqu'ils parlent des droits de vivre et d'exister, d'être soi-même, de grandir, de réussir, d'agir... Ces droits ne sont-ils pas aussi des devoirs ? Les devoirs de toute créature humaine membre d'une collectivité ? Pour le pape Jean Paul II c'était une évidence :

Tout le monde n'est pas appelé à être artiste au sens strict du terme. Pourtant, selon le Genèse, le devoir de chaque Homme⁹⁷ est d'être le créateur de sa propre vie : il doit en faire un chef-d'œuvre d'art⁹⁸.

Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler ici les trois sens du mot art couramment retenus ? L'art est, d'abord, un ensemble de procédés par lesquels

⁹⁷ C'est moi qui ai mis la majuscule. Cette pensée fut en effet formulée à une époque où quand on parlait d'hommes on embrassait encore toutes les femmes, dut-on même devenir pape ! C'est une époque révolue.

⁹⁸ Jean Paul II – *Mon livre de méditations* – Éditions du Rocher – 2004.

l'intelligence humaine atteint un résultat pratique. Ce premier sens implique un travail intellectuel. L'art est, ensuite, une activité par laquelle l'Homme, pour une fin désintéressée et idéale, reproduit ou stylise ce qui est dans la nature ou même crée ce qui n'y est pas. Le désintérêt et l'idéal écartent l'idée de mercantilisme. Et le fait que l'Homme soit déjà dans la nature exige de sa part, modelage, perfectionnement, stylisation, à propos de sa propre vie L'art est, enfin, l'ensemble des techniques qui joignent à la réalisation pratique une recherche esthétique. Rien ne relèverait, donc, du hasard ou de la fortune dans l'élaboration de la digne vie de chacun.

Les six autres messages du psychiatre italien rajoutaient les droits d'être important, d'appartenir à une famille ou à un groupe, d'avoir des rapports intimes avec les autres et de partager ce que l'on ressent, d'être sain de corps et d'esprit, d'avoir des sensations, d'être un enfant. À cette énumération étaient encore greffés deux messages complémentaires émanant de la psychologue indienne Pearl Drago et posant les droits de défendre une cause juste et d'aider les autres, et de manifester sa dimension spirituelle.

Cette liste ainsi énoncée interroge sur la nature envisagée par ces auteurs de certains droits et de leurs corollaires. Le droit de réussir ne s'accompagne-t-il pas de quelques préalables, comme exposé ci-dessus ? Sa

mention expresse suffit-elle à assurer le succès à chacun ? Tous les enfants sont-ils appelés à devenir des personnalités remarquables, sans efforts, juste parce qu'ils en ont le droit ? Qui n'a pas connu des personnes apparemment peu actives et se déclarant victimes d'une quelconque ostracisation, par l'âge, par le sexe, par la taille, par le poids, par la couleur des cheveux, des yeux, de la peau, que sais-je encore⁹⁹, parce qu'elles ne bénéficiaient pas de la reconnaissance sociale qu'elles estimaient leur être due ? La métaphore de l'ascenseur social est l'exemple type du maniérisme journalistique et sociologique moderne. L'échelle sociale qui évoquait à minima l'effort de chercher l'outil et de grimper ses barreaux un par un a été remplacée par un système automatique d'élévation juste en entrant dans une cabine et en appuyant sur un bouton. La vie ne serait-elle plus un don à bien utiliser, mais un dû à faire distribuer par un gouvernement en appuyant sur des boutons ?

L'affirmation du droit d'être sain de corps et d'esprit suffit-elle à assurer à tous les enfants une excellente santé ? Les malades et les pas-comme-les-autres furent-ils volontaires pour le devenir ? De quelle capacité d'agir peut disposer un enfant victime de quelque infirmité ? L'auteur aurait-il tout simplement choisi de ne parler, encore une fois, que des enfants « qui valent

⁹⁹ La loi du 27 mai 2008 cite vingt-quatre motifs condamnables de discrimination directe. Cela peut faire beaucoup de justifications au manque de réussite.

la peine qu'on les élève » ? La nature ne devrait-elle donc devenir qu'un champ de lys et de roses ? Autant de questions que j'aimerais poser à ces pompeux spécialistes...

J'ai eu l'occasion de côtoyer dans mon travail quelques-uns de ces acteurs de la prise en charge psychologique ou psychanalytique ou psychiatrique. Ce n'était pas, toutefois, dans le champ très spécifique de leur métier. Ils ne sont, heureusement, pas tous pompeux. Un humoriste qui prétendait avoir fréquenté ces professionnels expliquait qu'il en avait identifié deux écoles : ceux qui écoutent en joignant leurs mains, index dressé devant leur bouche et ceux qui le font en se tenant le menton d'une main !

J'ai rencontré, aussi, des psychiatres à propos de mes enfants. J'ai eu, sombre privilège, l'occasion d'aller rendre visite régulièrement pendant quelques temps, à mon fils cadet d'abord, puis plus tard à mon aîné, dans un centre hospitalier spécialisé. « Chez les fous » comme disent ceux qui préfèrent se tenir à distance, même en pensée, de cette réalité dérangeante. Pour le plus jeune de mes enfants ce fut bref. Il s'agissait, plus ou moins, d'un essai de sa part, tant ces établissements sont aussi des asiles, c'est-à-dire des refuges où l'isolement volontaire permet aux personnes chamboulées par la vie de se remettre en ordre. D'ailleurs, le psychiatre responsable du pavillon où se fit l'accueil m'expliqua que les soignants ne faisaient

qu'observer, avec longanimité, sans donner, très prudemment, le moindre traitement. Et, de fait, cet enfant reprit assez vite le cours de sa vie, mutatis mutandis, sans soins particuliers et aussi normalement qu'il le put...

Pour l'ainé, ce fut très différent. C'était une hospitalisation à la demande d'un tiers, savoir l'établissement où il travaillait, car il avait tenu des propos morbides accompagnés de franchissement dangereux et répétés d'une voie ferrée voisine très fréquentée. Il s'agissait de lutter contre de nombreux envahisseurs indésirables, la multitude des Écritures : l'angoisse, la perte de la confiance en soi, les constructions imaginaires terrifiantes, les sombres pensées, jusqu'aux idées suicidaires. Tous démons nés d'une expérience de vie malheureuse où le « selon ses besoins » avait laissé la place à un « selon ses envies » — pensées par d'autres, car il a toujours eu de la peine à les exprimer — dans un contexte « au-delà de ses moyens ». Je l'avais trouvé quelques jours auparavant, sur le trottoir au pied de l'immeuble où il tentait cette expérience de triste mémoire, proférant des menaces confuses en brassant l'air devant lui avec un marteau à la main, à la grande inquiétude légitime des passants ! Dans ces situations extrêmes les psychiatres prennent le parti de repousser les vils envahisseurs par une stratégie semblable à celle de la terre brûlée : aucun recoin du cerveau ne doit rester disponible pour de sombres pensées indésirables.

L'imposition évangélique des mains ne suffit plus : le patient est assommé par les médicaments.

Il fallut cependant faire des visites pour maintenir un lien, établir de brefs contacts physiques, échanger des regards, y mettre une affection rassurante ; et meubler le silence par des questions anodines, pour lesquelles je dus aussi deviner et formuler des réponses. C'est-à-dire réintroduire goutte à goutte les choses banales et inoffensives du quotidien dans un esprit malmené par les idées noires et le traitement qui les combattait, pour remplacer par des choses simples les horreurs qui l'avaient submergé. Mais les premiers temps nous communiquâmes surtout avec les yeux, ces fenêtres entrebâillées sur le désarroi des âmes blessées devenues muettes.

Les centres hospitaliers spécialisés sont organisés en pavillons distincts, selon les pathologies prises en charge. Chaque pavillon est fermé à clé, pour empêcher à la fois les fuites et les envahissements physiques intempestifs. Les visites sont limitées et contrôlées : il faut frapper à la porte, attendre qu'un soignant se présente pour ouvrir et lui demander l'autorisation d'entrer. Au sein du pavillon les patients circulent librement et chacun d'eux peut témoigner de ses problèmes par son comportement. Les plus actifs, les plus énervés, les plus dangereux, en somme, pour eux-mêmes et pour les autres, sont retenus dans leur chambre, dont la porte est remplacée par une barrière

pour limiter leur sentiment d'enfermement. Ils peuvent donc être témoins de ce qui se passe dans le couloir du pavillon et manifester de la voix et du geste leur présence. C'est parfois très violent et des années auparavant j'en eusse été bien effrayé. Mais pas de tel comportement pour mon aîné, rendu apathique par son traitement...

Les soignants mesurent régulièrement l'équilibre subtil entre les symptômes néfastes de la pathologie soignée et les effets indésirables du traitement administré. Complément fatal de la terre brulée : c'est connu, quand les pompiers luttent contre l'incendie, aux dégâts du feu s'ajoutent ceux de l'eau !

Les premières visites eurent lieu dans la chambre. Un local nu, réduit, aux fenêtres hautes, sécurité oblige, laissant entrer la lumière mais n'offrant aucune vue autre que le ciel ou les toits voisins. Dans ce lieu clos les effets pervers du traitement administré se révélaient avec une pénible insistance. J'aurais pu voir en face de moi le stéréotype malheureux de Simone de Beauvoir, le sourire en moins. Mais j'avais, heureusement, d'autres souvenirs en tête, plus actifs, plus vifs, plus joyeux : son engagement dans nos sorties de ski de fond d'antan par exemple. Puis ces visites purent se faire dans une petite cour fermée ce qui permettait d'être en plein air, d'échapper à la désagréable odeur du pavillon et de diluer un peu, dans un décor naturel et en écoutant

piailler les moineaux et zinzinuler les mésanges, ma perception pénible des désordres médicamenteux...

Enfin, il devint possible de faire des sorties dans l'enceinte du centre hospitalier, assez calme au demeurant. Il y avait un genre de snack-bar où se retrouvaient pêle-mêle dans une ambiance très particulière, des internes, leurs proches, des soignants en pause ou en accompagnement de malades et quelques intervenants extérieurs en cours d'échange professionnel. Nous y buvions un sirop et mangions parfois une pâtisserie en regardant le monde autour de nous. Cela ressemblait presque à un bistrot urbain ! Bravo au centre hospitalier pour l'existence de ce havre réconfortant, rappel utile et même indispensable de la vie au-dehors. Depuis Gogol, Bernanos, Artaud, les choses ont quand même, heureusement, un peu changé !

C'est dans ce cadre, durant ces visites, que je recherchais de quoi apaiser mon aîné et lui redonner le goût de vivre. Je lui apportai un petit lecteur de CD avec un disque, acheté pour l'occasion, des meilleures chansons de Jean-Jacques Goldmann son chanteur préféré. Je ne constatai qu'un très léger et bref frémissement d'intérêt. Et je continuai donc à chercher. Puis j'eus l'opportunité de récupérer le nouveau plan de circulation des transports en commun locaux et je décidai, connaissant son intérêt pour le sujet, de le lui apporter. Ce ne fut encore qu'une vague attention portée au document. Je le posai alors négligemment sur son lit en

renvoyant sa lecture à plus tard. Au bout de quelques minutes, sans doute le temps nécessaire à son cerveau embrumé par les médicaments pour assimiler les faits, il prit le plan, l'ouvrit, le consulta. C'était gagné ! Il reprenait pied dans une réalité extérieure plus plaisante, son autonomie dans les déplacements. Je crus même percevoir un sourire sur son visage qui ne m'en avait plus montré depuis longtemps... Ce fut mon exploit du jour, que dis-je, du mois, et je rentrai chez moi, fier et réconforté. J'en avais besoin...

Et aujourd'hui, je me demande : Pasini et sa consœur Drago ont-ils seulement mis les pieds un jour dans un centre hospitalier spécialisé ? Mais je laisse là, sans regret ni hésitation, ces professionnels si pointus et retourne vers la littérature romanesque. Elle est finalement plus apaisante que leur langage.

C'est avec une œuvre de 2003 que je reviens dans le milieu du roman, avec un peu de douceur. Cet ouvrage décrit la France de l'après première guerre mondiale. Comme son titre le laisse deviner, il n'y a guère de couleurs dans ce récit qui ne m'a semblé évoquer que des paysages brumeux. L'auteur y a mis en scène, comme élément complémentaire de son décor grisâtre, un personnage pas comme les autres. Celui-ci était tombé sous le charme de la jeune institutrice du village et le lui montrait discrètement :

Martial Maire, un innocent qui avait perdu la moitié de sa tête sous le sabot d'un bœuf, déposait chaque matin devant la porte de sa classe un bouquet qu'il cueillait lui-même, et quand il n'y avait pas de fleurs, c'était une poignée de belles herbes...¹⁰⁰

Martial était un « innocent ». Les causes accidentelles de son problème l'exonéraient, ainsi que ses parents, de toute responsabilité. C'est sans doute pour cela qu'il avait un prénom et un nom de famille, sans sobriquet, premier stade de l'intégration sociale. Il ne fut pas détaillé physiquement malgré la présence probable des marques de son accident avec un bœuf. Et, une nouvelle fois, c'était une personne qui aimait les fleurs et même, à défaut, les belles herbes !

Mais son comportement était quand même atypique : comment un innocent cabossé pouvait-il oser se comporter ainsi avec une si belle jeune femme ? « Certains auraient ri du fou, jeté l'herbe », précisa d'ailleurs l'auteur. Ce ne fut pas le cas de l'institutrice qui lui accorda un peu d'attention et même un très innocent contact physique : « lorsqu'elle le rencontrait dans la rue, elle lui caressait le front comme on le fait pour ceux qui ont la fièvre ».

¹⁰⁰ Claudel Philippe – *Les Âmes grises* – Stock - 2003

Une caresse sur le front, là où Martial portait probablement les cicatrices de son accident, c'était plus que gentil, c'était très affectueux ! À l'époque, les réparations esthétiques n'étaient pas encore bien au point. Mais le pauvre Martial accumulait décidément les mauvais coups du sort : l'institutrice, confrontée à un drame personnel qui l'écrasait, se donna la mort. Jours maussades sous le ciel sombre pour la petite ville grise et tous ses habitants.

Parfois, des hurlements de loup emplissaient la ville. C'était Martial Maire, l'innocent, qui avait tout compris, et qui gueulait sa souffrance, recroquevillé contre la porte de l'école.

Et c'est pour exprimer la souffrance de l'innocent, sentiment né de sa nature simplement humaine, que réapparut la référence animale. Les pleurs de Martial étaient des « hurlements de loup ». Ils participaient ainsi à l'évocation de la grisaille quotidienne de certaines communautés villageoises à d'autres époques. J'ai pensé à la bête du Gévaudan de sinistre mémoire. Simple touche d'une nuance un peu différente, pour étoffer le tableau, sans mépris, sans dégoût, sans frayeur, un peu de la couleur du temps. Ce Martial était proche de Lennie, Julius, Yvon, ses frères en adversité. L'œil du romancier était tendre, bienveillant et compréhensif. Bel exemple ; merci, monsieur Claudel !

On redouble les maux en leur donnant une attention qu'on en devrait détourner pour la tourner vers les biens qui l'emportent de beaucoup.

Leibnitz

16 - De l'ombre à la lumière

Avec un roman publié en 2015, un nouveau cap fut franchi dans la représentation littéraire des personnes pas comme les autres.

—C'est bon, Thomas, tu peux t'approcher maintenant, dit Abel sur le même ton qu'il aurait utilisé pour parler à un animal.

Thomas obéit à son père, et s'avança dans la cuisine. Gus était incapable de lui donner un âge. Sa face était toute vrillée, en commençant par sa bouche et ses yeux qui n'étaient pas au même niveau, et son nez décalé du milieu du visage, un nez minuscule comme Gus n'en avait jamais vu. Sûr qu'une vie, à elle seule, ne pouvait pas arriver à fabriquer une horreur pareille. Les événements ne s'étaient pas déroulés comme ils auraient dû, la nuit de l'accouchement de Mathilde, et ils avaient engendré cette créature que Gus prenait pour un monstre. Thomas tenta de propulser un son hors de sa bouche, mais rien ne parvint à sortir, sinon

un filet de bave qui se mit à couler au coin de ses lèvres, pareil à du latex s'écoulant d'un tronc d'hévéa blessé.¹⁰¹

Est-il permis de s'interroger sur le style de l'auteur ? L'écriture relève plus du sensationnel feuilletonesque que de la peinture littéraire. Cette description est juste dépourvue d'humanité. Est-ce conscient et volontaire ? L'être évoqué est à la fois animal par la façon dont son père lui parle, monstrueux par les déformations de sa face et réduit à un rôle de créature, fabriquée plutôt qu'engendrée, rangée dans le domaine des horreurs. Il s'y rajoute, tant qu'à faire, du dégoût par la mention d'un filet de bave épaisse, semblable néanmoins à la production de sève d'un arbre. Un arbre, c'est dépourvu d'intelligence, du moins selon les perceptions communes, mais c'est un élément simple et habituel de la nature. Serait-ce une légère concession de l'auteur en faveur de son personnage ? Quant au filet de bave, s'il fut posé comme la marque de l'idiot type par Simone de Beauvoir c'était il y a un siècle. Et elle en a reconnu l'inanité ! Le Gagou de Jean Giono est devenu, à l'aune d'une telle description, un gentil élément de décor !

Ce roman a remporté trois prix littéraires dans sa catégorie de roman policier. S'il subsiste un doute quant au poids de cette évocation sans compassion

¹⁰¹ Bouysson Franck – *Grossir le ciel* – LGF – 2015.

d'une triste infirmité dans les décisions d'attribution rendues par les différents jurys, elle n'a, en tout cas, pas disqualifié l'ouvrage, ni son auteur, qui est toujours, semble-t-il, bien considéré et à la mode ! Et il peut s'enorgueillir d'avoir ajouté à la riche palette des représentations des personnes pas comme les autres, le monstrueux, l'effrayant, l'horrible, le dégoûtant. Serait-ce donc une des clés de son succès ? Néanmoins, avec le temps il m'est venu une sorte de compassion pour cet auteur : qu'a-t-il donc vécu pour avoir tant de laideur dans le regard ? Et comment fait-il pour vivre avec ?

Et pour poursuivre avec les tristes évocations de ce genre, dans son roman publié en 2017 et dont l'action se déroulait au Canada, un auteur donna son explication des causes de la vocation d'un personnage de policier peu recommandable.

Sa mère le battait. Son père était plutôt alcoolique. Son frère trisomique passait la semaine en résidence spécialisée. Mario avait toujours rêvé de devenir policier, comme pour se venger.¹⁰²

Il faut remarquer l'insidieuse association de la violence maternelle, de l'alcoolisme paternel et de la trisomie fraternelle pour faire naître, par désir de ven-

¹⁰² Plamondon Éric – *Taqawan* – Quidam éditeurs – 2018.

geance contre le sort, une vocation de policier, dont le roman nous décrit par ailleurs la brutalité ! Dans le même roman l'auteur fit pourtant apparaître cette sage réflexion : « Il faut se méfier des mots. Ils commencent parfois par désigner et finissent par définir. » Dommage qu'il ne se soit pas appliqué cette règle de prudence. Mais l'auteur aurait-il fait cet amalgame de causes et d'effets par expérience ? Pour la vérité des faits, deux des enfants de mon quartier coupables des mauvais traitements infligés à mes deux enfants pas tout à fait comme les autres, avaient, l'un, un oncle trisomique, l'autre, une tante handicapée mentale ; une étrange coïncidence...

Mais retournons un peu dans le passé avec une littérature moins cruelle, un roman écrit en allemand à la veille de la deuxième guerre mondiale et publié en français dès 1939.

Cette œuvre¹⁰³ m'apparaît comme une assez bonne synthèse des sentiments pouvant naître d'une confrontation de la normalité avec la différence, visible ou sensible. Elle en exprime la multiplicité, imaginée toutefois par une seule personne, l'auteur, qui s'exprime par l'intermédiaire d'un narrateur unique. C'est le récit des souvenirs de jeunesse d'un officier. Le personnage pas comme les autres du roman s'appelle Édith, jeune fille

¹⁰³ Zweig Stephan – *La pitié dangereuse* – Éditions Bernard Grasset - 1939

d'un milieu aisé d'une petite ville de garnison autrichienne des environs de Vienne. Elle souffre d'une maladie des jambes ayant affecté peu à peu sa mobilité. Elle a donc connu une enfance active et heureuse avant de perdre l'usage normal de ses jambes : elle n'a pas à imaginer ce qui lui manque, elle sait exactement ce qu'elle a perdu, comme la Cynthia de Jonquet. Et ses proches aussi qui lui montrent en permanence l'image de leur compassion, attristée et soucieuse, comme celle du chevalier des Arcis de Musset pour son père veuf, enjouée et distrayante pour sa belle et vive cousine Ilona. Avec une conscience aigüe de sa déficience physique, Édith reste confinée chez elle, dans une ambiance feutrée de maison de soins luxueuse, en disposant de toutes ses facultés intellectuelles, ce qui lui rend la chose pénible, très pénible. Encore plus pénible et même douloureuse avec les traitements et exercices qui lui sont imposés pour tenter de la guérir, ou, tout au moins, de réduire son handicap. Sa sensibilité est à fleur de peau. Mais ces sentiments nous sont révélés au fur et à mesure du récit.

À l'occasion d'une soirée comme il s'en organisait régulièrement dans les villes de province à cette époque, nous sommes en 1913, son père invite au domicile familial, par l'entremise de l'apothicaire local, le narrateur, fringant lieutenant nouvellement arrivé dans la garnison. Ce jeune militaire, en parfaite santé, vif, svelte, insouciant, ouvert à toutes les expériences nouvelles, a en effet remarqué dans une boutique les

« yeux bruns en amande, le teint mat » d'une jeune fille. Il s'agit d'Ikona, aux séduisants « yeux de velours fauve ». Cette belle personne, a-t-il appris, est la nièce du propriétaire du château local et il s'est débrouillé pour s'y faire inviter. Impressionné et ébloui, car il est de famille pauvre, par le faste de la maison où il est accueilli, il se lance avec un certain succès auprès de la gent féminine présente, dont la « croustillante » Ikona, d'abord dans un bavardage mondain soutenu par quelques délicates boissons euphorisantes, puis dans une série de danses, des valse viennoises naturellement, où sa vigoureuse jeunesse fait merveille. C'est la partie festive du roman, où règnent la jeunesse, la découverte, l'insouciance, sans la moindre préoccupation de différence. Jusqu'au moment où, cependant, par une louable courtoisie et plein de reconnaissance de cette belle soirée où il s'amuse particulièrement, il pense devoir inviter la jeune fille de la maison qu'il n'avait fait qu'entr'apercevoir à son arrivée. Il s'agit moins d'être aimable avec la jeune fille que de respecter dignement une convenance qui confortera son admission dans ce beau monde. Il se reproche même ne de pas l'avoir fait plus tôt. C'est que, tout à son excitation de jeune officier entouré de femmes élégantes, il n'a guère porté d'attention à cette personne jugée, d'un trop bref et distrait regard, comme un peu frêle et effacée, « une jeune fille à peine formée, délicate, pâle, fragile » au « visage étroit et nerveux ». C'est aussi qu'il est plutôt venu pour Ikona, « la brune et pétulante nièce » qui lui « sourit amicalement » et dont les yeux

sont « comme des grains de café ». Il n'a donc pas du tout remarqué et personne, par une louable indifférence, n'a pensé utile de l'en informer, que cette frêle demoiselle restait assise non pas parce qu'elle faisait tapisserie, comme on dit familièrement, mais parce qu'elle était incapable de se tenir debout avec « ses pauvres jambes rabougries » comme le lui dira vivement Ilona. Et par cette bien innocente invitation à danser de stricte politesse, formulée cependant avec une coupable inattention, ce lieutenant provoque un terrible drame. La jeune fille fait une crise de nerf et lui, découvrant avec horreur la violence de sa maladresse et la réprobation sévère d'Ilona, aux « yeux pleins de colère », affolé, s'enfuit de la maison.

La différence qui ne se voit pas d'un premier regard inattentif, mais qui, par sa cruelle réalité, s'impose brutalement ensuite, est une source constante de drames. J'ai ainsi connu, dans le cadre de mon activité professionnelle, un jeune homme qui avait une déficience intellectuelle certaine, mais dont le visage et l'allure générale, anodins, ne révélaient rien. Il avait acquis, par son éducation familiale, de bonnes manières policées, mais qui n'étaient qu'un vernis fragile. Cet écart entre ce qu'il laissait paraître au premier abord et ce qu'il révélait ensuite était une source d'ambiguïtés dramatiques. D'autant plus qu'étant dans le déni de sa réalité, ou plutôt de ce qu'elle impliquait, il recherchait surtout la compagnie d'une plutôt brillante société Très manichéen, il manquait totalement de l'élasticité évo-

quée par Bergson et courait sans cesse d'échec en échec dans sa recherche de compagnie amicale et plus si affinités. Sa mère, témoin malheureux, lors de leurs vacances, de ses trop fréquentes et douloureuses déconvenues, avait ainsi affirmé sans ambages à la maman d'un de ses collègues de travail très marqué physiquement par la trisomie : « vous avez de la chance ! Le vôtre, lui, au moins, ça se voit... » !

Revenons au roman de Zweig dont le contexte est évidemment daté. Les mœurs ont un peu changé ! Le premier sentiment, très égoïste, du militaire est la peur du ridicule. Il se voit, comme « homme assez pervers pour inviter à danser une infirme », devenir la risée du bataillon, l'objet des commentaires moqueurs de toute la petite ville de province, de ces villes de garnison où tout le monde ou presque, connaissait tout le monde et où se colportaient si vite les ragots qui faisaient passer le temps. Ce n'est que le lendemain matin, un peu calmé et ayant recouvré ses esprits, qu'il réalise vraiment la blessure qu'il avait certainement infligée à cette malheureuse personne. Il imagine alors, pour tenter de se racheter, de lui faire porter un énorme bouquet de fleurs. Cela lui coûte très cher, mais il s'en réjouit, car il ressent « un violent désir de [se] punir ». Et il décide de se montrer dorénavant, comme le lui dicte la politesse issue de son éducation mondaine de jeune officier, de se montrer donc, particulièrement prévenant envers cette demoiselle malade. Pour « en finir le plus vite possible avec cette fâcheuse affaire ». Le pardon de

la séduisante Ilona qui s'est montrée si choquée de sa bévue est aussi sans doute, quoi qu'il soit tu, un peu dans son esprit...

Édith, de son côté, a honte d'elle-même. Elle estime sa réaction injustifiée, exagérée, déplacée, maladroite, incorrecte. Elle ressent une culpabilité envers ce lieutenant qui, finalement, ne voulait qu'être attentionné et qu'elle a repoussé violemment par sa crise de nerf. Dès lors, elle aussi, pour se faire pardonner, décide de se montrer très prévenante et accueillante. Et puis, c'est un beau jeune officier qui l'a même, certes par erreur, mais quand même, quand même comme écrivent toujours les plunitifs quand ils veulent parler de ce qui concerne les personnes porteuses de handicap, quand même¹⁰⁴ donc, considérée indifféremment comme une simple jeune fille, sans particularité. C'est pour elle une nouveauté bien agréable...

Il y a ainsi confrontation de sentiments honteux à propos de maladresses. D'un côté un regrettable et grossier manque d'attention à l'autre avec d'abord, surtout, la peur du ridicule qui s'ensuit et, peu à peu, la

¹⁰⁴ Si l'actrice Sarah Bernhardt avait pour devise la locution *quand même* ce n'était pas du fait de la poursuite de sa carrière malgré le handicap lié à la perte de sa jambe, mais par mépris des conventions. Cette locution affirme pourtant l'existence de ces conventions qui ne mériteraient qu'une banale indifférence.

conscience d'avoir infligé une douleur morale inutile ; de l'autre, une nervosité excessive due à une souffrance toujours contenue et la peur d'avoir ajouté à un déjà lourd handicap physique un trait de caractère assez désagréable, cause supplémentaire d'isolement. Ces deux personnages sont ainsi animés par leur volonté de se racheter, mais avec des conséquences différentes. Chez la jeune fille naît un vague mais agréable sentiment d'amitié, voire davantage, qu'elle aimerait prolonger et chez le lieutenant un malencontreux sentiment de pitié dont il est pressé de se défaire.

Et chacun de ces deux personnages de jouer son rôle, raconté cependant par le seul lieutenant. Il évoque ainsi une soirée auprès des deux jeunes filles où, « — est-ce l'effet du vin ou la bonne humeur — elles me semblent toutes deux particulièrement jolies. Édith ne paraît pas si pâle, si jaune, si malade que la dernière fois ». Plus attentif, il observe qu'elle n'a plus « le pli nerveux à la commissure des lèvres et cette contraction obstinée des sourcils ». C'est donc qu'il les avait déjà remarqués auparavant. Il note aussi que cette fois, « aucune couverture ne cache son infirmité, et cependant personne n'y pense ». Mais tout le monde la sait déjà ! Et c'est le principe de *la lettre volée* de Poe : ce que l'on veut cacher, il faut le laisser visible sans ostentation. L'auteur aurait pu écrire : rien ne *souligne* plus son infirmité. Et le narrateur continue à décrire ce qu'il perçoit d'Édith, ce qu'il en découvre, sans couverture, c'est-à-dire aussi sans masque, sans camou-

flage. « Chez elle la gaité semble venir de l'intérieur ; ses joues ont un ton de plus en plus vif, un air de santé et même de joliesse illumine son visage, et ses yeux gris, d'ordinaire plus acérés, brillent d'une joie enfantine. »

Nous avons bien sûr, l'habituelle et très ancienne référence aux yeux, « car [disait Cicéron], si le visage est le miroir de l'âme, les yeux en sont les interprètes ». Mais qu'est-ce qui a changé vraiment ? Édith ? le regard du lieutenant ? les deux à la fois sous l'effet du vin et de la bonne chère ? Un philosophe l'avait écrit un peu trivialement : « Une personne de disposition obligeantes donne une réponse hargneuse ; mais elle a mal aux dents ou elle n'a pas diné. Un homme stupide découvre une vivacité peu commune dans ses manières : mais il vient de lui arriver subitement une bonne fortune. »¹⁰⁵ Et précisément le narrateur raconte la mise en condition de cette rencontre et de ce bavardage mondain qui surviennent entre gens de dispositions obligeantes, avec « un bon cognac [...] un bon et gros cigare, [...] deux belles jeunes filles, et après un diner succulent ». Plus qu'une bonne, une excellente fortune, en somme, n'en déplaît aux puristes actuels de l'hygiénisme ! De quoi donner de la vivacité à beaucoup de monde et d'autant plus à ceux qui ne sont pas stupides.

¹⁰⁵ Hume David - *Enquête sur l'entendement humain* – GF Flammarion.

Plus loin dans le roman il sera question du père, se confiant au narrateur, oreille disponible et bienveillante, s'accusant devant lui : « je n'ai pas été bon, j'ai fait du mal dans ma vie », et s'interrogeant vainement : « comment Dieu peut-il frapper comme cela un être innocent, qui n'a rien fait ». Et l'on comprend que le lieutenant, trop jeune, trop tendre, trop inexpérimenté, est devenu en quelque sorte l'otage de la famille... Le père lui suggère de venir régulièrement voir sa fille qui, dit-il, apprécie beaucoup ses visites. Il lui demandera même d'interroger à sa place, discrètement, le médecin qui la soigne, car il n'ose plus le faire lui-même.

À sa lecture, l'œuvre de Zweig m'a touché. À sa relecture, j'ai davantage perçu les artifices de l'auteur, sa mise en condition progressive du lecteur. Mon regard a changé, à l'instar de celui du narrateur, mais sans cognac, sans gros cigare ! « Moi à cette heure et moi tantôt nous sommes bien deux. Mais quand meilleur je n'en puis rien dire » écrivit Montaigne. Quand ai-je eu l'esprit le mieux tourné pour saisir ce qu'a vraiment voulu dire l'auteur ? « Je n'en puis rien dire. » Peut-être voulait-il justement attirer l'attention de ses lecteurs sur l'inhumaine variabilité des perceptions humaines ? « Toute perception suppose deux choses, l'objet qui agit sur nous, et la sensation produite en nous par son action. L'objet est une réalité hors de

nous, la sensation est un mode de notre substance. »¹⁰⁶
 Que de quiproquos, de mésentendus, de conflits sont nés de l'oubli de cette simple évidence : ce que nous ressentons nous sommes seuls à le savoir ; ce que ressentent les autres, eux seuls le savent. Il est amusant d'ailleurs de noter que le titre allemand retenu par l'auteur signifie littéralement « l'impatience du cœur », semblant ainsi faire référence au personnage féminin, tandis que le titre retenu pour la traduction française, « la pitié dangereuse », correspondrait plutôt au sentiment du personnage masculin ! Ce renversement serait-il un effet des perceptions décalées de l'auteur et de son traducteur ? Mais il n'est qu'apparent comme le fait comprendre un exergue introductif.

L'auteur distinguait en effet deux sortes de pitié : « L'une, molle et sentimentale, qui n'est en réalité que *l'impatience du cœur* de se débarrasser le plus vite de la pénible émotion qui vous étreint devant la souffrance d'autrui ». Cette impatience du cœur est bien le fait du lieutenant qui est sans compassion, qui cherche juste à se défendre « l'âme contre la souffrance étrangère », à en finir au plus vite avec cette fâcheuse affaire. Quant à l'autre sorte, « la seule qui compte », elle est « non sentimentale mais créatrice ». C'est une pitié « qui sait ce qu'elle veut et est décidée à persévérer jusqu'à l'extrême limite des forces humaines ». Cette deu-

¹⁰⁶ Fénelon – *De l'existence et des attributs de Dieu* – Firmin Didot - 1869.

xième, si dangereuse par ses conséquences, c'est celle qu'espérera inconsciemment la jeune fille au fur et à mesure du déroulement de sa relation avec le jeune lieutenant.

Le roman suivra son cours. Le médecin dévoué qui soigne Édith ne parviendra pas à rétablir sa santé malgré ses convictions, ses efforts et, de son propre aveu, ses supercheries :

Il ne faut avoir aucune pitié pour les malades — le malade se met lui-même hors la loi, il blesse l'ordre, et pour rétablir l'ordre, pour le rétablir lui-même, il faut, comme envers toute révolte, agir sans ménagement, utiliser tout ce qui vous tombe sous la main, car avec la bonté et la vérité on n'a jamais guéri personne. Si une supercherie sert à quelque chose, ce n'est plus une supercherie, mais un excellent remède...

Quant au père, le lieutenant apprendra, de la bouche de ce médecin devenu un ami fidèle de la famille, qu'il n'était à l'origine qu'un « petit Juif à la poitrine étroite et aux yeux vifs » d'une « misérable petite bourgade ». Un être enrichi à force de travail et d'économie, certes, mais aussi grâce à des acquisitions foncières réalisées à bas prix, sans scrupule, à coups d'intermédiaires complices. D'où cette demande faite au lieutenant, vague

réminiscence d'agissements obscurs, d'interroger le médecin à sa place ! Devenu veuf très tôt d'une épouse ayant été la dernière victime de ses manigances financières, premier chagrin, il connut ensuite la maladie de sa fille unique. L'auteur suggérait donc, insidieusement, un possible lien de cause à effet...

La guerre exercera ses ravages. Édith mettra fin à ses jours, désespérée de ne pas guérir et de ne plus recevoir, par un malheureux concours de circonstances, des nouvelles de son gentil militaire. Le père boira ainsi le calice jusqu'à la lie. Et l'ancien jeune officier, au terme de son récit de souvenirs, conclura avec ce qui me semble être une lapalissade, « qu'aucune faute n'est oubliée tant que la conscience s'en souvient ».

Serait-ce la raison de mes souvenirs ? De la *mongolienne* de mon enfance aux enfants romanichels, regrettables gestes partagés avec d'autres ; de mon cousin à cet enfant trop fragile de la colonie de vacances, négligences très personnelles ?

Beaucoup d'autres ouvrages déjà évoqués ont exprimé ces sentiments. Le roman de Zweig s'en distingue par sa densité. L'auteur a utilisé tous les artifices disponibles pour émouvoir, c'est plutôt efficace et il a bien fait son métier. Mais les représentations présentes, les suggestives associations de faits ou d'idées, l'absence d'humour, sans doute simples reflets d'une époque différente, m'ont parues très pesantes à la

relecture. Il n'y a pas de biens pour atténuer les maux. À sa décharge, Zweig, autrichien, a écrit ce livre en 1939, période certes peu propice à la légèreté...

Après cette production d'une imagination soucieuse, voici maintenant le témoignage d'une personne qui sait vraiment dans son corps et dans son esprit ce que c'est que de ne pas être tout à fait comme les autres. Alexandre Jollien est un philosophe suisse, infirme moteur cérébral à la naissance, qui a écrit au cours de ses études une sorte d'autobiographie¹⁰⁷. Son ouvrage se présente sous forme d'un dialogue avec Socrate, le premier philosophe dont il a rencontré les enseignements et qui lui a donné le goût de cette pratique. Il y a puisé le courage de quitter la voie de garage qui lui était proposée, à savoir fabriquer dans un atelier dédié aux personnes handicapées, en bon suisse qu'il était, des boîtes de cigares ! Œuvre de jeunesse, cet ouvrage que soixante années séparent de *la pitié dangereuse* de Zweig, contient de bien belles observations pleines d'optimisme.

Le centre où il raconte avoir passé dix-sept ans, « regorgeait d'anomalies ». Lui d'abord, qui parlait et marchait difficilement, des compagnons d'infortune ensuite dont, un nain, un déficient mental ne prononçant que des sons bizarres et un être très démuné ne

¹⁰⁷ Jollien Alexandre – *Éloge de la faiblesse* – Les Éditions du Cerf - 1999

pouvant ni marcher ni parler. Mais, précise-t-il : « rien ne nous unissait et pourtant tout nous réunissait. Ensemble nous pouvions mieux tolérer l'intolérable de notre situation. »

Un de ces camarades « était la risée de tous, le simplet du village, celui dont on tirait profit impunément ». Une victime facile et désignée d'avance, tel bien d'autres déjà racontées, parce que : « Sa grande bonté, son immense tendresse le rendaient vulnérable et permettaient l'abus. Beaucoup l'exploitaient. » Triste confirmation d'une réalité cruelle.

Puis Jollien raconte avoir eu, à l'école, plus de facilités à s'entendre avec les cancre indisciplinés et rebelles qu'avec les bons élèves. Un jour, saluant un de ces indisciplinés d'un ironique « sois sage » il eut en réponse un plutôt sec « et toi marche droit » ! Pas de colère d'une telle réplique agressive, au contraire. Jollien est enchanté par l'indifférence de son camarade à ses problèmes physiques : « Cela me procura un plaisir extrême, il m'estimait pour moi-même et n'avait pas pris les pincettes... ». Et d'évoquer alors le trop habituel « regard condescendant qui croit me faire plaisir [...] mais qui nie ma liberté et me nie ipso facto ».

Au lycée-collège, institution d'enseignement général pour les Suisses, il connut quelques difficultés. Si « les professeurs manifestèrent une grande compréhension », ce fut plus délicat avec les élèves. « À l'accueil fort

chaleureux du début succéda une progressive mise à l'écart ». Jollien y voit, parce que les professeurs lui consacraient plus de temps, « le spectre de la jalousie ». C'était « le mal du murmure » déjà cité de la règle de Saint Benoit. Il reste que le sentiment de mise à l'écart est parfois confus chez ceux qui l'invoquent. L'effet est souvent confondu avec la cause. Qui n'a pas connu de ces personnes d'aspect peu engageant, fermées sur elles-mêmes et se plaignant d'être négligées par tout le monde ? Quant à ce qui le sépare des autres, Jollien indique qu'il eut vite « l'intuition qu'en fuyant le handicap, on s'isole » et rajoute qu'il faut « l'accueillir comme un cinquième membre, composer avec lui ».

Je ne connais pas les productions ultérieures d'Alexandre Jollien dont la quatrième de couverture de son opuscule imprimé en 2013 précise qu'il a publié trois ouvrages et qu'il donne des conférences. Il dispose à l'évidence, d'excellentes capacités intellectuelles, affûtées de surcroît par le mode de vie que son physique lui a imposé, par son travail et par sa volonté exemplaire de tirer de la vie le meilleur parti de liberté et de joie.

Malgré la dureté des situations décrites et avec sa part évidente de fiction littéraire, ce bref écrit dont je n'ai donné que de courtes citations m'a paru plus sain que le roman de Zweig. Leurs objectifs et époques de rédaction furent, évidemment, très différents. Leurs points de vue aussi : quand l'un témoigne de ce qu'il vit

et connait donc intimement, pour s'en échapper, l'autre imagine avec insistance, voire redondance, pour émouvoir et retenir son lecteur. Au destin plein d'ombres malsaines d'Édith, dessiné à traits fins et denses d'encre noire par un Zweig désabusé et sans humour, Jollien oppose avec facétie l'idée d'un bonheur lumineux et coloré accessible à tous pour peu qu'on s'en donne la peine. Au diable les maux, les biens valent mieux ! Et ce bonheur, c'est vraiment la seule préoccupation qui vaille, en tout temps et en tout lieux. Faut-il néanmoins s'entendre sur ce qu'il peut être pour chacun...

*Je me suis mis à être un peu gai, parce qu'on
m'a dit que cela est bon pour la santé.*

Voltaire

17 - Un bonheur si simple ?

Toutes ces œuvres écrites, témoignages du vécu et de l'imaginaire de leurs auteurs, ont rajouté leurs couleurs à ma vision du Monde. Comme je l'ai raconté, je fus dès l'éveil de ma mémoire mis en présence de personnes porteuses de handicap, ou simplement différentes en apparence. Expériences qui n'ont rien d'exceptionnel et n'attribuent, d'ailleurs, aucune distinction. Depuis cette lointaine époque, cependant, les regards échangés avec ces personnes m'ont souvent traversé et parfois changé. L'infortune que l'on a vue, fréquentée, combattue, voire partagée, peut-elle laisser indifférent ? Pour Fénelon, elle « donne de l'humanité et change un cœur humain, on sent alors qu'on est homme, et qu'on doit ménager les autres hommes¹⁰⁸ ». Belle formule en vérité dont, hélas, je ne saurais affirmer, pour ce qui me concerne, la stricte exactitude !

Une des difficultés à surmonter dans la relation avec ces personnes pas tout à fait comme les autres, c'est la

¹⁰⁸ Fénelon - *Les aventures de Télémaque* – 1699.

mise en œuvre d'une saine communication. Bien avant les problèmes pouvant résulter des différences de perception du Monde nées de la situation complexe et unique vécue par chacun, il y a la nécessité de vaincre sa peur, fruit stérile de l'ignorance, pour accepter d'aborder un autre différent. Cette peur dominée, de ne pas ou mal comprendre, de blesser, d'être agressé, de ne pas se faire entendre, de perdre son temps, vient la nécessité d'une grande attention, d'une attention responsable et respectueuse. Le langage de cet autre peut ne pas correspondre à nos confortables habitudes. Je me souviens d'un ouvrier, le porteur de trisomie évoqué plus haut, qui répondait à chacun de mes bonjours par des mots que je ne saisisais pas. Il m'a fallu du temps, et l'aide de collègues qui le connaissaient bien, pour mieux l'écouter et comprendre qu'il me disait tout simplement : « t'as une belle cravate », quand j'en portais une et « qu'est-ce que t'as fait de ta cravate ? » quand je n'en portais pas ! Signe qu'il était attentif à la situation précise et que son mot de bienvenue n'était pas un automatisme stéréotypé. Cette référence à un détail d'habillement qui m'était réservée était prononcée avec humour, justesse et sincérité. C'est peut-être ce qui me la rendait difficile à saisir ! Et puis mon ouïe rassurée a fini par très bien percevoir tout ce que cet ouvrier me disait.

Chaque personne avait son style, avec ses atouts et ses manques. Un jour, deux autres de ces ouvriers travaillaient côte à côte. Le premier, au verbe facile et en-

vahissant, n'arrêtait pas de titiller son voisin sur sa manière de travailler, sur sa tenue, sur sa façon d'être ; le second, à l'expression rare et difficile, absorbait ce flot impétueux de calembredaines. Il aurait pu dire :
— mon cher ami, vous déparlez !

Ben non ! Soudain, la coupe étant pleine, il expédia son collègue au sol d'une féroce bourrade. À l'agression verbale il répondit par la violence physique. Le premier, blessé au genou par la chute, fut conduit à l'hôpital local pour soins. Un des infirmiers qui l'accueillit crut bon d'ironiser, pour détendre l'atmosphère, en annonçant, vraiment sans finesse, qu'une entorse du genou pouvait obliger à couper la jambe. Quelle erreur ! Il fallut des semaines pour faire comprendre au blessé qu'il ne s'agissait que d'une stupide plaisanterie, que sa jambe ne risquait rien et que son collègue, certes coupable de violence, n'était pas un coupeur de jambe. Dans une autre circonstance, lors d'une réunion de travail, alors qu'un éducateur, voulant indiquer des difficultés de parole, évoquait les problèmes de verbalisation rencontrés par une personne prise en charge, une participante peu cultivée et encore novice s'étonna de l'intervention des gendarmes ! Ironie incomprise et méconnaissance du sens des mots sont deux écueils fréquents de la communication.

Ces exemples rappellent que l'entrée en relation avec autrui est toujours délicate et doit être responsable, comme le suggérait un philosophe : « La relation inter-

subjective est une relation non-symétrique. En ce sens, je suis responsable d'autrui sans attendre la réciproque, [...]. La réciproque, c'est son affaire.¹⁰⁹ » C'est dire les précautions à mettre en œuvre avec les personnes déficientes. Savoir ce qu'elles ressentent, ce qu'elles souhaitent ou ce qu'elles redoutent, n'est pas chose rendue plus aisée parce qu'elles manqueraient d'esprit ou de jugement. Ces « petites fleurs » penseraient-elles au ras des pâquerettes ? Mais non, elles ont plutôt un esprit et des modes d'appréciation différents, qui ne nous sont pas familiers et peuvent nous surprendre. Ainsi, connaître leurs idées du bonheur est délicat. J'ai cité Saint Augustin exprimant le désir universel de ce sentiment. Évidence apparente, sauf qu'il n'est pas sûr que le droit d'avoir des désirs soit reconnu à chacun. Et, précisait-il aussi, « il est surprenant de voir combien les volontés sont différentes sur la nature du bonheur. Non que tous ne le désirent, mais tous ne le connaissent pas ». Aujourd'hui comme alors, ce n'est pas tant ce désir qui fait doute que l'extrême diversité, heureuse mais étonnante, de ses objets. Certains sont heureux en grim pant sur les montagnes et j'ai connu cela, d'autres en parcourant les mers, parfois dans des conditions difficiles, sans autre raison apparente que de parvenir à un dépassement d'eux-mêmes. Un alpiniste d'autrefois avait raconté ses aventures dans un livre simplement

¹⁰⁹ Levinas Emmanuel - *Éthique et infini. Dialogues avec Philippe Nemo*
- Paris, - Fayard - 1982 - p. 10

titré avec honnêteté : *les conquérants de l'inutile*¹¹⁰.
D'autres, encore, se disent heureux de ne rien faire...

Saint Augustin, à l'appui de ses réflexions, citait aussi Cicéron pour qui « vouloir ce qui ne convient pas est une chose très misérable ». Idée du passé, idée dépassée ? Car le romain précisait sa pensée en affirmant que « c'est un moindre malheur de ne pas obtenir ce qu'on désire que de désirer ce qu'on ne doit pas posséder ». Qu'il puisse y avoir des freins aux désirs ce n'est plus d'actualité, du moins pour la frange progressiste de la population, celle « qui le vaut bien » selon le message habile et caressant des publicistes. Frange qui n'est peut-être pas, d'ailleurs, dans sa frénétique invention sans limites de désirs à satisfaire, la plus heureuse.

Les définitions du bonheur sont légion et les écrits sur le sujet sont multitude ! Comme les esprits mauvais du possédé des Évangiles ! Sombre similitude... Le mot viendrait du latin populaire *agurium*, signifiant présage, que l'on retrouve dans heureux et malheureux. Le *Thésaurus* de Larousse confirme la polysémie du mot qui se retrouve dans des entrées aussi variées que : *évènement – joie – satisfaction – prospérité – hasard – paradis*.

Quoi qu'il en soit, sa quête ayant été posée par le monde matérialiste à peu près comme la recherche de la

¹¹⁰ Terray Lionel – *Les conquérants de l'inutile* – Gallimard - 1961

satisfaction exhaustive des désirs, il y en a pour tous les goûts et dégoûts. Spinoza, en effet, considérait que c'est le désir qui fait juger du bien et du mal. Pour lui nous ne désirons pas parce que c'est bien, c'est bien parce que nous désirons. S'il a vu juste, la satisfaction des désirs de chacun, mêlant inévitablement dans le Monde des conceptions différentes, n'est pas la garantie du bien universel !

Pour m'éloigner de cette fange malaisée sans tomber dans l'énumération des fruits de près de trente siècles de réflexions humaines sur le sujet, je ne retiendrai qu'Épicure, trouvant le bonheur dans la volupté, Zénon le stoïcien, le cherchant dans la vertu, et quelques autres considérations, un peu plus récentes, trouvées dans mes lectures, au petit bonheur bien sûr !

J'ai ainsi relevé, d'abord, dans un écrit¹¹¹ datant de 1966, l'énumération de trois conditions pour être heureux. D'abord, réagir contre la tendance au moindre effort, ensuite, lutter contre l'égoïsme qui nous pousse à nous fermer en nous-mêmes et, enfin, transporter l'intérêt final de nos existences dans la marche et le succès du Monde autour de nous.

Ces conditions, centrées sur la vertu stoïcienne et le dépassement de soi, semblent délicates à réunir dans le

¹¹¹ Teilhard de Chardin Pierre – *Sur le bonheur – Sur l'amour* – Éditions du seuil – 1997

monde des personnes porteuses de handicap. Si le moindre effort, qui pourrait conduire certaines d'entre elles à rester couchées, semble être couramment combattu, la lutte contre le travers de se fermer sur elles-mêmes nécessiterait, pour le moins, que quelques portes leurs restent ouvertes sur le Monde ! Quant à mettre l'intérêt final de leurs existences dans la marche du Monde, je crois que c'est une volonté assez présente chez elles, avec leur conscience particulière de leurs capacités face à cette marche du Monde. Qu'elles y parviennent dépend beaucoup du Monde lui-même. J'ai déjà évoqué la fréquente transformation du sage et généreux « à chacun selon ses besoins » en un rude et économe « à chacun selon ses moyens ». Ce malencontreux alignement des besoins sur les moyens est très présent, notamment dans le milieu de la déficience intellectuelle où la difficulté à s'exprimer, une fragilité présumée et la dangerosité générale du monde, hélas bien réelle, tiennent à distance d'une vie ordinaire dans la société ordinaire. L'exemple de Jollien est remarquable. C'est par la force de sa volonté qu'il a substitué au montage des boîtes de cigares auquel on le destinait, « selon ses moyens » estimés par d'autres, un travail dans la philosophie, « selon ses besoins » décidés par lui-même. Mais il n'est pas déficient intellectuel et sait fort bien s'exprimer.

Cet écrit de 1966 rappelait aussi qu'Huxley¹¹² estimait que le bonheur est un sous-produit de l'effort. Selon cette assertion, les personnes porteuses de handicap qui s'efforcent d'être présentes au Monde doivent nager dans le bonheur ! Et de fait, je crois que lorsqu'on leur donne la possibilité d'assumer un poste de travail dans un établissement, quel qu'il soit, elles en retirent en même temps, une saine occupation, en ce qu'elle mobilise le corps et l'esprit, une place, toutefois bien modeste, dans la société, une meilleure estime d'elles-mêmes, une légitime fierté, une certaine fatigue, et un accès, comme les autres, aux... périodes de repos et de vacances ! Ce sont des prémices du bonheur qui leur demandent, assurément, pas mal d'efforts, dans une discrétion raisonnablement moins médiatique qu'un quelconque exploit sportif, d'autant plus remarqué qu'il n'est utile qu'à son auteur. Il est bien possible que certains considèrent l'engagement utilitaire dans le travail, si bien promu par la société, comme beaucoup moins noble que la performance sportive. C'est leur droit, ce n'est pas mon cas. Plus généralement, quant au fait que le bonheur soit lié à l'effort, les fréquents reportages d'actualité montrant des personnes occupées à ne rien faire, sur la plage ou aux terrasses de cafés et affirmant benoîtement « c'est que du bonheur » semblent exprimer l'étiollement de cette conception du passé...

¹¹² Huxley Aldous – 1894-1963

J'ai trouvé plus récemment, ensuite, d'autres révélations dans un dictionnaire philosophique. Son auteur cite Flaubert : « Être bête, égoïste et avoir une bonne santé : voilà les conditions voulues pour être heureux. Mais si la première vous manque, tout est perdu. »¹¹³ Il ne serait donc pas question de dépassement de soi et d'efforts pour participer à la marche du Monde, mais plutôt du modèle du charbonnier « qui est heureux comme un pape et c... comme un panier » ! Rousseau, déjà, prétendait que « l'ignorance, l'innocence et la pauvreté [sont] les seuls biens qui puissent faire notre bonheur¹¹⁴ ». Ces énoncés, qui rappellent un proverbe russe déjà cité, semblent avoir leurs adeptes. D'abord ceux qui y croient pour les autres, ce qui est, de son propre aveu, le cas de l'auteur du dictionnaire, qui semble voir dans ses concitoyens un bon nombre d'imbéciles heureux ! Mais il est vrai que l'imbécile c'est celui qui ne pense pas comme nous, ce qui peut faire du monde. Ensuite, ceux qui s'y efforcent pour eux-mêmes en s'abstenant d'essayer l'intelligence. Être bête, n'est-ce pas guetter et lécher la main qui nous nourrit et nous caresse pour qu'elle fasse son œuvre ? Les mains ou les propos qui nous cajolent sont si nombreux ! C'est reposant de s'y laisser amollir. Quant à Rousseau, il semble qu'il ne se soit guère présenté comme un homme connaissant le bonheur. Était-ce une

¹¹³ Ferry Luc – *Dictionnaire amoureux de la philosophie* – Plon - 2018

¹¹⁴ Rousseau Jean Jacques – *Discours sur les sciences et les arts* – 1750
- cité in Henri Bénac – *Guide des idées littéraires* – 5eme édition –
Hachette - 1991

manière détournée de suggérer qu'il n'était ni ignorant, ni innocent ?

Autre approche de ce que peut être ce sentiment si recherché, le neuropsychiatre Cyrulnik a exprimé dans un de ses ouvrages son idée, surprenante, de la jeunesse de cette notion.

La notion de bonheur est une invention récente, c'est une invention du Diable (Flaubert) qui éteint la détresse (Renard), provoque notre malheur quand on ne peut l'atteindre (Fontenelle), dont il faut chercher les recettes dans la société (Saint-Just) ou dans la chimie des philtres d'amour au Moyen Age ou des laboratoires de pharmacie des temps modernes¹¹⁵.

Il n'y aurait donc pas eu trente siècles de réflexions humaines sur le sujet ! Et peut-être faut-il considérer qu'à l'aune du temps de la présence de l'homme sur terre, les productions d'Épicure, Zénon, Saint-Augustin et des mages du Moyen Age à propos du bonheur nous sont presque contemporaines ! Il y a aussi que ces penseurs passés à la postérité ne représentaient pas vraiment la masse du peuple. Il y a, enfin, que les éclairages nouveaux apportés par les neurosciences à la

¹¹⁵ Cyrulnik Boris – *De chair et d'âme* – Odile Jacob - 2006

perception de la notion même de bonheur sont très récents, bien plus que les auteurs nommés par Cyrulnik dans sa phrase. Pour ce spécialiste, « Les mots ‘bonheur’ et ‘malheur’ ne sont pas des équivalents de réalités physiques, ils en sont la représentation. » Et, précise-t-il, « la neurologie nous suggère que c’est souvent notre manière de percevoir le monde qui lui donne un goût de bonheur ou de malheur. » Montaigne avait rappelé, bien avant l’invention de la neurologie, cette sentence grecque affirmant que ce n’est pas tant la chose qui fait du tort à l’homme que l’idée qu’il s’en fait, ce qui est à peu près la même chose. Agir pour que les autres trouvent le bonheur semble, dès lors, très difficile, voire impossible !

Enfin, une dernière considération que j’ai glanée dans un ouvrage du XVIII^e siècle. Dans le fatras d’un brocanteur de campagne se trouvaient quelques vieux livres reliés, vendus comme éléments de décoration sentant la culture. Parmi ceux-ci, une édition des sermons sur le carême du père Bourdaloue ! Bourdaloue, qui fut surnommé le roi des prédicateurs et le prédicateur des rois et dont les sermons étaient redoutés pour leur longueur ! Au point d’avoir donné son nom aux petits pots d’aisance que les nobles dames de la Cour utilisaient pour se soulager en douce sous leurs crinolines pendant ses interminables prêches ! Destin doublement cruel pour ce père jésuite que son nom soit devenu celui d’un ustensile des commodités et que les

livres contenant ses sermons ne servent que de simulacres de culture ! *Sic transit gloria mundi*.

Belle écriture cependant, d'un autre temps évidemment, où il énonçait que l'homme « est lui-même la source de ses peines, parce qu'il veut être lui-même la règle de ses actions. »¹¹⁶ En s'exprimant sur les peines de l'homme il évoquait, à contrario, les modalités du bonheur selon une conception chrétienne. Pour ne pas être malheureux il faut s'en remettre à la Providence : « Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, et ils n'amassent rien dans des greniers ; et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ? »¹¹⁷ Mais déjà, à son époque, on se fiait moins volontiers à la Providence, ce qu'il regrettait manifestement.

Aujourd'hui, qu'en reste-t-il de cette Providence ? Le *Thésaurus* la cite dans les cinq entrées suivantes : *philosophie – Dieu – fatalité – prospérité – protection*. Entre fatalité et prospérité, qui la laisserait encore régler sa vie ? C'est dans la *fatalité* qu'on retrouve *l'arrêt du destin* et *le décret de la Providence* et dans la *prospérité* qu'apparaissent *le coup de chance* et *l'heureux hasard*. Soyons lucides, tout cela est laïcisé depuis longtemps : *la Française des Jeux* et l'État, dit précisément « Providence » ont définitivement pris la place. Et

¹¹⁶ Bourdaloue – *Sermons pour le carême* – Anisson & Posuel – Lyon - 1740

¹¹⁷ Matthieu – 6-26

d'ailleurs, ce n'est plus Dieu qu'on accuse de nous envoyer des maux expiatoires et supplie de nous aider, c'est l'État...

Cependant, les personnes qui désolaient tant le prédicateur, celles qui veulent être elles-mêmes la règle de leurs actions, quitte à ne pas être comme les autres à l'instar du héros de Schmitt évoqué plus haut, — à bien distinguer de celles qui ne sont pas comme les autres mais le voudraient tant — semblent être de plus en plus nombreuses. En retirent-elles un meilleur sentiment d'exister ? Pour Pascal, « À mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes. »¹¹⁸ Le manque d'esprit serait-il la cause de cette frénésie d'originalité factice ? Un reportage de télévision montrait un jour une jeune personne vêtue de manière outrancière, aux cheveux teints en rouge avec des points verts, revendiquant haut et fort un mode de vie pas ordinaire et expliquant ingénument que quand elle candidatait à un emploi elle avait peur d'être discriminée. C'est-à-dire, au sens littéraire, différenciée des autres. Elle avait donc tout fait pour ne pas être semblable au commun des mortels, mais revendiquait cependant de se fondre dans la masse ! Ce n'est pas à la Providence qu'elle laissait le soin de la rendre malheureuse, elle voulait s'en charger elle-même ! Et elle paraissait avoir assez bien réussi...

¹¹⁸ Pascal Blaise – *Pensées* - 7-510

Mais ne demandait-elle pas tout simplement à bénéficier d'indifférence ? À n'être pas distinguée des autres, ni en bien ni en mal, en contradiction avec ses efforts ? L'indifférence, confondue avec l'inattention ou l'insensibilité, fut érigée en mal absolu¹¹⁹ alors qu'elle n'est que l'opposant naturel de l'amour. Tant et si bien qu'elle a cédé sa place à la haine qui n'en est que la forme négative et violente. Hélas, cette billebaude du sens des mots, si fréquente, ne date pas d'aujourd'hui. Il y a déjà plus de deux mille ans que le philosophe grec Platon affirmait que « la perversion de la cité commence par la fraude des mots ». Cette idée, a été régulièrement reprise depuis, sous des formes voisines par moult auteurs ; simple rajeunissement d'un constat qui décrit une maladie chronique sans remède. « Le moyen le plus rapide de détruire une société consiste à corrompre le langage. » aurait dit aussi Lénine selon l'écrivain américain¹²⁰ Georges Chesbro.

Et la fraude des mots continue, amplifiée par les manières journalistiques, la légèreté des pisse-copies, les gourous des pseudos sciences, l'acculturation hasardeuse et la normalisation stérilisante de la pensée induite par les réseaux sociaux. « Qui apprend à peser ses mots apprend à peser ses actes » citait pourtant comme bon et sain précepte de la langue, un écrivain,

¹¹⁹ Cf. les paroles de la chanson éponyme de G. Bécaud et M. Vidalin parue en 1977

¹²⁰ Chesbro Georges – *Le langage des cannibales* – Rivage/Noir – 2013

diplomate de son état¹²¹, racontant le monde des ambassades de l'entre-deux guerres. Un très vieux monde, assurément plein de défauts, du moins aux yeux de certains ! Et un auteur anglais imagina, dans un célèbre roman d'anticipation écrit à peu près à la même époque¹²², la création d'un nouveau langage. « Le novlangue était destiné, non à étendre, mais à diminuer le domaine de la pensée, et la réduction au minimum du choix des mots aidait indirectement à atteindre ce but. » Sous couvert d'aide aux populations en difficulté, ce langage est développé à notre époque par des institutions sous le nom de FALC, signifiant : *facile à lire et comprendre...* L'absence du P qui correspondrait à *penser* n'est-elle pas significative ?

Retour à l'indifférence... L'indifférence, la vraie, — du latin *indifferens*, ni bon, ni mauvais — s'il ne peut y avoir d'amour, n'est-elle pas préférable à la haine ? « L'indifférence fait les sages et l'insensibilité les monstres. »¹²³ a dit un philosophe célèbre. Quant à Ignace de Loyola, il prônait une indifférence parfaite : « en sorte que, par rapport à nous-mêmes, nous ne désirions pas plus la santé que la maladie, les richesses que la pauvreté, les honneurs et la gloire que le mépris¹²⁴... »

¹²¹ Peyrefitte Roger – *Les ambassades* – Flammarion - 1951

¹²² Orwell Georges – *1984* – Gallimard - 1949

¹²³ Diderot Denis – *L'Encyclopédie* -

¹²⁴ De Loyola Ignace – *Exercices spirituels* -

Et dans un de ses romans tibétains, à propos de son héros, Mipam, qui était la réincarnation non encore consciente d'un sage lama ancien, une fameuse exploratrice infatigable d'entre les deux guerres, en exprima aussi les possibles bienfaits.

Une sensation de froid l'envahit [...] mais elle n'était pas due à l'air vif des hautes altitudes. Mipam prenait contact avec l'indifférence ambiante et l'isolement qui est douleur avant de devenir béatitude.¹²⁵

Passer de l'indifférence ressentie face à la nature sauvage éternelle, qui ne fait pas attention à nous et sur laquelle nous ne pouvons pas porter de jugement, misérables mouchérons que nous sommes, du silence glacial de l'isolement, à la béatitude évoquée par l'auteur n'est certainement pas chose facile ! C'est sans doute réservé à un tout petit nombre de gens qui peuvent trouver ainsi leur bonheur, même s'ils ne sont pas des réincarnations de lamas ! Je repense aux « conquérants de l'inutile » ou aux navigateurs solitaires. Et c'est un bon moyen pour exister vraiment, indépendamment des autres. Alors là, évidemment, les cheveux verts aux taches rouges ne servent plus à rien, ni les tenues improbables. D'ailleurs, l'auteur précisa et on l'aurait deviné, que

¹²⁵ David-Neel Alexandra – *Le lama aux cinq sagesses* – Plon - 1935

son héros « n'était pas de ceux qui trouvent du plaisir à vivre en troupeau ». Le regard des autres lui importait peu. Ce n'est pas, hélas, la situation la plus courante. Le regard des autres importe généralement beaucoup et, par manque d'une sage indifférence des observateurs, et de l'observé, il est trop souvent cruel et mal vécu. Mais souvenons-nous aussi de Jollien, enchanté d'avoir été considéré simplement comme il était, sans y voir de jugement : quelqu'un qui ne marchait pas droit.

David- Néel parlait de réincarnation... Il semblerait que les personnes porteuses de handicap, même sans être des lamas en devenir, puissent être aussi concernées ! J'ai, en effet, trouvé dans une boîte à livre un de ces étonnants bouquins à succès vendant du réconfort qui contient cette stupéfiante affirmation :

Quand une famille porte de très lourds secrets [...] l'hérédité devient de plus en plus difficile. [...] dans ce cas de figure [...] le handicap mental est un choix qui permet d'incarner le problème et d'y mettre fin : « [...] je vais être le dernier chaînon et incarner le non-dit de la généalogie. ».¹²⁶

Voilà donc enfin expliquées les raisons de la survenance du handicap mental ! Ce serait la réincarnation

¹²⁶ Darré Patricia – *Les lumières de l'invisible* – Michel Lafon - 2013

volontaire à visée réparatrice d'une âme qui porte une faute ancestrale plus ou moins lointaine. Chez Zweig, par analogie, la faute était du père qui eut une vie active malhonnête : sa femme en mourut et sa fille en devint invalide, mais sans handicap mental. La chronologie est très raccourcie, à peine deux générations, mais ce n'est qu'un roman, avec cette insidieuse suggestion de cause à effet, de la faute à la maladie punitive. En sus de cette révélation fondamentale sur le handicap mental, l'ouvrage évoqué apporte une importante précision :

Le handicap physique ou mental est là pour des raisons précises qu'il ne nous appartient pas toujours de connaître, mais il est le moyen d'atteindre un objectif, il n'est pas une punition : rien n'est imposé.

Il serait donc quasiment volontaire et non subi, conforme au principe de raison suffisante de Leibnitz, « rien n'est sans raison ». Avec un objectif bien précis mais qui, malheureusement, reste caché. Toute personne porteuse d'un handicap trouvera sans doute un grand réconfort à savoir qu'elle n'est pas du tout punie, merci de l'information, et qu'elle va même permettre à sa généalogie d'en finir avec un problème qui la dépasse. C'est un honneur, presque un bonheur ; juste ce que l'on cherche ! Merveilles de l'imagination. Dans le même livre on trouve d'autres extraordinaires

affirmations posées comme quasi scientifiques. Par exemple, par le soin des défunts qui veulent communiquer avec nous, « des lampes s'allument ou s'éteignent ». Au diable les éoliennes, allons plus loin : à l'énergie née de l'eau courante, rajoutons celle de l'au-delà !

Peut-être la personne ayant écrit ces fariboles — la quatrième de couverture nous précise, en gage de son sérieux et de ses connaissances, qu'elle a fait « des études de publicité, littérature et cinéma » — pensait-elle sincèrement, comme le médecin si dévoué décrit par Zweig, que les supercheries qui font du bien ne sont plus des supercheries mais des remèdes ? Après tout, pourquoi pas ? En tout cas, le médecin de Zweig n'était pas présenté comme s'enrichissant de ses pseudos remèdes destinés à une malade particulière. C'eût été une faute contraignant sa descendance à connaître une réincarnation réparatrice dans le handicap ! C'est peut-être pour cela que ce personnage imaginaire n'avait pas d'enfant...

À ces formulations bien hasardeuses je préfère celle, proche de l'indifférence ignacienne, simple et sage, d'André Comte-Sponville : « Il convient d'avoir le bonheur modeste et le malheur serein : ni l'un ni l'autre ne sont mérités¹²⁷. »

¹²⁷ Comte-Sponville André – *Dictionnaire amoureux de Montaigne* – Plon – Paris – 2020.

Alors, avec cette variété de proposition, comment accompagner, avec légèreté et discrétion, la quête du bonheur de ces autres trop différents ? Comment leur permettre d'habiter simplement le présent ? « de jouir loyalement de [leur] être »¹²⁸ ? Que répondre à une personne déficiente intellectuelle qui n'a que de faibles revenus et qui dit souhaiter se marier, avoir des enfants, passer le permis de conduire, acheter une voiture et acquérir une maison pour pouvoir y loger sa famille ? Est-elle heureuse parce qu'elle a des projets sans imaginer les obstacles considérables qui se dressent devant ses souhaits ? Ou parce que la confrontation avec ces obstacles la conduira peut-être à un bienfaisant dépassement de soi ? Faut-il l'accompagner, selon son désir, dans cette longue suite de difficultés vers un objectif bien incertain ? Faut-il tenter de lui expliquer que ses projets ne sont que la volonté de reproduire, dans un mimétisme inconscient, des stéréotypes inadaptés à sa situation ? Faut-il la laisser faire en observant à distance et n'intervenir que pour partager ses réussites ou, plus probablement, l'aider à se relever de ses échecs ? Faut-il la préserver de tout désir en l'éloignant de tout pour lui épargner des déconvenues ? Faut-il tout faire à sa place ? Les crétins des Alpes décrits par Balzac, l'Yvon de Catherine Paysan, le Julius de Frédéric Dard, représentant à peine romancés d'une réalité certaine et contenus par leurs créateurs littéraires

¹²⁸ Montaigne, *Essais – Livre III* - cité par Comte Sponville

dans une vie simple imaginée à leur mesure, auraient-ils été, dans le vrai Monde, heureux ou malheureux ?

Autant de questions autant de réponses, autant de réussites autant d'échecs, autant de problèmes autant de solutions, autant de bonheur autant de malheur... L'expérience montre que la diversité des choix opérés par les personnes porteuses de handicap et leurs proches est grande. La variété des situations qui en découlent, est encore plus grande, les mêmes choix n'ayant pas forcément les mêmes effets. Encore une fois, il y a légion ou multitude, pour le meilleur ou pour le pire. N'est-ce pas finalement très... ordinaire ?

Épilogue

Les souvenirs de vie et l'offre de lecture sont inépuisables. Mais il faut bien arrêter d'écrire. Et pour conclure, que penser après l'exposition de ces représentations, œuvres d'une quarantaine d'écrivains ? D'abord, peut-être, que ce nombre est bien infime au regard de la production littéraire. Ensuite, que cet échantillon, qui ne résulte à peu près que du hasard — une main invisible aurait-elle guidé mes choix ? — n'est peut-être pas très significatif. Enfin, que ces auteurs ont proposé des images bien variées des pas-comme-les-autres. Par l'expression d'une émotion bienveillante, compatissante, comme Balzac, Steinbeck, Dard, Paysan ou Claudel ; par la description d'une laideur, tantôt discrète tantôt monstrueuse, se voulant terrifiante chez Bouysse, inquiétante chez Giono, tristement fantaisiste chez Desproges, durement réaliste chez Mauriac ou simple élément de décor chez Yourcenar. Tous jugements qui ne résultent que de ma perception. Quoi qu'il en soit, ces personnes particulières ont eu, grâce à ces auteurs, pour le meilleur et pour le pire, leur part d'existence romanesque...

Quant à la considération dont elles ont bénéficié dans les mondes décrits, outre le fait d'y avoir été, au moins, évoquées, elle est allée du simple et digne res-

pect, exprimé par un nom et un prénom, parfois une fonction, jusqu'au mépris affiché, par l'usage de sobriquets et l'écriture de descriptions physiques bestiales, voire ignobles. Et leurs places dans la société, leurs insertions sociales, pour employer le vocabulaire d'aujourd'hui, elles furent diverses. D'un rôle simple, adapté à leurs besoins et capacités, ainsi que le propose la règle de saint Benoît et comme le racontèrent Balzac ou Paysan, à la bienveillante tolérance évoquée par Renan et jusqu'à l'ostracisation. Une mise à l'écart pratiquée au cœur de la famille, comme pour le *Petit Poucet* de Perrault et le *sagouin* de Mauriac, ou dans l'ombre d'institutions présentées comme « hygiéniques ». Des structures d'accueil souvent dénoncées, dont le rôle de préservation, depuis l'ancien dépôt de mendicité, concerne davantage les gens du dehors, pour la tranquillité de leur regard, que ceux du dedans, pour l'équilibre de leur vie. Poe a rédigé une satire grotesque des perversions que ces enfermements engendreraient, dans le pire des cas, et Jonquet imaginé les désirs de vengeance qui pourraient y naître. Alors, finalement, cet échantillon n'est-il pas, par sa variété, une bonne illustration des sentiments que les situations de ces personnes un peu trop différentes peuvent inspirer aux écrivains qui les mettent en scène, à leurs lecteurs et à tout le monde ?

Vouloir contribuer à un mieux-vivre des pas-comme-les-autres avec une voie raisonnable, dans le siècle présent, face à ces éventualités de situations est

délicat. C'est une volonté qui demande réflexion, quant à sa justification — avons-nous le droit de nous en mêler ? — et quant aux choix à opérer si nous nous y autorisons. Des ouvrages de philosophes et de spécialistes peuvent nous y aider, sachant bien que, comme le mentionnait un sage ancien avec l'évidence du bon sens, « quelque chose d'assimilable n'est jamais assimilé et saisi que selon le mode particulier de celui qui l'assimile¹²⁹ ». Chacun prend ce qu'il peut, il faut donc avoir de la prudence pour soi-même et de la tolérance pour les autres.

Un philosophe d'antan considérait qu'il y avait deux sources aux arguments utilisables dans un débat d'idées : la raison et l'autorité. Il n'y a plus vraiment aujourd'hui d'autorité qui tienne, à part la sienne propre. Chacun discute ainsi avec lui-même, ce qui n'éloigne pas pour autant les contradictions ! D'où la nécessité d'apprendre à raisonner et à douter de soi-même avant même de le faire des autres. Spinoza avait pour devise : « méfie-toi » et Prosper Mérimée : « n'oublie pas de te méfier » ! Quant à notre si bavard prédicateur des rois déjà cité, il avait développé, dans un sermon sur le zèle, une considération incitant aussi à la prudence :

¹²⁹ Maître Eckhart – *L'amour est fort comme la mort et autres textes* - Gallimard

On se fait de ses bizarreries une espèce de mérite, et parce qu'on a l'esprit tourné autrement que le reste des hommes, on se croit au-dessus de tous les autres hommes, sans considérer qu'il est bien plus probable qu'on est d'autant plus au-dessous qu'on pense moins y être.

Ces recommandations de précaution ne visaient qu'à développer notre esprit critique et notre humilité. Pour penser plus juste, il faut d'abord s'attacher aux faits et non aux opinions. En son temps, Montaigne rappela Épictète : « Les hommes sont tourmentés par l'opinion qu'ils ont sur les choses, non par les choses elles-mêmes. » Un siècle plus tard, Bossuet considéra que : « En raisonnant sur sa passion même, pour l'attaquer, on en rappelle l'objet, on en imprime plus fortement les traces et on irrite plutôt les esprits qu'on ne les calme. »¹³⁰ Rouvrir une plaie sans cesse ne doit guère contribuer à sa cicatrisation ! Encore un siècle et demi plus tard et Sainte-Beuve écrivit : « Dans ce que nous lisons chaque matin, combien de fois la parole donne un corps à ce qui n'en a pas !¹³¹ », tandis que le philosophe Alain précisait : « On peut affirmer que certaines maladies ont disparu ou presque par l'incrédulité des médecins.¹³² » Et, à peu près à la même époque, un sociologue américain constata que « quand les hommes

¹³⁰ Bossuet cité par Jérôme-Antoine Rony in *Les passions* – PUF 1961

¹³¹ Sainte-Beuve – *Réflexions diverses* – Nouveaux Lundis

¹³² Alain – *Propos du 4 décembre 1923* – *Propos sur le bonheur*

considèrent certaines situations comme réelles, elles sont réelles dans leurs conséquences ». Cette formulation fut nommée par d'autres, plus tard, *théorème de Thomas*, du nom de son auteur. Plus récemment, d'autres effets d'autosuggestion furent encore mis en évidence, comme, notamment, *l'effet Pygmalion ou Rosenthal* et les *prophéties auto réalisatrices*. Tout ceci donne une vague impression de réchauffé rappelant la fameuse introduction de La Bruyère présentant ses *Caractères* : « Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent. »

Alors, pour s'en tenir aux faits, sans les habiller de noir pour ce qui concerne la situation de handicap, il faut savoir pratiquer l'indifférence, au sens où l'entendait Ignace de Loyola, c'est-à-dire, le détachement à l'égard des biens, des opinions et des événements, l'absence de qualification de bien ou de mal donnée à quoi que ce soit. Cette indifférence, exigeante, pouvait autrefois constituer, à titre personnel, un rempart efficace contre les inévitables moqueries et brimades de l'enfance et de l'adolescence. Elle est toujours une protection contre les aléas de la vie, dont les récits précédents, littéraires ou personnels, ont montré néanmoins les limites. Mais de nos jours, pour beaucoup, cette recommandation ignacienne d'indifférence est caduque. Elle n'aurait jamais été qu'une manipulation des esprits pour que les individus ne s'aperçussent point qu'ils étaient malheureux. Elle n'est plus

d'actualité. Dans un opuscule d'entre les deux guerres, déjà, un auteur cita, en le qualifiant d'atroce, ce mot prémonitoire d'un nommé Lasalle¹³³ : « Nous leur ferons comprendre *malgré eux* combien ils sont malheureux »¹³⁴. Les psychologues d'aujourd'hui évoquent ainsi *l'amnésie traumatique* : si vous ne souvenez plus que vous fûtes malheureux, on va vous aider à vous en rappeler, non pas pour le redevenir, espérons-le, mais pour, consciemment, ne plus l'être ou l'être moins.

Le lien entre pauvreté et différence trop marquée a été plusieurs fois évoqué. Le dictionnaire *Littré*, à la fin du XIXe siècle, soulignait les nuances de sens des mots en expliquant : « On peut être heureux dans la pauvreté, supporter philosophiquement l'indigence ; mais la misère impose forcément la souffrance ». De nombreux caps ont été franchis depuis. Une association humanitaire a financé un temps un spot de publicité télévisuelle pour expliquer que les enfants qui allaient à l'école sans porter les dernières chaussures de sport à la mode étaient malheureux et leurs parents encore plus. La disparition de tous les équipements publics de communication a imposé leur remplacement par des outils numériques personnels onéreux à la charge de chacun. Et il s'est trouvé jusqu'aux papes pour affirmer que « la richesse a augmenté, mais avec des inégalités ; et ainsi,

¹³³ Malgré quelques recherches, je n'ai pas réussi à trouver qui était ce Lasalle.

¹³⁴ Morand Paul – *Éloge du repos* – Arléa – 1996 (d'après *Apprendre à se reposer* – Ernest Flammarion – 1937).

il se fait que *de nouvelles pauvretés apparaissent*¹³⁵ ». Ces nouvelles pauvretés, un accès difficile ou impossible à la mode et au numérique, entre autres, n'autoriseraient plus le simple bonheur de vivre pensé par Émile Littré.

Il faut bien constater que les tenants de la révolutionnarisation, une pratique dont la longueur du nom évoque bien le peu de place laissée à d'éventuelles alternatives plus paisibles, chinent volontiers un certain nombre d'auteurs du passé. Leurs remarques d'une apparente sagesse sont ainsi renvoyées à la poussière des archives, submergées par le remplacement du fait par son ressenti et la financiarisation générale du Monde. De la pauvreté, aujourd'hui dotée d'un seuil chiffré, à la justice devenue un outil permanent d'indemnisation et à l'information compromise dans l'exploitation mercantile de la moindre rumeur, tout est évalué en termes de monnaie — jusqu'aux saisies de drogues. Il y a quelques années, une grande association familiale du secteur social affirma même, dans la phrase d'accroche accompagnant son logo, sa volonté de « passer de la compassion à la compensation ». Autrement dit, de l'humanité au dédommagement : une financiarisation de plus. Il me semble aussi relever dans une certaine modernité le déclassement de l'acceptation tranquille en une résignation marquée du sceau de la

¹³⁵ Pape François – *Fratelli tutti* – Éditions Artège – 2020 - Paris

faiblesse ou de la bêtise ou, pire encore, de celui d'une coupable complicité passive.

Mais de quoi parlons-nous ? L'article premier de la *Déclaration universelle des droits de l'homme* affirme :

Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droit. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité.

Une raison et une conscience altérées feraient-elles perdre la qualité d'être humain ? Ou cette qualité serait-elle déléguée à d'autres ? La *doctrine sociale de l'Église*, quant à elle, dit se fonder « sur la vision de l'homme comme *personne*, c'est-à-dire comme sujet *actif* et *responsable* de son processus de croissance ». Elle précise aussi que « la dignité de l'homme exige donc de lui qu'il agisse selon un choix conscient et libre, mû et déterminé par une conviction personnelle et non sous le seul effet de poussées instinctives...¹³⁶ ». La personne déficiente intellectuelle ou affectée de troubles psychiques est-elle capable d'agir selon « un choix conscient et libre » ? A-t-elle les moyens d'échapper aux « poussées instinctives » ? Est-elle donc une personne, sujet actif et responsable ?

¹³⁶ Conseil pontifical justice et paix.

Enfin, *l'article 1er de la loi n° 2008-496 du 27 mai 2008 portant diverses dispositions d'adaptation au droit communautaire dans le domaine de la lutte contre les discriminations* stipule le caractère coupable de toute mesure discriminatoire, « à moins que cette disposition, ce critère ou cette pratique ne soit objectivement justifié par un but légitime et que les moyens pour réaliser ce but ne soient nécessaires et appropriés ». Les mesures concernant les personnes en situation de handicap bénéficieraient-elles ainsi d'un assouplissement législatif ?

Devant ces inévitables tergiversations face à tous ces grands textes destinés à promouvoir des comportements plus dignes, je me demande si le politicien si souvent moqué que fut Henri Queuille n'exprima pas une simple et grande sagesse lorsqu'il affirma : « Il n'est pas de problèmes dont une absence de solution ne finisse par venir à bout ».

Affirmation peut-être inspiré du Tao-tö king de Lao-tseu qui précisait : « Seul le rien s'insère dans ce qui n'a pas de failles. À quoi je reconnais l'efficacité du non-agir. L'enseignement sans paroles l'efficacité du non-agir, rien ne saurait les égaler »

Un proverbe africain l'énonce : « Le remède de l'homme c'est l'homme. » Une sagesse proche, me semble-t-il, de celle du proverbe de Villon : « Tant vaut l'homme comme on le prise. » Puisque notre regard

peut contribuer à enfermer l'autre dans une image néfaste de lui-même, ne peut-il pas aussi l'en libérer ? Un acte individuel responsable et gratuit...

Et pour mettre à mal ou compenser les regrettables comportements indignes, il reste toujours possible pour les courageux, et j'en connais beaucoup même si, hélas, je n'en suis pas, cette simple et sage proposition d'un auteur du passé :

Maintenant j'ai compris. On ne tue pas la pourriture en tuant le pourri, mais en le rachetant, en faisant prospérer ailleurs une quantité de bien équivalente à la surface du mal.¹³⁷

¹³⁷ Guth Paul – *Les sept trompettes* – Julliard -1948

Table des matières

1 - Souvenir d'enfance : une rencontre imprévue	9
2 - L'école communale	19
3 - Une visite familiale	29
4 - Une colonie de vacances	39
5 - Débuts professionnels	49
6 - Une naissance parmi d'autres	59
7 - De la littérature et des images	73
8 - Des images aux sentiments	87
9 - Obscures clartés de l'expérience	101
10 - De biens opportuns porte-parole	117
11 - Des drames qui se jouent	129
12 - De San Antonio à Prévert	147
13 - « Passent les jours et passent les semaines »	165
14 - Une modeste et douce bienveillance	179
15 - De dures évocations	193
16 - De l'ombre à la lumière	215
17 - Un bonheur si simple	235
18 – Épilogue	257